

De la technocratie

Sur la classe dirigeante à l'ère du capitalisme technologique

Par Marius Blouin

Six mois après son coup d'Etat, Lénine expose sa ligne économique dans la *Pravda* du 5 mai 1918. Il s'agit de construire « un capitalisme d'Etat industriel », sur « le modèle de l'Allemagne et des trusts », en s'appuyant sur « les spécialistes-techniciens ou organisateurs, moyennant des salaires élevés » et à l'aide de « méthodes barbares » pour « combattre la barbarie ».

Magie des mots et du langage performatif, cet Etat est réputé « soviétique » - c'est-à-dire conseilliste en français - puisque « le parti de la classe ouvrière » a pris le pouvoir. Si l'on s'en tient aux faits – *têtus* - comme disait Lénine, c'est le parti de la technocratie qui a pris le pouvoir, et qui exerce la pire dictature jusque-là connue, au nom de la classe ouvrière et sur la classe ouvrière. Le révolutionnaire Makhaïski a vu les faits, sur le vif, à travers les mots, lui qui dénonce l'*intelligentsia* exploiteuse des capitalistes du savoir : fonctionnaires, directeurs, organisateurs, bureaucrates, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaîtres, cadres, comptables, gérants, etc. Les futurs *apparatchiks* de la *nomenklatura*, reconvertis plus tard en *oligarques* et *Nouveaux Russes*. Ceux qu'aux USA on nomme dès 1919 d'un mot qui vise leur trait commun et essentiel, « technocrates » et « technocratie ». Ludd avait raison, mais les léninistes ont eu raison de Ludd. Les paysans et les ouvriers russes sont broyés par la machine technocratique qui forge en vingt ans la deuxième puissance industrielle du monde.

Un siècle après, les spectres du communisme, les Négri, Badiou, Mélenchon et leurs épigones blanquistes, foucaldiens, deleuzo-guattaristes (*Vacarme*, *Multitudes*, Comité « invisible », etc.), n'ont rien appris ni oublié. Néo-futurisme, néo-bolchevisme de

l'avant-garde de la technocratie qui « *rêve d'expansion au-delà des limites de la Terre et de notre forme corporelle immédiate* ». Et qui répète :

« Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'Etat méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne partie des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre deux secondes à discuter avec eux » (Manifeste de l'Accélérationnisme, *Multitudes*¹).

Il s'agit toujours de se mettre à l'école du techno-capitalisme le plus avancé, celui de la *Silicon Valley*, pour « *s'approprier les moyens de production et d'échange* » (les NBIC, Internet, les réseaux, les *fab lab*, les *big data*, l'usine automatique). De « *dépasser* » le cyber-capitalisme pour lui substituer « *la machine à gouverner* » : le cyber-communisme des technocrates. Et comme il y a un siècle, ils sont prêts à employer des « *méthodes barbares* » pour « *combattre la barbarie* » - les réfractaires à la destruction du vieil homme et du vieux monde, de nos résidus de nature et d'humanité. À la *périphérie*, le ravage des conditions de vie par *le développement* bouleverse des peuples et des pays entiers. Le *progrès* dans les *métropoles* consiste en cela, qu'à la différence du siècle dernier ou de l'actuelle terreur islamo-fasciste, cette barbarie technologique, lisse, froide et fonctionnelle s'impose par le seul fait accompli, sur la base des défaites antérieures et sans effusions de sang salissantes.

¹ n°56, été 2014.

II

LUDD CONTRE LENINE

(Le communisme des technocrates)

1 - Ce que fut « l'appropriation prolétarienne des moyens de production » dès les débuts de la terreur rouge, sous Lénine, Trotski, Staline et l'intelligentsia révolutionnaire. Lénine partisan du capitalisme d'Etat et de la grande industrie. Le pouvoir aux spécialistes, le communisme des technocrates. « Obligation du travail. Militarisation du travail. Armées du travail ». Trotski fait suer le bleu de travail : organisation scientifique de la production. L'ouvrier Ivanov ne peut pas s'opposer à son Etat, puisque c'est son Etat.

De la Commune - la première esquisse de communisme moderne, selon Marx, Engels et leurs disciples - était restée l'idée que « *la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte.* »² Cet Etat édifié par et pour la bourgeoisie, il fallait le réduire, sinon le détruire, pour lui substituer un « service minimum » de la classe ouvrière. Un minimum d'Etat, doté d'un minimum de pouvoir, de personnel et de moyens afin de rebuter les arrivistes et de prévenir la transformation du service en despotisme. Mais alors, la classe ouvrière pouvait-elle se contenter de prendre tel quel l'appareil industriel - cet appareil indissociable de l'appareil d'Etat au point d'en être le squelette, les muscles, les nerfs, l'infrastructure matérielle - et de le faire fonctionner pour son propre compte ?

Non seulement, elle le *pouvait*, selon Lénine, mais elle le *devait*. Mieux, dans l'état de « *barbarie asiatique* », « *d'arriération* » de la Russie paysanne, c'est le prolétariat, c'est-à-dire son parti, c'est-à-dire son Etat – les trois termes sont quasiment transitifs sous sa plume - qui doit construire l'appareil industriel *et le capitalisme d'Etat*. Les mots figurent *verbatim* dans l'article contre les « *communistes de gauche* », publié par la *Pravda* du 5 mai 1918.

« Or, ils n'ont pas songé que le capitalisme d'Etat serait *un pas en avant* par rapport à l'état actuel des choses dans notre République des Soviets. Si, dans six mois, par exemple nous avons instauré chez nous le capitalisme d'Etat, ce serait un immense succès et la plus sûre garantie qu'un an plus tard, dans notre pays, le socialisme serait assis et invincible. (...) »

Pour éclaircir plus encore la question, donnons avant tout un exemple très concret de capitalisme d'Etat. Tout le monde sait quel est cet exemple : l'Allemagne. Nous trouvons dans ce pays le « dernier mot » de la technique moderne du grand capitalisme et de l'organisation méthodique *au service de l'impérialisme bourgeois et des junkers*. Supprimez les mots soulignés, remplacez *l'Etat militaire, l'Etat des junkers, l'Etat bourgeois et impérialiste*, par un *autre Etat*, mais un Etat de type social différent, ayant

² cf. Marx/Engels, 24 juin 1872. *Préface à l'édition allemande du Manifeste du Parti communiste*

un autre contenu de classe, par l'Etat *soviétique*, c'est-à-dire prolétarien, et vous obtiendrez tout l'ensemble de conditions qui donne le socialisme.

Le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, sans une organisation d'Etat méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous, les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre *au moins* cela (les anarchistes, et une bonne moitié des socialistes-révolutionnaires de gauche), il est inutile de perdre même deux secondes à discuter avec eux. (...)

Tant que la révolution tarde à « éclore » en Allemagne, notre devoir est de nous mettre à l'école du capitalisme d'Etat des Allemands, de nous appliquer de *toutes nos forces* à l'assimiler, de ne pas ménager les procédés dictatoriaux pour l'implanter en Russie encore plus vite que ne l'a fait Pierre I^{er} pour les mœurs occidentales dans la vieille Russie barbare, sans reculer devant l'emploi de méthodes barbares contre la barbarie. (...) Car le socialisme n'est pas autre chose que l'étape immédiatement consécutive au monopole capitaliste d'Etat... Le capitalisme monopoliste d'Etat est la préparation matérielle la plus complète du socialisme, l'antichambre du socialisme, l'étape de l'Histoire qu'aucune autre étape intermédiaire ne sépare du socialisme. (...) »

Lénine réduit le marxisme à « *un guide pour l'action* ». Et cette action, tout d'abord, se réduit à prendre le pouvoir de la bourgeoisie, de la noblesse et de l'autocratie défailtantes, afin de *moderniser* la Russie. La révolution bolchevique, léniniste, c'est *la révolution industrielle en Russie*, un siècle après l'Angleterre, des décennies après l'Europe. Et cette révolution industrielle, moderniste, consiste à *européaniser, occidentaliser, civiliser* la Russie *barbare, paysanne, asiatique* (tous ces mots reviennent sans cesse), en la mettant par des méthodes barbares et dictatoriales à l'école du capitalisme d'Etat allemand. Lénine, dictateur éclairé, imite les tsars qui depuis des siècles confiaient à des officiers et à des bureaucrates allemands l'encadrement de l'armée et de l'administration russes. Le marxisme, le communisme, la révolution signifient pour lui *la modernité des pauvres* ; un raccourci violent, théorique et pratique, pour *moderniser* la Russie ; développement, rationalité, efficacité, puissance, etc. Le triomphe de la volonté. D'une bonne volonté puisqu'elle œuvre pour le bien futur – lointain- du plus grand nombre. Avant de confier l'Etat aux « *cuisinières* » et d'envisager son « *dépérissement* », il faut construire cet Etat dit « *soviétique* », c'est-à-dire en français, « *conseilliste* ». Les mots ne coûtent rien et peuvent rapporter gros. Des dizaines de millions de patriotes soviétiques de par le monde moururent des décennies durant pour cet Etat qui n'était pas plus *conseilliste* qu'une vache n'est arboricole.

Réaliste sans borne, Lénine se moque des « *communistes de gauche* » (Boukharine, Radek, Ossinski, etc.), révoltés par le traité de Brest-Litovsk et par l'appel aux spécialistes bourgeois, à la tête des entreprises.

« *"Liée au rétablissement de la direction des capitalistes"* : c'est avec de tels mots que les "communistes de gauche" pensent pouvoir "se défendre". Leur défense ne vaut rien, parce que la "direction" est accordée aux capitalistes par le pouvoir des Soviets, premièrement, avec des commissaires ouvriers ou des comités ouvriers qui surveillent

chaque geste du directeur, qui s'assimilent son expérience de direction et qui ont la possibilité, non seulement de faire appel contre ses décisions, mais de le destituer par le truchement des organes du pouvoir soviétique. Deuxièmement, la "direction" est confiée aux capitalistes afin qu'ils remplissent certaines fonctions exécutives au cours d'un travail dont les conditions sont définies par le pouvoir soviétique, lequel peut également les annuler et les réviser. Troisièmement, le pouvoir soviétique confie la "direction" aux capitalistes non pas en tant que capitalistes, mais en tant que spécialistes-techniciens ou organisateurs moyennant des salaires élevés. Et les ouvriers savent parfaitement que 99 % des organisateurs des grosses et très grosses entreprises, trusts ou autres établissements, appartiennent à la classe capitaliste, de même que les meilleurs techniciens ; mais c'est eux précisément que nous, parti prolétarien, devons embaucher en tant que « dirigeants » du processus de travail et d'organisation de la production, car nous n'avons personne d'autre qui connaisse la question pratiquement, par expérience. (...) ... il est impossible de réaliser le socialisme sans utiliser les conquêtes de la technique et de la culture obtenues par le grand capitalisme. (...)

Non. Ne sont dignes de s'appeler communistes que ceux qui comprennent qu'on *ne peut pas* créer ou instaurer le socialisme sans *se mettre à l'école* des organisateurs de trusts. Car le socialisme n'est pas une invention ; c'est l'assimilation et l'application par l'avant-garde du prolétariat qui a conquis le pouvoir, de ce qui a été créé par les trusts. Nous, parti du prolétariat, nous ne pouvons apprendre *nulle part* l'art d'organiser la grande production à l'instar des trusts, - *nulle part* à moins que nous allions le chercher chez les spécialistes les plus qualifiés du capitalisme. »³

Ce que nous voyons ici sur le vif, c'est l'avènement de la technocratie, du pouvoir des directeurs, ingénieurs et techniciens, grâce au « *parti du prolétariat* » ayant réalisé, non pas une révolution prolétarienne, mais technocratique. D'ouvrier, d'ailleurs, il n'y en avait qu'un à la direction bolchevique : Alexandre Chliapnikov, politiquement minoritaire, membre de l'Opposition ouvrière en 1920, exclu du Parti en 1933, emprisonné en 1935, fusillé en 1937. Alors que pullulaient les héritiers diplômés de la noblesse et de la bourgeoisie : Lénine, avocat de petite noblesse ; Trotski, fils de propriétaires terriens ; Djerzinski, fondateur de la Tchéka, issu de la noblesse polonaise ; Sverdlov, le tueur des Romanov, fils de commerçants prospères ; Piatakov, l'organisateur de l'industrie soviétique, riche héritier ukrainien ; Bogdanov, issu d'une famille de fonctionnaires, économiste et médecin ; Krassine, ingénieur et commissaire du peuple au commerce extérieur ; Radek, ancien étudiant de l'université de Cracovie ; Boukharine, économiste et fils d'enseignants ; Ossinski, économiste ; Preobrajenski, économiste et fils de prêtre ; Ordjonikidzé, médecin et fils de propriétaires terriens ; Joffé, fils d'une grande famille bourgeoise ; Alexandra Kollontaï, aristocrate et fille de général ; Lounatcharski, fils d'un conseiller d'Etat, etc. Il est vrai qu'on pourrait leur opposer Zinoviev, Kamenev, Staline, Kirov, qui n'héritent que de la misère familiale, même s'ils se donnent, ou reçoivent, une bonne instruction.

N'importe quel ouvrier réel, non pas le « *prolétariat* » fantasmé de la surchauffe cérébrale léniniste, aurait pu expliquer à Vladimir Illich que, dans l'usine quotidienne,

³ Lénine, *Sur l'infantilisme « de gauche » et les idées petites-bourgeoises*, 5 mai 1918

le pouvoir technique, le pouvoir séparé des spécialistes, se transforme en pouvoir politique et social, quels que soient les « *commissaires* » et les « *comités* » dont on les flanque. Celui qui sait décide et ceux qui ne savent pas, exécutent, parce qu'ils ne peuvent pas vérifier le bien-fondé des décisions. Les comités se changent vite en chambres d'enregistrement, lors d'ennuyeuses réunions de pure forme, et les commissaires se recrutent parmi les spécialistes qui rentrent en masse dans le Parti et les instances de pouvoir.

On ne s'étonne pas que la revue négriste, *Multitudes*, cite élogieusement cet article de Lénine dans son *Manifeste de l'accélérationnisme* publié l'été 2014 (n° 56). À l'ère d'Internet, du capitalisme technologique mondialisé, de ce que Lénine appelle « *monopole capitaliste d'Etat* », ils se croient dans « *l'antichambre* » de leur « *socialisme* ». À l'étape de l'Histoire qu'aucune autre étape ne sépare de leur socialisme. Le socialisme des technocrates. Ou plutôt, celui des machines, des robots et de l'automatisation.

On s'étonne davantage que les communistes « blanquistes » du Comité invisible ayant oublié le procès de *L'hypothèse cybernétique* qu'ils instruisaient dans le numéro 2 de *Tiqqun*, en 2001, fassent aujourd'hui l'apologie des *hackers*, des « bons ingénieurs » au service des « *communes* » contre les « mauvais ingénieurs », au service de l'Etat et des entreprises *high tech*. On les aurait crus au-delà des distinctions jésuitiques et dialectiques entre l'usage *éthique*, l'éthique *hacker* des technologies et les « mauvais usages » des barons de la cybernétique et de la machine à gouverner.⁴ Ils verront qui dirige leur « *commune* » le jour où l'architecte, l'ingénieur, le spécialiste de leurs infrastructures, refusera d'exécuter leurs volontés et leur imposera les siennes au contraire, fort d'une expertise incontrôlable.

L'ode à Julien Coupat, littérateur en résidence dans le maquis limousin, par Yves Citton, littérateur universitaire et directeur de rédaction de *Multitudes*, ode publiée dans *Vacarme* (n°69, automne 2014), la revue des entrepreneurs en « *minorités* »,⁵ ne fait que souligner la similitude entre ces *communistes* qui ne veulent rien d'autre que saisir le *joystick* de notre monde virtuel.

Du point de vue qui nous importe, de la polémique entre luddites et communistes – blanquistes, marxistes, léninistes, etc., plus ou moins corrompus- Cédric Biagini et Guillaume Carnino, ayant chaussé leurs bottes d'égoutiers, ont ramené, de Badiou encore, ce magnifique déchet du *Manifeste pour la philosophie*.⁶

« Les méditations, supputations et diatribes sur la technique, pour répandues qu'elles soient, n'en sont pas moins uniformément ridicules. (...) Le caractère stéréotypé de ces ruminations qui relèvent de ce que Marx appelait le "socialisme féodal", est du reste la meilleure preuve de leur peu de sens pensable. Si j'avais à dire quelque chose sur la technique, dont le rapport avec les exigences contemporaines de la philosophie est assez mince, ce serait bien plutôt le regret qu'elle soit encore si médiocre, si timide.

⁴ *Tout a failli, vive le communisme !* La Fabrique, 2009. *À nos amis*, La Fabrique, 2014

⁵ cf. *Quel éléphant irréfutable dans le magasin de porcelaine ?* Pièces et main d'œuvre

⁶ Le Seuil, 1989

Tant d'instruments utiles font défaut, ou n'existent que dans des versions lourdes et inconfortables ! Tant d'aventures majeures piétinent, ou relèvent du « la vie est trop lente », voyez l'exploration des planètes, l'énergie par fusion thermonucléaire, l'engin volant pour tous, les images en relief dans l'espace... Oui, il faut dire : "Messieurs les techniciens, encore un effort si vous voulez vraiment le règne planétaire de la technique !" »⁷

Quand on vous le disait. Badiou aussi mégalomane que Mélenchon, que tous les futuristes transhumanistes, de la Belle époque à nos jours, prophétise Icar, les vaisseaux spatiaux, les colonies de cyborgs extra-terrestres en assemblée générale Internet, sous la tutelle d'un parti - « *de type nouveau* », bien entendu -, le *Parti imaginaire*. Ce que le philosophe Badiou, le Soleil Rouge de la pensée galactique, entend par « *technique* », cette activité vieille comme l'homme, c'est bien entendu *la technologie*, consubstantielle au capitalisme, étatique ou oligarchique. Cela n'a d'importance que pour les communistes dont l'objectif est l'appropriation collective - comprenez, technocratique - des moyens de production et d'échange (les fusées et les *combinats* satellitaires).

Ce que *nous, luddites*, entendons par technologie, c'est : 1) La transformation du monde par une philosophie en actes. 2) L'intensification de la lutte de classe par d'autres moyens, au profit de la classe dirigeante. Il est conforme à un roton de communisme machiniste et électricien de s'emballer pour des projets de pouvoir illimité, si déments soient-ils, puisque dirigeant communiste, « *taillé dans une étoffe à part* » (Staline), il identifie son règne à celui de « *la technique* ». Déjà sous Badiou perçait Zorclub, et ses masses de zorghommes pilotés par zorghondes. De l'anti-humanisme philosophique à l'inhumanisme scientifique, il n'y a pas l'épaisseur d'un rapport de la *National science foundation* sur « *L'augmentation des performances humaines par les technologies convergentes* ». ⁸ N'a-t-il pas déjà sa puce sous-cutanée pour commander son environnement, activer l'Organisation, déclencher *L'Internationale* quand il rentre chez lui ? Que le monde sera *optimal*, rationnel, scientifique et communiste, quand IBM ayant accompli sa tâche historique de créer « *la planète intelligente* », ⁹ il ne restera plus qu'à *collectiviser* IBM (et Google, Facebook, Apple, Microsoft, Amazon, etc.). À en confier la direction, c'est-à-dire, au Président Badiou et à ses machinistes de *La Fabrique*, du Comité invisible, de *Multitudes*, *Vacarme* et cie, pour instaurer le cybercommunisme de l'automatisation. Que de *pas de tortue* depuis 1917, que *d'étapes historiques* pour atteindre cet idéal confondu avec *le sens de l'Histoire*.

⁷ cf. *On arrête parfois le progrès*, introduction à *Les luddites en France*. Ouvrage collectif coordonné par C. Biagini et G. Carnino (L'Echappée, 2010)

⁸ W. Bainbridge, M. Roco, *Converging Technologies for Improving Human Performance* (2002)

⁹ Cf. « IBM et la société de contrainte », in *L'industrie de la contrainte*, Pièces et main d'œuvre & F. Gaillard (L'Echappée, 2011)

Si l'on en croit la formule de Lénine en 1921, « *Le communisme c'est le pouvoir des conseils* (des soviets), *plus l'électricité.* » Où l'on voit que grâce à l'utilisation de la « Houille blanche » par l'ingénieur hydraulicien Aristide Bergès, le « laboratoire grenoblois » avait dès 1867 réalisé la moitié du programme communiste. Et croyez qu'il y a là bien plus qu'une boutade.¹⁰

Pis encore : Linhart, l'un des plus lugubres léninistes en est réduit aux circonstances atténuantes - la famine, la guerre, etc. - lorsqu'il tâche d'expliquer pourquoi son maître s'acharne à imposer le taylorisme dans l'industrie soviétique.¹¹ Le « système Taylor », c'est-à-dire *la dictature technique* (sic), la rationalisation du travail industriel ; et encore le relevé et le chronométrage de chaque geste, la décomposition de la fabrication en ses moindres éléments, l'élimination des temps morts, l'intensification de l'effort physique ; la vampirisation et l'abrutissement des ouvriers dépouillés de leur initiative, de leurs idées, de leurs tours de main et secrets de métier, au profit des ingénieurs, du bureau des méthodes et d'un soudain grouillement d'agents de maîtrise (chefs d'équipe, contremaîtres, directeurs, etc.), ainsi résumé par Trotski :

« Le couronnement de toute cette œuvre a été le système Taylor, dans lequel les éléments d'organisation scientifique du processus de la production se combinent avec les procédés les plus perfectionnés du système diaphorétique. »¹²

Le système diaphorétique étant celui de la transpiration, on appréciera à sa juste valeur le bon mot de Trotski, équivalent à « faire suer le bleu de travail ». On sait d'ailleurs que la technocratie stalinienne - ingénieurs et bureaucrates - ne manquera pas de s'inspirer du système Taylor pour lancer son propre mouvement Stakhanov (1935), ni plus ni moins scientifique que le système Taylor, mais en le raffinant par la mystification politique. L'organisation scientifique de la production n'est ni libérale, ni communiste, ni fasciste. Tout productivisme à la recherche d'une efficacité croissante ne peut que s'en remettre à la rationalité technoscientifique.

Blague à part, Trotski propose dans ce même livre « *Terrorisme et communisme* », « *écrit en 1920, dans le wagon d'un train militaire, en pleine guerre civile* », les moyens de perfectionner cette perfection elle-même. Plus jeune que Lénine ; enragé par les circonstances ; l'ambition de se distinguer ; de surenchérir sur le chef des bolchéviques, lui qui vient de la fraction moins extrême des menchéviques ; survolté par ses succès dans l'organisation et les victoires de l'Armée rouge ; il assène en toute fougue et impétuosité, l'inhumain programme d'auto-asservissement et d'auto-exploitation, infligé au prolétariat soviétique, en son nom, par son soi-disant pouvoir - parti, Etat, gouvernement.

Les mots d'ordre ? *Obligation du travail. Militarisation du travail. Armées du travail.*

¹⁰ cf. *Sous le soleil de l'innovation. Rien que du nouveau !* Pièces et main d'œuvre (L'Echappée, 2012). En ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com

¹¹ cf. *Lénine, les paysans, Taylor* (Le Seuil, 1976)

¹² cf. L. Trotski, *Terrorisme et communisme* (Edition 10/18, 1920, C. Bourgois, 1963)

L'argumentaire, les idées-forces ?

Toute organisation sociale repose sur l'organisation du travail. Toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de l'organisation et de l'éducation de l'homme social pour le travail, en vue de lui extorquer une plus grande productivité. Ce que le *Manifeste communiste* avait ramassé d'un trait : « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes.* » L'organisation du travail sur de nouvelles bases sociales revient donc à l'organisation de la société nouvelle. Cela n'exclut pas, bien au contraire, la contrainte et la coercition. En règle générale, l'homme, animal paresseux, s'efforce d'éviter le travail. L'assiduité ne lui est imposée que par la pression économique et par l'éducation du milieu social. Impossible de fonder le socialisme sur la baisse de la production. Ni Trotski, ni Lutte Ouvrière, ni aucune officine communiste, des origines à nos jours, n'a jamais plaidé pour la « décroissance », la « frugalité », la « sobriété », fussent-elles « soutenables » ou « heureuses ». Le choix de la pauvreté volontaire fut réservé aux apôtres et à leurs disciples vaudois, rassemblés à Lyon vers 1173 par Pierre Valdo. Les mouvements millénaristes et du libre esprit relèvent plus de l'anarchisme et de la dépense vitale que de la production en commun minutieusement réglée. Au contraire, la fondation de la société socialiste signifie l'organisation, l'adaptation, la rééducation de la classe ouvrière, sous la conduite de son avant-garde, afin d'augmenter constamment la productivité. En 1920, la révolution faite, ces tâches d'instruction, d'éducation technique, de discipline industrielle des masses ouvrières, incombent désormais aux syndicats, « *courroies de transmission* » du Parti. L'application rationnelle du travail obligatoire et l'organisation centralisée de la répartition des produits entraîneront ainsi toute la population « *dans l'engrenage du système économique et de l'autogestion soviétique* ». Les soviets eux-mêmes, d'organes du pouvoir, se transformeront en organisations purement économiques.

La clef de l'économie, c'est la main d'œuvre, qu'elle soit qualifiée, peu qualifiée, brute, etc. Trouver les moyens de la recenser - « *exactement* », insiste Trotski -, de la mobiliser, de la répartir, de l'utiliser productivement signifie résoudre pratiquement le problème. Les tsars rouges retrouvent les méthodes élémentaires des césars et despotes orientaux pour dénombrier leur cheptel humain. On ne peut que rêver aux prouesses des communistes russes, s'ils avaient eu la cybernétique et ses ordinateurs à leur disposition pour piloter leur société, leur économie, leur population ; « *recenser, mobiliser, répartir* » la main d'œuvre et sa production.

L'unique solution, en principe comme en pratique, selon les propres mots de Trotski, « *consiste à considérer toute la population du pays comme un réservoir nécessaire de force ouvrière - une source presque inépuisable - et à en organiser dans un ordre rigoureusement établi le recensement, la mobilisation et l'utilisation.* » « *Samedis* » et « *dimanches communistes* » - c'est-à-dire des *corvées* en principe volontaires, les jours de congés – sont de plus en plus imposés aux travailleurs des deux sexes. Les Comités du Travail Obligatoire couvrent tout le pays. Le Comité central de l'Obligation du travail reçoit les demandes, les coordonne, les ajuste aux ressources locales de main d'œuvre, donne les instructions à ses services locaux et réalise par leur intermédiaire la mobilisation des forces ouvrières. Dans les régions, les gouvernements, les districts ; les services locaux satisfont de même aux besoins locaux. Ce genre de répartition, poursuit Trotski, suppose la subordination des ouvriers au plan économique du

gouvernement : afin d'organiser la classe ouvrière pour la production ; afin de la discipliner, de la répartir, de l'éduquer, de fixer certaines catégories et certains ouvriers à leur poste pour un temps déterminé ; afin, en un mot d'incorporer autoritairement, en plein accord avec le pouvoir, les travailleurs dans les cadres du plan économique unique. Et c'est là tout le fond de l'obligation du travail, qui, comme élément fondamental, entre inévitablement dans le programme de l'organisation socialiste du travail.

Aux étourdis tentés par un parallèle hâtif avec le système des corvées féodales, ou avec la chasse aux mendiants et vagabonds à l'époque moderne, de la Grande Peste à la Révolution industrielle, le camarade Trotski a répondu par avance. L'Etat ouvrier se considère en droit d'envoyer tout travailleur là où son travail est nécessaire. L'ouvrier ne fait pas de marchandage avec *son* gouvernement soviétique. Il est subordonné à l'Etat. Il lui est soumis sous tous les rapports, du fait que c'est *son* Etat. Sauf inconscience ou folie, il ne peut donc combattre *son propre Etat*, sans combattre son propre bien collectif.

Conclusion de Trotski : nos organisations économiques, professionnelles et industrielles ont le droit d'exiger de leurs membres toute l'abnégation, la discipline, la ponctualité que l'armée a été seule jusqu'ici à exiger. La répression en vue de réaliser les tâches économiques est une arme nécessaire de la dictature socialiste. En Russie, la contrainte est appliquée par le pouvoir ouvrier et paysan au nom des masses laborieuses. Les entreprises se trouvent aux mains de l'Etat.

- « *Lorsque nous disons au tourneur Ivanov : "Tu dois travailler en ce moment à l'usine Sormovo ; si tu refuses, tu ne recevras pas ta ration", - qu'est-ce ? Une pression économique ou une contrainte juridique ? Il ne peut pas aller dans une autre usine, car elles sont toutes entre les mains de l'Etat, qui ne permettrait pas ce déplacement. La pression économique se confond ici avec la répression gouvernementale. »*

Mais la subordination absolue d'une partie au tout est un trait commun à *toute* armée. Au début, rappelle Trotski, la bourgeoisie chassait le moujik à coups de gourdin, hors de son village, après l'avoir dépouillé de ses terres. Et lorsqu'il ne voulait pas travailler à l'usine, elle le marquait au fer rouge, le pendait, l'envoyait aux galères pour briser sa résistance. La révolution, argumente-t-il, tue quelques personnes pour en effrayer mille. Où l'on voit bien l'opposition entre *Leur morale et la nôtre* (1938). La morale communiste et prolétarienne de Trotski n'est pas la morale hypocrite et humaniste des petits-bourgeois. C'est la fin qui justifie ou non les moyens. « *Et qu'est-ce qui justifie la fin ?* », demande Trotski, qui rappelle le critère de l'utilitarisme de Mill et de Bentham, « *le plus grand bonheur possible du plus grand nombre* ».

« Du point de vue du marxisme, qui exprime les intérêts historiques du prolétariat, la fin est justifiée si elle mène à l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature et à l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme. »¹³

L'homme?... Mais tout le texte de Trotski polémique contre « l'homme », cette abstraction bourgeoise. Un marxiste prolétarien de son calibre sait bien que

¹³ cf. Léon Trotski, John Devey, *Leur morale et la nôtre* (La Découverte, 2014)

l'accroissement du pouvoir de *certaines hommes* sur la nature, ne peut que renforcer leurs pouvoirs sur *d'autres hommes*. Ou serait-il un « *philistin* » et un « *pharisien* » ?

« Serait-ce que pour atteindre cette fin tout est permis ? nous demandera sarcastiquement le philistin, révélant qu'il n'a rien compris. (...) Quand nous disons que la fin justifie les moyens, il en résulte pour nous que la grande fin révolutionnaire repousse, d'entre ses moyens, les procédés et les moyens indignes qui dressent une partie de la classe ouvrière contre les autres ; ou qui tentent de faire le bonheur des masses sans leur propre concours ; ou qui diminuent la confiance des masses en elles-mêmes et leur organisation en y substituant l'adoration des "chefs". »

Heureusement ces déclarations de principe ne violent pas le principe de réalité ni ses nécessités pratiques. Y'a pas que la rigolade, comme dirait l'oncle de Zazie, y'a aussi l'art ; l'art de la dialectique.

« Ces critères ne disent pas, cela va de soi, ce qui est permis ou inadmissible dans une situation donnée. Il ne saurait y avoir de pareilles réponses automatiques. Les questions de morale révolutionnaire se confondent avec les questions de stratégie et de tactiques révolutionnaires. L'expérience vivante du mouvement, éclairée par la théorie, leur donne la juste réponse.

Le matérialisme dialectique ne sépare pas la fin des moyens. La fin se déduit tout naturellement du devenir historique. Les moyens sont organiquement subordonnés à la fin. La fin immédiate devient le moyen de la fin ultérieure... »

Pour le bien des masses, dans les campagnes et les usines, la bourgeoisie d'Etat fusille et massacre des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans, qualifiés de « *saboteurs* » et de « *déserteurs* ». En effet, le Trotski de 1938, de *Leur morale et la nôtre*, ne dément pas celui de 1920, de *Terrorisme et communisme*. Pas plus que les trotskistes et communistes d'aujourd'hui, les Badiou, Löwy, Besancenot ne démentent ceux d'hier. Leur morale prolétarienne leur commande juste, dans une conjoncture exécrationnelle pour eux, de susurrer des mots doux à l'oreille des imbéciles utiles, anarchistes ou citoyens, brochant autour de *L'Hypothèse communiste*¹⁴ ou des *Affinités révolutionnaires*.¹⁵ Les ralliés d'aujourd'hui seront les dupes de demain.

On voit que travail « *libre* » ou « *socialisé* » ne diffère que fort peu des travaux forcés, tant au point de vue matériel que légal. Car il ne peut être question de passer de l'anarchie bourgeoise à l'économie socialiste sans recours à la dictature révolutionnaire et aux méthodes coercitives. L'intimidation est le plus puissant moyen d'action politique. *La terreur rouge ne se distingue pas de l'insurrection dont elle n'est que la continuation*. Après « *l'insurrection qui vient* », la terreur du Comité central (*invisible*, opaque, spectaculaire, suivant ses intérêts du moment). Pour ces raisons, les salaires tant en argent qu'en nature, doivent correspondre au mieux à la productivité individuelle. Partout où ce sera possible, il faudra remplacer la mobilisation directe par la tâche, le meurtrier salaire aux pièces dénoncé par Marx

¹⁴ A. Badiou (Editions Lignes 2009)

¹⁵ cf. O. Besancenot, M. Löwy, *Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires. Pour une solidarité entre marxistes et libertaires* (Ed. Mille et une nuits. 2014)

dans *Le Capital* ; c'est-à-dire imposer à un canton donné l'obligation de fournir, dans un temps donné, tant de stères de bois, ou de transporter jusqu'à telle gare tant de quintaux de blé, etc. Les féodaux avaient fini par renoncer aux corvées, vu la mauvaise volonté des serfs, et par leur substituer un impôt en argent. Mais les *moujiks*, sous la terreur rouge, ne peuvent troquer leur travail contre de l'argent. Ils n'en ont pas et ce n'est pas ce qu'exige « leur Etat ». Les technocrates soviétiques se révélèrent plus efficaces que les tyrans féodaux pour faire rentrer le blé. En un mot, il faut affiner, améliorer, perfectionner les procédés, les méthodes et les organes destinés à la mobilisation de la main d'œuvre. Où l'on voit aussi que *Nous autres*, le livre de Zamiatine écrit cette même année 1920, n'a jamais été un roman d'anticipation mais une satire, une fable sur le vif.

2 - Où l'on redécouvre Karl Kautsky - tout sauf un renégat. *Terrorisme et communisme* (1918) : la critique du léninisme et du bolchevisme par le vieux prof de la II^e Internationale. Riposte de Trostki, sa propre version de *Terrorisme et communisme*. Retour au *Que faire ?* de Lénine (1902), le vrai manuel communiste jusqu'à nos jours. *Vers le parti de métier*. Thèses du parti d'avant-garde dirigeant, composé de professionnels révolutionnaires. Organisation de cet appareil militaro-industriel par l'ingénieur Krassine. *L'intelligentsia* fournit les futurs *apparatchiki*. Kautsky combat les thèses sur la subordination de la classe ouvrière. Les révolutions de 1905 et de février 1917 démentent la thèse de Lénine sur les limites de la conscience ouvrière et populaire.

De Kautsky (1854-1938), les militants léninistes et trotskistes ne savent plus aujourd'hui que le nom, précédé de l'insulte « renégat », du titre d'un pamphlet de Lénine publié en novembre 1918 ; *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*. Ce pamphlet est lisible sur le site des jeunes du NPA. Les bébés Besancenot, comme leurs pareils de Lutte Ouvrière, de *La Fabrique*, de multiples cénacles et réseaux communisants, perpétuent l'esprit de Parti et les souplesses tactiques de Lénine. Plier sans rompre. Reculer tant qu'il faudra, pour mieux sauter au but stratégique. Ils ont le temps pour eux, puisqu'ils ont la vérité, la science, le marxisme - donc la toute-puissance et la victoire *in fine*.

Avant d'être un « renégat » jeté aux « poubelles de l'Histoire », suivant la sentence bolchevique, Kautsky fut « le pape », la plus haute autorité théorique de la II^e Internationale et du Parti social-démocrate allemand. Né à Prague, membre du Parti social-démocrate autrichien, il rencontre August Bebel et Wilhem Liebknecht et s'installe à Zürich où il travaille avec Bernstein à la rédaction du *Sozialdemokrat*. C'est Bernstein qui l'initie au marxisme à travers l'étude du *Capital* et de *L'Anti-Düring*. Encore étudiant, en préhistoire et en ethnologie, Kautsky fait la visite de Londres, en 1881, pour se présenter à Marx et surtout à Engels qui le prend sous son aile. Ainsi parrainé, il publie en 1883, juste avant la mort de Marx, le premier numéro de *Die Neue Zeit* (« *Les Temps Nouveaux* »), qui reste 35 ans durant la principale revue de la social-démocratie internationale. Installé à Londres, il écrit des livres d'histoire et d'économie marxistes, sous la direction d'Engels dont il devient le secrétaire, le co-éditeur des derniers livres du *Capital*, et finalement le co-exécuteur

testamentaire - avec Bernstein -, à sa mort en 1895. Bref, Kautsky est le disciple et l'héritier modèle. Un révolutionnaire de bibliothèque, expert en barricades de livres, sans la moindre expérience du coup de feu, telle que l'avait connue Engels. On a vu sa polémique contre le révisionnisme de Bernstein, à la fois par piété marxiste et à l'instigation de la direction du Parti.¹⁶ Il est cependant capable d'intuition et de novation. Notamment sur l'impérialisme qu'il est un des premiers à critiquer, sur la grève de masse dont il soutient l'idée contre la direction des syndicats, sur la Russie où il annonce, dès 1902, une éventualité révolutionnaire, sur le colonialisme dont il nie toute possibilité « socialiste ». Entre ses multiples livres, Kautsky édite des volumes de notes de Marx et - en collaboration avec son fils Benedikt - une version améliorée des trois premiers livres du *Capital*. Style pédant, barbu à lunettes, et sans doute le plus scrupuleux marxologue de son temps. Ce demi-siècle de trêve, entre 1870 et 1914.

Le conflit entre le vieil austro-marxiste, les spartakistes allemands et les russo-bolcheviques éclate avec la guerre. Aux internationalistes qui somment le SPD, la II^e Internationale et Kautsky d'accorder la pratique avec la théorie, en appelant à la révolution contre la guerre, il répond par le maintien conjoint de la théorie - marxiste - et de la pratique - démocratique - en dissociant les notions de révolution et d'insurrection. Pour Kautsky, membre d'un parti puissant, nombreux, organisé, flanqué de syndicats, de mutuelles, de coopératives, de journaux, de parlementaires, et dont les résultats croissent à chaque élection, le SPD (Parti social-démocrate) a tout à perdre à se mettre hors-la-loi. Il plaide pour le vote des crédits de guerre avec la majorité du SPD, à condition que le gouvernement s'engage à ne mener qu'une guerre de défense, sans annexions ni réparations. Proposition lunaire, alors que les états-majors - et surtout l'état-major allemand - fondent leurs plans sur l'offensive décisive, la guerre de mouvement dont les premiers mois seront les plus meurtriers de tout le carnage. Le centre de gravité du mouvement ouvrier qui était passé de France en Allemagne en 1871 (Marx), passe alors d'Allemagne en Russie.

Lénine, chef en exil d'un parti clandestin (80 000 membres suivant la Conférence d'avril 1917 du Parti, *après* la révolution de février), a lui tout à gagner, comme en 1905, dans l'effondrement militaire du tsarisme. Il se lance donc - provisoirement et tactiquement - dans le pacifisme et l'internationalisme révolutionnaire, tirant à boulets rouges sur « *le renégat Kautsky* ». Ce dernier rejoint l'USPD à contrecœur, en avril 1917, une scission du SPD, tout aussi hostile aux bellicistes qu'aux pacifistes, où se côtoient le révisionniste Bernstein et les spartakistes, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Kautsky soutient que le capitalisme pourrait survivre sans guerres entre puissances capitalistes ni impérialisme, contredisant la thèse léniniste de *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* (écrit en 1916, publié en 1917). Non seulement, dit-il, l'impérialisme ne date pas du capitalisme, mais le libre-échange suffirait au développement du capitalisme, comme on l'a vu d'ailleurs depuis 1945. (Libre-échange plus *innovation technologique*.) Kautsky pointe les contradictions entre le capitalisme industriel - déjà hostile à la traite et à l'esclavage - et le

¹⁶ cf. *Ludd contre Marx*, Pièces et main d'œuvre, 2015

capitalisme négociant (pré-industriel) qui trouve en effet un vase d'expansion dans les colonies. Ces idées seront reprises par Serge Mallet et les théoriciens de la nouvelle gauche française durant la guerre d'Algérie, quand ils opposeront le petit capital négociant désireux de conserver ses marchés captifs à la grande industrie *high tech* créée par le gaullisme.

En fait, l'impérialisme, par ses effets pervers, *pourrait menacer* l'économie capitaliste. Résistances nationales dans les colonies, résistance ouvrière dans les métropoles contre les hausses d'impôts, course aux armements, expansionnisme, guerres, entraves à l'accumulation du capital et donc, fuite des capitaux, investissements dans des infrastructures lointaines, frais d'administration, de « *civilisation* » des peuples et des territoires colonisés. En France, le « *cartiérisme* » ne date pas des années 1950, mais du XIX^e siècle. À droite, à gauche (Clemenceau, Déroulède), nombre d'opposants ont toujours dénoncé le fardeau colonial, gouffre de gaspillages plutôt que montagne de profits et de matières premières. *La Corrèze avant le Zambèse*. Il était moins cher, selon eux, d'acheter ces dernières aux potentats locaux ; et plus judicieux de concentrer les dépenses sur les progrès techniques et sociaux de la métropole. Réseaux de circulation et d'énergie, équipements, instituts de recherche scientifique et industrielle, urbanisation, éducation, santé, assurances. Bref liquider les campagnes et les colonies, construire l'Etat industriel et social, un siècle plus tôt. Ce fut tout le programme et l'action de Mendès-France, en Indochine et en Tunisie ; de De Gaulle en Afrique et en Algérie. Et sur le plan économique, Kautsky leur donne raison par avance. Voyez le livre de son petit-fils, l'universitaire américain, John H. Kautsky : *Karl Kautsky. Marxism, Revolution & Democracy*.¹⁷

Pour saisir le conflit théorique entre Kautsky et Lénine, il faut remonter à 1902. L'année où, à 32 ans, ce dernier publie *Que faire ?*, l'un des plus célèbres traités de prise du pouvoir jamais parus, et qui reste secrètement le vrai manuel communiste. La théorie de Lénine est invincible parce qu'elle est vraie. On le sait parce qu'en octobre 1917, les bolcheviks prennent le pouvoir. Au faîte de leur puissance, ils règnent sur la majeure partie de la Terre et des populations. De quoi nourrir une certaine « *ostalgie* ». Pendant sept décennies, les écrits de Lénine sont diffusés dans toutes les langues par tous les Etats et Partis communistes. Rien n'assure un succès de librairie comme la victoire et le pouvoir. On connaît les thèses de ce manuel pratique, simple, presque ingénu - ce qui lui valut sans doute une partie de son succès dans un milieu avide de « *concret* » et « *d'action* ». Un livre pourtant atterrant, effarant, si on le prend au sérieux en tant que socialiste et révolutionnaire.

« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire.

L'élément "spontané" n'est au fond que la forme embryonnaire du conscient. »
« L'histoire de tous les pays atteste que, par ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste (syndicaliste) (...) »

¹⁷ Transaction Publishers, 1994 New Brunswick (U.S.A) et Londres (U.K.)

De même en Russie, la doctrine social-démocrate surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier, comme le résultat naturel et inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes. »

Pour convaincre, Lénine s'appuie sur une citation de Kautsky, alors pontife de l'Internationale. « (...) le socialisme et la lutte des classes surgissent et ne s'engendrent pas l'un l'autre ; ils surgissent de prémisses différentes. La conscience socialiste d'aujourd'hui ne peut surgir que sur la base d'une profonde connaissance scientifique. En effet, la science économique contemporaine est autant une condition de la production socialiste que, par exemple, la technique moderne et malgré tout son désir le prolétariat ne peut créer ni l'une ni l'autre ; toutes deux surgissent du développement social contemporain. Or, le porteur de la science n'est pas le prolétariat mais les "*intellectuels bourgeois*" (souligné par K.K.) ; c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain, et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés, qui l'introduisent ensuite dans la lutte de classe du prolétariat là où les conditions le permettent. Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors (von Aussen Hineingetragen) dans la lutte de classe du prolétariat et non quelque chose qui en surgit spontanément (urwüschsig) (Neue Zeit, 1901-1902, XX,1, n°3, p.79) »

Lénine : « La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. (...) »

Par lui-même, le mouvement ouvrier spontané ne peut engendrer (et n'engendre infailliblement) que le trade-unionisme ; or la politique trade-unioniste de la classe ouvrière est précisément la politique bourgeoise de la classe ouvrière. (...) »

Pour conduire "la lutte économique contre le patronat et le gouvernement", nul besoin d'une organisation centralisée pour toute la Russie (...) – une organisation de révolutionnaires professionnels, dirigée par les chefs politiques véritables du peuple entier. Et cela se conçoit. Toute institution a sa structure naturellement et inévitablement déterminée par le contenu de son action. (...) »

Cette lutte doit être organisée "selon toutes les règles de l'art" par des professionnels de l'action révolutionnaire. (...) »

... l'organisation des révolutionnaires doit englober avant tout et principalement des hommes dont la profession est l'action révolutionnaire (...) Cette organisation doit inévitablement être peu étendue et la plus clandestine possible. (...) »

Les Allemands sont assez développés politiquement, ils ont suffisamment amassé d'expérience politique pour comprendre que sans une "dizaine" de chefs de talents (les talents ne surgissent pas par centaines) éprouvés, professionnellement préparés et instruits par une longue pratique, parfaitement d'accord entre eux, aucune classe de la société moderne ne peut mener une lutte résolue. (...) »

La conclusion qui en découle, c'est qu'il nous faut des comités de révolutionnaires professionnels, composés de gens – ouvriers ou étudiants, peu importe !- qui auront su faire leur éducation de révolutionnaires professionnels. (...) »

Or j'affirme : 1° qu'il ne saurait y avoir de mouvement révolutionnaire solide sans une organisation de dirigeants stable et assurant la continuité du travail ; 2° que plus

nombreuses sont les masses entraînées spontanément dans la lutte, formant la base du mouvement et y participant, et plus impérieuse est la nécessité d'avoir une telle organisation, plus cette organisation doit être solide (sinon il sera plus facile à n'importe quel démagogue d'entraîner les couches arriérées des masses) ; 3° qu'une telle organisation doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'action révolutionnaire ; 4° que, dans un pays autocratique, plus nous restreindrons l'effectif de cette organisation au point de n'y accepter que des révolutionnaires de profession ayant fait l'apprentissage de la lutte contre la police politique, plus il sera difficile de "coffrer" une telle organisation et 5° d'autant plus nombreux seront les éléments des autres classes sociales qui pourront participer au mouvement et y militer d'une façon active. (...)

La participation la plus active et la plus large de la masse à une manifestation, loin d'avoir à en souffrir, gagnera beaucoup si une "dizaine" de révolutionnaires éprouvés, au moins aussi bien dressés professionnellement que notre police, en centralisent tous les aspects clandestins : édition de tracts, élaboration d'un plan approximatif, nomination d'un état-major de dirigeants pour chaque quartier de la ville, chaque groupe d'usines, chaque établissement d'enseignement etc. (...)

Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, et nous retournerons la Russie ! (...)

Ces forces aujourd'hui se font pour la plupart exterminer sur ce champ d'action restreint qu'est le travail local. Mais alors on aurait la possibilité et l'occasion constante de déplacer d'un bout à l'autre du pays, tout agitateur ou organisateur un peu capable. Après avoir débuté par de petites tournées pour les affaires du Parti et aux frais du Parti, les militants s'habitueraient à se faire entretenir entièrement par le Parti ; ils deviendraient des révolutionnaires professionnels et se prépareraient au rôle de véritables chefs politiques. (...) Or, ce travail *ne saurait se concevoir* dans la Russie actuelle sans un journal couvrant le pays entier et paraissant très fréquemment. L'organisation qui se constituera d'elle-même autour de ce journal, l'organisation de *ses collaborateurs* (au sens large du mot, c'est-à-dire de tous ceux qui travaillent pour lui) sera prête à *tout*, aussi bien à sauver l'honneur, le prestige et la continuité dans le travail du Parti aux moments de la pire "oppression" des révolutionnaires, qu'à préparer, fixer et réaliser *l'insurrection armée du peuple*. »¹⁸

Ces révolutionnaires professionnels issus de *l'intelligentsia*, sont en réalité des professionnels révolutionnaires ; les futurs *apparatchiki* et *tchékistes*. Les futurs privilégiés de la *nomenklatura*, les futurs *oligarques* et *Nouveaux Russes*, suivant les divers noms sous lesquels s'est perpétuée la technocratie russe depuis un siècle.

Voilà d'où sont venus *La Cause du Peuple*, *Rouge*, *Lutte ouvrière* et toutes les feuilles trotskystes, maoïstes, marxistes-léninistes des années 1970. Voilà d'où vient *Fakir*, le

¹⁸ Lénine, *Que faire ?* 1902. Présenté et annoté par Jean-Jacques Marie (Le Seuil, 1966)

bimestriel militant aux confins du Front de gauche et de la CGT, toujours en train de recruter des « *collaborateurs au sens large du mot* », et dont le rédacteur en chef reconnaît bien volontiers qu'il ne s'agit pas d'une démocratie.

Voilà d'où vient *L'Insurrection qui vient*, ce gâchis de blanquisme, de léninisme et de maoïsme (ou plutôt de benny-lévysme à la sauce Gauche prolétarienne/ Nouvelle Résistance Populaire). Il faut relire, ne serait-ce que pour rire, huit ans après parution, ce plagiat des *Cahiers de la Résistance* et de *La Cause du Peuple*, avec son impayable « *sens partisan de la guerre en cours* », son rejet de « *toutes les organisations qui prétendent contester* », son terrorisme verbal « *car gouverner n'a jamais été autre chose que repousser par mille subterfuges le moment où la foule vous pendra* », sa grandiloquence, ses détournements d'héritage « *Georges Guingoin, le premier maquisard de France... l'hostilité à cette civilisation pour tracer des solidarités et des fronts à l'échelle mondiale* », son triomphalisme, son chantage à l'urgence, « *Il n'y a plus à attendre... La catastrophe n'est pas ce qui vient, mais ce qui est là... C'est là qu'il faut prendre parti.* » (C'est-à-dire rejoindre le parti invisible), cette façon, typiquement communiste en effet, de dénoncer ce qu'on fait et de faire ce qu'on dénonce, « *Ne rien attendre des organisations. Se défier de tous les milieux existants et d'abord d'en devenir un* », « *se constituer en communes* ». « *En comités révolutionnaires* », aurait dit Lénine, mais il faut un mot nouveau pour avoir l'air de faire du neuf, plutôt que les sempiternels « *groupes affinitaires* » et autres « *Zones d'Autonomie Temporaires* », tout en se drapant du radical chic, authentique et tragique, de la vieille Commune de Paris. « *S'organiser pour ne plus travailler* » - et devenir des révolutionnaires professionnels ? « *Former et se former* » - Agitation et propagande selon Lénine, qui cite Plékhanov pour distinguer entre les deux. La propagande, c'est enseigner beaucoup de choses à peu de gens. L'agitation, c'est enseigner peu de choses à beaucoup de gens. « *Créer des territoires. Multiplier les zones d'opacité* ». Nous voilà dans les « *zones libérées* » de « *La Guerre révolutionnaire en Chine* » (Mao), déjà parodiées par les normal-supiens de la Gauche prolétarienne. « *Comment rendre inutilisable une ligne de TGV, un réseau électrique ?* » Comment se rendre le plus visible possible, le plus spectaculairement visible, impossible à ne pas voir, en clamant sous une signature de roman feuilleton, mystérieuse à souhait, les plus *hénaurmes* rodomontades, les plus aptes à capter les regards et d'abord ceux de la police. Faire le contraire de ce qu'on dit. « *Fuir la visibilité. Tourner l'anonymat en position offensive.* » Offensive purement publicitaire. Dire le contraire de ce qu'on fait. « *Organiser l'autodéfense. Nous vivons sous occupation policière.* » Encore une réminiscence mao. « *Reste à trouver le moyen de détruire à jamais des données informatisées.* » Ça, on vous l'avait bien dit.¹⁹ « *Libérer le territoire de l'occupation policière.* » « *Être en armes.* » « *Déposer localement les autorités.* » « *Tout le pouvoir aux communes !* » Et pourquoi pas aux soviets, petits léninisticules ? Tout le pouvoir aux soviets, ou aux « *communes* », lorsque vous avez tout pouvoir dans les soviets, ou les « *communes* » ; ou dans les assemblées générales noyautées et manipulées.

¹⁹ cf. *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, Pièces et main d'œuvre (L'Echappée, 2008)

En 2013, Eric Hazan, patron des éditions de La Fabrique et « Kamo » (c'est le masque de l'Homme invisible qui emprunte ici le nom du complice de Staline lors de ses attaques de banque), publie leur programme de *Premières mesures révolutionnaires*, dans ce style boursoufflé et triomphaliste qui les caractérise. On y apprend qu'« *on a raison de se révolter* ». Que « *le capitalisme démocratique* » (c'est-à-dire « *l'Occident* ») est derrière *toutes* les guerres - ce qui exonère *toutes* les dictatures et tyrannies religieuses, nationalistes et post-communistes (Chine, Russie, Iran, Arabie, sultanats, etc.). Que - Badiou soit loué - « *Ces dernières années, des colloques se sont tenus à Londres et à Paris autour de "l'idée de communisme". Il en est sorti des livres, utiles car ils ont contribué à rendre possible de prononcer à nouveau le mot communisme sans s'excuser.* » Une félicité, réservée, en effet, aux héritiers de Lénine, Trotski, Staline, Mao, Castro et que ne sont pas près de partager ceux de *la bête immonde*. Aucune importance, puisqu'aucun auteur ne se réclame plus de « *l'idée de fascisme* », même si les « *antifascistes* » du Parti imaginaire et leurs compagnons de route continuent d'en débusquer de toute leur *vigilance*. Et aucun défenseur de « *l'idée fasciste* », donc, ne dispose d'un agent au *Monde*, à la différence d'Alain Badiou, co-auteur avec Nicolas Truong, chef de la rubrique « débats-idées » du journal de la respectabilité bourgeoise, d'un *Eloge de l'amour* qui manquait en effet aux lettres françaises. Cela nous vaut, dans l'opuscule d'Hazan et Kamo, des apologues de l'émeute, des revenants de la révolution, de la banlieue qui, elle, ne ment pas. Une *ostalgie* décorée des plus fictifs chromos de la vieille propagande bolchevique : « Smolny, le croiseur Aurora, la voix de Maïakovski, les Maisons communes des architectes constructivistes, Octobre d'Eisenstein et le train blindé de Trotski. » Logiques avec eux-mêmes, nos néo-léninistes se déclarent contre les élections et les constituantes, puisqu'elles ne leur donnent *jamais* le pouvoir. On apprend cependant qu'après avoir aboli l'emploi, l'argent et l'Etat, toute la vie ne sera plus qu'un joyeux « samedi communiste » où nous produirons tous ensemble les uns pour les autres, quoique dans l'autonomie et la décentralisation maximales. Comme en Chine par exemple, durant la Grande Révolution Culturelle Proletarienne (GRPC).

« Quel nom donner à ces groupes de travail répartis dans le pays ? La question peut paraître secondaire, mais souvenons-nous : le nom de Commune de Shanghai, adopté en 1967 par les révolutionnaires après qu'ils eurent déposé les bonzes locaux du parti et pris le pouvoir dans la ville, n'a été accepté par Pékin que pendant quelques semaines. Après quoi, devant la crainte de diffusion de communes à tout le pays - c'est-à-dire la fin du parti central -, il n'a plus été question de Commune mais de "Comité révolutionnaire de Shanghai", changement de nom qui a marqué le début de la fin de cette expérience unique. »

Nos néo-léninistes sont donc *aussi* des néo-maoïstes suivant la ligne du Président Badiou : la GRPC ? Trois quarts de positif, un quart de négatif. Ces néo-communistes sont de braves gens cependant. Ils font leur « retour à la terre » comme leurs parents, *babas* d'après 68. Ils construisent une salle des fêtes dans leur village d'accueil grâce aux fonds levés par une souscription. Ils ne veulent pas la mort des méchants. Ils ont fait l'inventaire de leur héritage : « *Guillotine, Kolyma, Pol Pot* ». « *On peut seulement avancer qu'on ne rouvrira pas les portes des prisons qu'on viendra d'abattre, qu'on*

ne bannira ni n'exécutera les ennemis. » C'est d'ailleurs ce qu'avaient également promis les bolcheviks, l'abolition de la peine de mort, etc. Mais il faudra bien se défendre face à la contre-révolution et au fascisme qui vient. Se rassembler. S'organiser. « *La révolution qui vient n'aura pas d'avant-garde, seulement des agents de liaison qui travaillent à éveiller et faire circuler les devenirs révolutionnaires.* » Mais qu'est-ce qu'une avant-garde sinon une organisation qui travaille à éveiller et faire circuler les devenirs révolutionnaires ? Qu'est-ce que du lard sinon du cochon ? Le programme de « Kamo » et Hazan paraphrase le *Que faire ?* de Lénine. Le *Manifeste du Parti communiste*, qui était en 1848 un parti essentiellement imaginaire, avait énoncé en termes moins vagues et captieux :

« Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêts qui divergent des intérêts de l'ensemble du prolétariat. » On sait ce qu'il en advint - comme des autres engagements communistes. L'expérience, l'histoire, le contexte, les menaces, les ennemis, le fascisme, la contre-révolution, la dialectique, etc., obligèrent les *communistes réels* à toutes sortes de révisions et de reniements. C'était cela ou lâcher le pouvoir comme de stupides *démocrates*. De la I^e Internationale à Badiou, Besancenot, Mélenchon, Coupat et cie, pour ne citer que des *spécimens* locaux, on peut accuser les communistes de bien des choses, mais jamais de stupidité démocratique. Leurs propos de circonstances n'engagent que « *nos amis* » qui y croient. C'est l'ordinaire du double langage. Un discours lénifiant pour le parti extérieur, le parti au sens large, « *notre parti* » comme disait Marx, alors qu'il n'y avait encore nulle organisation. Un discours léniniste pour le parti intérieur, le comité central, invisible, qui, à cette étape, a besoin de « *ratisser large* » pour reconstituer une base militante. Et l'ambiguïté pour tous : le noyau dur et les couches molles. L'important c'est *l'imprégnation* (comme chez les petites oies de Konrad Lorenz), *l'identification* au parti, l'intégration des recrues, fut-ce en leur confiant des tâches aussi anodines que la construction en commun d'un bâtiment. L'éducation des militants, la discipline et l'esprit de parti feront le reste. Ce ne sont pas les raisons, réelles ou fictives, qui manqueront pour justifier « *les évolutions* » et les retournements de ligne.

Mais la préface par « *quelques agents du parti imaginaire* » d'un recueil de Blanqui intitulé « *Maintenant il faut des armes* » (La Fabrique, 2007) mêlait déjà le triomphalisme, l'apocalypse intemporelle, le volontarisme obtus, les consignes martiales, les fanfaronnades héroïques et les tapageuses proclamations de secret qui constituent l'image de marque du Parti.

« Un peu de discipline et cette force, la force qui l'attache à cette intensité, organisera à son profit le maëlstrom d'attractions qui nous composent, et leur imprimera une direction unique. (...) »

Ne reculer devant aucune conséquence logique. Ceux qui parlent de révolution sans se soucier de la question des armes et du ravitaillement ont déjà des cadavres sur les bras. (...)

Dans son texte *Sur la lutte armée en Europe occidentale*, la Fraction armée rouge cite un passage du fameux article de Lénine sur la guerre de partisans : "Dans une époque de guerre civile, l'idéal du parti est un *parti combattant militairement*." (...) Au nom des principes du marxisme, nous exigeons catégoriquement qu'on n'esquive pas

l'analyse des conditions de la guerre civile au moyen de clichés et de phrases rebattues sur l'anarchisme, le blanquisme, le terrorisme et qu'on ne vienne pas agiter devant nous l'épouvante de certains procédés absurdes appliqués, dans la guerre de partisans, par telle ou telle organisation. (...)

Toute l'histoire du mouvement révolutionnaire en France entre 1830 et 1870 porte la trace de ces sociétés qui, de clubs tant que le régime le permet, se changent en officines de propagande clandestine dès que la répression s'installe, et redeviennent clubs à l'heure où le régime vacille. (...)

En vérité, la politique conspirative n'a jamais cessé de doubler toutes les réalités organisationnelles. La FAI double la CNT en Espagne comme son bureau militaire ne rendait aucun compte au Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Comme Lénine fut seul au courant de la dernière expropriation de Kamo, en 1912, au profit de l'Organisation. Comme la commission "travail illégal" de Potere Operaio se chargeait de son autofinancement, et comme fut évoquée alors la constitution du "parti invisible". Le parti, cela s'est oublié, n'a jamais cessé d'être légal et illégal, visible et invisible, public et conspiratif. C'est un des traits du présent qu'au moment où nous aurions besoin de toutes les ressources de la politique conspirative nous n'y comprenons plus rien. Il faut à tout prix maintenir ce principe épistémologique : *l'histoire du mouvement révolutionnaire est d'abord l'histoire des liens qui font sa consistance.* »

Voilà les verbiages qui font pâmer les journalistes des *Inrocks* et du *Monde des livres*. Il n'y manque que l'appel aux « amis » et « frères » djihadistes pour former un front uni contre le vieux monde pourri occidental et l'oppression laïcarde et sioniste. L'édition contemporaine du congrès de Bakou (1920), qui se conclut aux cris de « *Djihad !... Djihad !* » lancés par les musulmans, majoritaires dans l'assemblée. Ce sera pour la prochaine.

Ce qui revient dans les machinations du Parti invisible, dans celles du Parti des indigènes, du Nouveau parti anticapitaliste, de Lutte ouvrière, du Parti communiste, de cette nuée de groupes, réseaux, médias, maisons d'édition, etc. ; dont l'ensemble forme un parti qui est tout sauf imaginaire ; c'est la pérennité d'une tactique manipulatrice, brutale et sans scrupule mise au point voici plus d'un siècle par un fou de pouvoir ; un activiste rusé, agressif, opiniâtre et sanguinaire. Cette tactique est la vraie matrice et la marque de tous les communistes, y compris quand ils se combattent mutuellement. Y compris quand ils ne se revendiquent pas ouvertement communistes, mais « citoyens », « radicaux », « libertaires », ces « *imbéciles utiles* », selon Lénine. Y compris quand ils s'emparent de vieilles causes vénérables - qu'ils ont parfois combattues -, pour dévoyer à leur profit et sous leur direction des courants spécifiques : antifascisme, antiracisme, antisexisme, écologisme, etc. C'est ainsi qu'on voit un Mélenchon, dirigeant trotskyste du Parti de Gauche, sympathisant transhumaniste,²⁰ et partisan de l'exploitation industrielle des océans, draguer la verdaille avec son appât de « *l'écোসocialisme* ». Idem, un John Bellamy Foster publie un mince et laborieux recueil de quatre essais répétitifs, sous le titre anachronique de

²⁰ Cf. *Trois jours chez les transhumanistes*, Pièces et main d'œuvre, 2015

Marx écologiste (Ed. Amsterdam, 2011), pour « prouver » l'antériorité et la légitimité des communistes - en fait du chimiste Liebig - dans le combat pour la nature. C'est Michael Löwy, sociologue trotskyste, le compère de Besancenot, qui produit des ouvrages à la louange du romantisme révolutionnaire.²¹ Ce romantisme que l'engence communiste n'a cessé de dénoncer comme « nostalgique », « passéiste », « réactionnaire », dès *Le Manifeste du Parti Communiste*. On verra bientôt les militants du NPA diffuser le discours de Byron à la Chambre des lords, à la gloire des ouvriers luddites. Michael Löwy, comme John Bellamy Foster, est un industriel colporteur de « l'écocapitalisme ». Déjà *Fakir*, le journal de François Ruffin, qui se livrait en 2012 à la défense du cancer français,²² fait l'apologie du « bio'lchevisme » (n° 69, mars-avril 2015). Dans ce dossier de 8 pages réalisé à Grenoble, Ruffin découvre enfin le lien entre la croissance industrielle et celle du cancer. Marc, un trotskyste du NPA, délégué CGT chez STMicroelectronics, qui attaquait les luddites de Pièces et Main d'œuvre dans les réunions syndicales, prétend s'en prendre maintenant aux RFID, au pillage de l'eau du Grésivaudan par son entreprise et aux risques des nanoparticules. C'est-à-dire à tous les méfaits depuis longtemps dénoncés par Pièces et main d'œuvre. Eric Piolle, ancien cadre chez Hewlett-Packard et maire écotech de Grenoble critique « le double leurre de la croissance et du chômage ». Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas de chemise et qui ne retournent pas leur veste. Les écotechs rouges et verts sont assez fins pour percevoir la percée de l'idée luddite et tenter sa récupération. La pantomime qui oppose et rapproche depuis 1972 ces deux courants politiques de la technocratie tourne à la fusion. Pour « sauver la planète » et « les générations futures », ils fomentent maintenant leurs projets de « planification écologique » sous contrôle informatique et tyrannie technologique.²³ L'impudence des communistes, c'est à ça qu'on les reconnaît.

La morne et sempiternelle tactique léniniste fonctionne sur une alternative. Soit infiltrer pour diriger. Soit initier pour rassembler. Rassembler pour organiser. Organiser pour diriger. Diriger pour dominer. Jouir du pouvoir. Initier le rassemblement (« l'unité »), c'est déjà le diriger. Eliminer les rétifs, dresser les autres. Organiser, c'est centraliser, hiérarchiser. Vous pouvez, si ça vous chante, remplacer ces termes humiliants par « coopérer », « coordonner ». C'est ainsi que Marx désigne le travail collectif, par exemple celui des esclaves édifiant une pyramide. Vous ne changez rien au fait. Diriger c'est non seulement piloter - *et il faut piloter* -, commander, interdire, mais aussi jouir des privilèges qui renaissent invinciblement avec les fonctions de direction. Lesquelles renaissent invinciblement avec toute organisation collective et croissent avec elle. *Das ist*.

²¹ cf. Michael Löwy et Robert Sayre, *Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste* (Ed. du Sandre, 2010) ; *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité* (Payot, 1992)

²² cf. *Métro, Boulot, Chimio - débats autour du cancer industriel* (Ed. Le monde à l'Envers) et en ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com

²³ cf. « IBM et la société de contrainte », in *L'industrie de la contrainte*, Pièces et main d'œuvre & F. Gaillard (L'Echappée, 2011) ; *L'Enfer Vert - Un projet pavé de bonnes intentions*. Suivi de *Critique de la planification écologique*, Tomjo (L'Echappée)

En Russie, en 1902, les militants sociaux-démocrates, quelques dizaines de cercles épars, quelques centaines d'activistes, quelques milliers de lecteurs de *L'Iskra*, s'enthousiasment pour *Que faire ?* et son programme de liquidation du « *dilettantisme artisanal* ». Les étudiants marxistes et leurs sympathisants ouvriers sont lassés du « *démocratisme* » (on dirait aujourd'hui de « *l'anti-autoritarisme* »), du localisme et de l'amateurisme. Lassés de leurs éphémères comités dont l'espérance de vie ne dépasse pas quatre ou cinq mois, de leurs journaux qui n'ont jamais plus de deux numéros, des rafles qui les expédient pour des mois ou des années en résidence forcée, de leurs vacances d'été qui arrêtent leurs activités, pour des retours dans leur famille, à la campagne. Lassés de leur ridicule. Ils veulent de *l'efficacité*. Rien de plus efficace que l'organisation militaire ; qu'une machine centralisée, hiérarchisée, disciplinée, dont chaque rouage fonctionne à sa tâche particulière, subordonné et contrôlé par la direction de la machine, en vue d'un but commun : mouvoir la locomotive (et les wagons de la société), enfoncer l'ennemi, renverser le capitalisme etc. À l'âge d'or de la machine et de la révolution industrielle, de leur prestige maximal, cette identification du parti à *l'appareil* ne pouvait que susciter l'enthousiasme et la certitude d'être *de son temps*. Aussi est-il congru que ce soit Krassine, un ingénieur de Bakou, la capitale du pétrole, dans le Caucase, qui ait *monté* et *fait tourner* la première machine bolchevique (imprimerie clandestine, réseau de diffusion dans toute la Russie), donnant ainsi le plan et le modèle du parti léniniste.²⁴ Depuis 1902, chaque fois que de jeunes révolutionnaires, un peu novices et velléitaires décident d'abandonner leur « *droit à la paresse* » au profit de l'efficacité, ils retrouvent plus ou moins consciemment un léninisme plus ou moins évolué qui flatte leur volonté de puissance. C'est ainsi que des squats, des communautés, des collectifs, s'organisent, *se coordonnent*, pour former un parti de fait qui n'a rien d'imaginaire, à l'appel d'un comité invisible, érigé de fait en comité central, dirigé de fait par l'Homme invisible le plus spectaculaire de l'Hexagone. Voici le lancement d'un auteur qui nous donnera quelque jour, le deuxième tome de « *Tigre en papier* », l'autofiction d'Olivier Rolin, le « *maréchal* » de *la Nouvelle Résistance Populaire*, dans les années 70 ; laquelle n'était déjà ni populaire, ni résistante, ni même nouvelle.

À l'époque, passé l'enthousiasme des « *comitards* » de base (*Komitetchiki*, selon un mot condescendant de Lénine), pour un plan d'action concret - et efficace -, les meilleures têtes de la social-démocratie comprennent dans quel engrenage les a entraînées Lénine, et les critiques de Plékhanov, Axelrod, Rosa Luxemburg, Parvus, Trotski, pleuvent dans la presse du parti. Critiques tardives après des approbations hâtives. Critiques inconséquentes et contradictoires de personnalités rivales, non seulement de Lénine, mais entre elles, pour la prééminence théorique et politique. Lénine fait du Staline. Il fait le gros dos, gagne du temps, manœuvre, divise, s'appuie sur l'un, sur l'autre, pousse ses partisans, intimide, neutralise ou rallie les hésitants que troublent les querelles de chefs, ne combat ou n'élimine que les irréductibles. Lénine, au fait, est un passionné joueur d'échecs, cette « *gymnastique de l'esprit* ».

²⁴ cf. *Lénine*, Hélène Carrère d'Encausse (Ed. Fayard, 1998)

En 1904, le numéro 66 de *L'Iskra* publie un article de Kautsky contre la « *centralisation formelle* » des bolcheviks.

« Kautsky y opposait, entre autres, ce brillant argument tiré de l'expérience de la social-démocratie allemande : "Le lien qui unissait les divers éléments autonomes du Parti c'était la confiance mutuelle et non une centralisation formelle, et surtout la confiance à l'égard des chefs, de leur honnêteté, de leur intelligence, de leur fidélité à leurs convictions et de leur énergie". »²⁵

C'est-à-dire que Kautsky *contredit* l'usage de sa citation et les conséquences que Lénine en tire, à propos de la conscience révolutionnaire, et de son importation par les intellectuels dans la classe ouvrière. Son petit-fils, John H. Kautsky, restitue sa position véritable, exprimée dans un article d'avril 1901, intitulé « *Universitaires et Prolétaires* ». Certes, dit-il ce sont les intellectuels, les universitaires, les éléments bourgeois de formation scientifique qui diffusent dans le parti les connaissances de fond et l'esprit révolutionnaire au meilleur sens du terme. C'est pour la *connaissance du but* que le prolétariat a besoin des universitaires, mais non pour la direction quotidienne, concrète, politique, de la lutte de classe. En fait, le peu que les universitaires y comprennent, ils le tiennent des travailleurs. En 1933, il écrit dans une lettre à Victor Adler, les intellectuels « *n'ont qu'une seule tâche dans notre parti : faire la clarté. Tout le reste, les prolétaires s'en occupent mieux par eux-mêmes.* »²⁶

Faire la clarté, c'est-à-dire le travail théorique et d'analyse réalisé par Marx, lorsqu'il lance à la tête de la bourgeoisie, « *le plus terrible missile* » qu'elle ait encore reçu : *Le Capital*. C'est de lui-même et de ses amis, d'Engels, Bakounine, Liebknecht, Plekhanov, Kropotkine, etc., qu'il parle quand il écrit dans le *Manifeste* :

« De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. »

Mais il reste de bon ton dans la tradition gauchiste, même quand elle renie cette thèse de « *l'importation de l'extérieur de la conscience révolutionnaire dans la classe ouvrière* », d'en inculper « *le renégat Kautsky* ». Il s'agissait pour les uns de sauver Lénine, Marx pour les autres, et Kautsky, ni théoricien fondateur, ni révolutionnaire victorieux, était un bouc émissaire commode.

En 1905, le soulèvement *spontané et imprévu* du peuple russe, ouvriers, paysans, soldats, humilié dans le sentiment national par la déroute face au Japon, inflige aux thèses léninistes, un sanglant démenti. Mais Lénine n'avait pas plus le sens du peuple, que celui du sentiment national. Il est cependant, comme il le dit en mai 1920, dans *La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*, capable de corriger ses erreurs.

²⁵ Cité par Jean-Jacques Marie dans le dossier de *Que faire ?*

²⁶ cf. *Karl Kautsky. Marxisme, Revolution & Democracy*. Transaction Publishers. 1994

Le temps joue en faveur de ceux qui savent durer et profiter de chaque occasion. Le temps joue pour l'organisation contre le mouvement.

En février 17, la révolution prend de court, derechef, le parti léniniste de « *révolutionnaires professionnels* », réduit à courir derrière ceux qui l'ont faite ; masses, conseils (soviets), partis (mencheviks, sociaux-révolutionnaires, anarchistes, libéraux-démocrates) ; afin de la leur voler en octobre 1917, par un coup d'Etat. La technique l'emporte à la fin sur l'élan. L'organisation, sur le mouvement. Les professionnels sur les artistes et les amateurs.

3 - La conception kautskyste de la révolution. Quel critère ? Violence de classe ou conquête du pouvoir politique suite au développement d'un nouveau mode de production ? L'angle mort de la tradition marxiste : l'émergence de la technocratie, à l'opposé de la classe ouvrière, produit positif, non-antagonique de la société industrielle - capitaliste privée ou capitaliste d'Etat - dont la destination historique n'est pas de détruire le capitalisme industriel, mais de le dépasser, vers un techno-totalitarisme.

Tandis que Lénine publie *Que faire ?*, en mars 1902, à Stuttgart, paraît l'un des quarante livres de Kautsky, *La Révolution Sociale*, recueil de deux conférences prononcées en avril, aux Pays-Bas. *Réformes sociales et Révolution sociale*, et *Le lendemain de la Révolution Sociale*.²⁷

Lénine est encore un mince personnage dans l'Internationale dont Kautsky est « *le pape* », suite notamment à sa polémique avec le révisionniste Bernstein. Le second n'écrit pas pour répondre au premier, mais chacun, depuis leurs situations nationales et personnelles respectives, traite des voies et moyens de la révolution. Mais d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ? se demande Kautsky.

« Karl Marx, dans la préface à la *Critique de l'Economie politique*, appelle révolution sociale, la transformation lente ou brusque, qui pour le vaste ensemble des superstructures politique et juridique de la société, résulte du changement des assises économiques de celle-ci. (...)

S'il y a opposition entre les réformes et la révolution, cela ne tient pas à ce que la violence soit employée dans l'un des deux cas à l'exclusion de l'autre. Toute mesure politique ou juridique est une mesure coercitive imposée par l'Etat à l'aide de la force. D'autre part, des catégories spéciales de violences, - par exemple les combats dans les rues ou les exécutions en masse - ne caractérisent pas essentiellement une révolution en tant que phénomène opposé à celui des réformes. (...)

Des mesures tendant à adapter les superstructures politique et juridique de la société à des conditions économiques nouvelles sont des réformes si elles émanent des classes qui, jusqu'alors, ont exercé dans la société la souveraineté politique et économique. Ce sont aussi des réformes si, au lieu d'avoir été accordées de bon gré, elles ont été arrachées par un effort des classes dominées, ou simplement imposées par la force des circonstances. Ce sont au contraire des phases d'une révolution si elles sont l'œuvre

²⁷ Voir les éditions Marcel Rivière et Cie, pour l'édition française, en 1912.

d'une classe qui, jusqu'alors opprimée politiquement et économiquement, vient de conquérir le pouvoir politique, et l'utilise, comme c'est nécessaire et d'ailleurs fatal, pour métamorphoser à son profit, et lentement ou promptement, la totalité des superstructures politique et juridique, et instituer de nouveaux modes de rapports sociaux. »

C'est-à-dire qu'à l'inverse de Mao, Kautsky pense qu'une révolution n'est pas forcément « *le renversement violent d'une classe par une autre* ». Ce n'est pas la violence qui fait la révolution, mais le renversement.

« Ainsi donc, une ligne de chemin de fer, un ministère ne peuvent passer graduellement de la forme capitaliste à la forme socialiste. C'est d'un seul coup, dans tous leurs organes, simultanément, qu'ils peuvent devenir, d'organes du capital, organes de la classe ouvrière. Cependant, cette transformation n'est possible qu'autant que tous les organes sociaux ont atteint un certain degré de développement. »

Encore ce développement ne surgit pas comme un éclair dans un ciel serein. Qui pourrait dire la date de la révolution antique ayant affranchi les esclaves ? Ou celle de la révolution médiévale qui détache les serfs de la glèbe ? L'Histoire s'écoule indépendamment des événements qui marquent – ou non- les points de bascule et les seuils critiques. Il y a toujours de l'histoire, mais il n'y a pas toujours d'événement. Pas plus qu'il n'y a toujours de sauts sur un cours d'eau. Il n'y a pas forcément de rupture soudaine, catastrophique, pour signaler le terme de l'évolution.

« Les soulèvements violents, les guerres civiles ne font pas défaut dans l'Antiquité et au Moyen-âge. Souvent les luttes sont furieuses et elles aboutissent à l'exil, à l'expropriation, et même au massacre des vaincus. Si c'est dans la violence que l'on cherche le caractère de la révolution sociale, on ne manquera pas de rencontrer beaucoup de mouvements de cette espèce aux époques qui nous ont précédés. Mais si l'on pense qu'il y a révolution sociale seulement quand la conquête du pouvoir politique par une classe, opprimée jusque-là, bouleverse la superstructure juridique et économique de la société et, en particulier, les rapports de propriété, il en est autrement : on ne découvrira pas de révolution sociale dans ces périodes. Le développement social y procède par bonds, pièce par pièce. Il ne se concentre pas en quelques grandes catastrophes. Il se fractionne à l'infini, paraît manquer de cohérence et de continuité, ne cesse de varier en se renouvelant, se poursuit inconsciemment. La plus grande transformation sociale qu'aient vue l'Antiquité et le Moyen-âge, l'abolition de l'esclavage en Europe, se produit si insensiblement que les contemporains n'y donnent point garde ; on est obligé aujourd'hui de reconstruire ce procès à l'aide d'hypothèses. »

Parmi ces hypothèses, celle du développement des moyens de production (charrue, soc métallique, collier de trait, moulins, machines, etc.), c'est-à-dire des moyens techniques qui périssent progressivement la main d'œuvre servile. Dans une société inégalitaire, c'est la machine qui rend *possible* la libération des travailleurs, charge aux révolutionnaires, ces accoucheurs de l'Histoire, de lui frayer la voie dans les rapports de production, et tout d'abord dans « *les superstructures politiques et juridiques* ». « *Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la*

société avec le capitaliste industriel. »²⁸ – Et que nous donnent les centrales et les réseaux ? Electro-nucléaires et informatiques ?

L'hypothèse inverse (et complémentaire) est celle du développement des résistances à la servitude, qui rendent les coûts de production prohibitifs, stimulant ainsi l'innovation et le remplacement du travail servile par de nouvelles formes juridiques et par les machines. Les découvertes scientifiques de la Grèce trouvent leurs applications des siècles plus tard, quand, décidément, le coût du servage, de son faible rendement, de sa surveillance, des désertions et des révoltes, incite à s'en débarrasser.

Économiquement, il est plus rentable de prélever sur les paysans un impôt en nature, puis en argent, de prélever de même une part des gains des artisans et de soumettre les ouvriers au salariat que de maintenir esclaves et serfs en servitude et à charge. Le même processus conduit aujourd'hui le techno-capitalisme à se débarrasser du prolétariat et du salariat au profit de l'automatisation.

L'exode rural et la révolution industrielle aboutissent à la manufacture, à la fabrique, à l'usine, au *combinat*, au complexe, etc., cependant qu'inaperçue de l'observation marxiste émerge la classe moderne *des technocrates*. Cette classe, à l'opposé de la classe ouvrière, est le produit positif, non-antagonique, de la société industrielle - capitaliste privée ou capitaliste publique - et sa destination historique *n'est pas* de détruire le capitalisme industriel, mais de le *dépasser*, vers un techno-totalitarisme (*société post-industrielle, post-moderne, post-historique, post-humaine*) ; un monde-machine à la manière des insectes sociaux chez qui la ruche, la termitière et la fourmilière forment un corps et un individu, dont les abeilles, les termites et les fourmis ne sont que les rouages et les cellules.

Mais les marxistes, comme tout un chacun, ne voient que ce qu'ils ont dans la tête, jamais l'évidence trop ordinaire qui leur crève pourtant les yeux. En dehors de quelques pieuses *robinsonnades*, il n'existe aucun projet pour une société de masse égalitaire. Parmi ces robinsonnades, les fables primitivistes et anhistoriques de Clastre (*La Société contre l'Etat*) et de Marshall Salins (*Âge de pierre, âge d'abondance*), qui ne décrivent que de minuscules sociétés ; le clan, la tribu. On ne voit pas non plus ce qu'on vit. On ne peut à la fois jouir du point de vue et du point de vie. Les communistes, avant-garde politique de la technocratie émergente, avaient toutes raisons, objectives et subjectives, de s'aveugler sur eux-mêmes.

De la transformation toujours plus ample, accélérée des conditions matérielles et sociales, Kautsky tire des conclusions optimistes par principe (en tant que socialiste), pessimistes dans les conditions qu'il pose à la révolution (en tant que scientifique). La Belle Epoque n'est déjà plus la société analysée par Marx. L'Etat moderne, centralisé, équipé d'une bureaucratie *tentaculaire* et d'une puissante armée de métier, au service d'un capital toujours plus concentré, dispose grâce à la révolution industrielle d'une force, et d'une convergence de moyens jamais vues. Cette dissymétrie rend à peu près impossible toute insurrection d'une classe ouvrière toujours plus nombreuse - mais moins misérable que trente ans plus tôt. Ses maîtres l'avaient dit avant lui.

²⁸ Marx, *Misère de la philosophie*, 1847.

Londres, le 18 Novembre 1868. Marx à Engels : « Le gouvernement souhaite forcer les gens à descendre dans la rue pour ensuite laisser faire merveille aux chassepots et canons rayés. Estimes-tu qu'une bataille de rues ait une chance quelconque de succès ? Il ne semble pas que l'armée se détache du pouvoir sans qu'il y ait eu au préalable des fissures. »

Manchester, le 20 Novembre 1868. Engels à Marx : « Cher Maure, *militairement parlant*, les Parisiens n'ont pas la moindre chance de succès s'ils déclenchent la révolution maintenant. Rien à faire sans révolte des militaires. À mon avis, il faut au moins que la garde mobile hésite entre le peuple et l'armée pour que l'on risque le coup. Il y a en outre que les fusils 1) peuvent être rendus très facilement inutilisables (enlever l'aiguille), et 2) même s'ils tombent entre les mains des insurgés, ne valent rien tant qu'on n'a pas les munitions spécifiques que l'on peut fabriquer soi-même, comme cela se faisait pour les cartouches d'antan. »

Militairement parlant, le peuple aujourd'hui, que ce soit en Occident, en Asie ou au Proche-Orient a *moins de chance de succès* que jamais, face à l'armée, à *moins* qu'une partie suffisante de celle-ci ne passe au peuple. Bien entendu, cette insurrection encadrée et dirigée par une partie de l'armée, échappe au peuple, réduit à l'état d'auxiliaire et de champ de bataille dans une guerre civile entre factions armées. Voyez l'Egypte, la Libye, la Syrie, l'Irak et les « *printemps arabes* ». ²⁹

4 - Apparition des « nouvelles couches moyennes » et de la « petite bourgeoisie intellectuelle », c'est-à-dire la technocratie de base. La terreur sous Lénine. Dictature de la technocratie en URSS. Lénine, un moderniste forcené issu d'un pays arriéré. Hiérarchie et division du travail : rétroaction des moyens de production sur les rapports de production. Les préférences des technocrates communistes : le prolétaire sans qualification et/ou le robot.

Suivant Kautsky, donc, la violence insurrectionnelle ne conditionne pas une révolution. Son optimisme repose sur deux articles de foi marxiste : la perpétuelle croissance numérique du prolétariat et l'intensification de l'exploitation qui aiguise l'antagonisme entre ouvriers et capitalistes. Or, en dépit de toutes les hallucinations des économistes et sociologues « *marxistes* », ces articles de foi sont démentis par l'histoire. Après avoir culminé, les effectifs de la classe ouvrière européenne connaissent un déclin inexorable dû au machinisme et au déplacement du marché du travail. Quant aux salaires et aux conditions de vie, on ne reviendra pas sur la lente ascension vers les « *Trente glorieuses* » et la société de consommation. La classe ouvrière occidentale est aujourd'hui une classe résiduelle, dispersée dans les services et non plus concentrée dans la production, qui se vit comme la classe moyenne et dont les rejetons les plus diplômés, de fait, se sont hissés parmi les ingénieurs, techniciens,

²⁹ Et aussi *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, Pièces et main d'œuvre (Ed. L'Echappée, 2008)

cadres, des « *nouvelles couches moyennes* » (Touraine, Mallet), chères aux idéologues du PSU, dans les années soixante, pour former avec la petite bourgeoisie intellectuelle, la base sociale de la technocratie.

Les classes ouvrières sud-américaine et asiatique, malgré l'indigence de leurs salaires, la longueur et l'intensité de leurs heures d'exploitation, reculent déjà devant la concurrence des machines.

Kautsky semble avoir eu l'intuition de cette évolution lorsqu'il écrit :

« ...le développement rapide et ininterrompu du prolétariat dans le domaine intellectuel et moral est peut-être le phénomène le plus surprenant de ces cinquante dernières années.

Il y a quelques dizaines d'années encore le niveau du prolétariat était si bas que des socialistes mêmes redoutaient sa victoire, craignaient qu'elle n'eût les plus funestes conséquences pour la civilisation. (...)

On sait qu'il en a été tout autrement. Ce n'est pas le prolétariat qui met aujourd'hui la civilisation moderne en péril. Le communisme est précisément le soutien le plus sûr de la science et de l'art, et les communistes ont combattu en leur faveur à maintes reprises et de la façon la plus décidée. » (*La Révolution Sociale*, 1902)

Cette ascension morale et intellectuelle de la classe ouvrière, avec ses puissantes organisations syndicales, culturelles, politiques, telles qu'il les voyait en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, en France, c'est-à-dire dans les pays de capitalisme avancé, représentait à ses yeux le plus sûr indice de la révolution socialiste à venir.

Pour Kautsky, la révolution de février 1917, révolution « *bourgeoise* » et démocratique qui met Kérensky, un socialiste révolutionnaire, à sa tête, répond sans faute à l'analyse « *scientifique* » héritée d'Engels et de Marx. Que peut-on espérer de mieux dans un pays de moujiks, mal dégrossis du servage (l'affranchissement date de 1861), analphabètes et religieux ? Un pays où une infime classe ouvrière (3 millions sur 123 millions d'habitants) reste confinée dans quelques villes, surtout Moscou et Saint-Pétersbourg et que tyrannise depuis des siècles une bureaucratie de fonctionnaires, hiérarchisée en grades militaires, les *tchins*.

« Et, en fait, en Russie, de ce « prolétariat » on ne pouvait attendre une conscience de classe socialiste. À côté des paysans prolétarisés ou semi-prolétarisés, les prolétaires n'étaient le plus souvent que des paysans à l'usine. Ils ressemblaient davantage aux actuels travailleurs immigrés dans les pays développés qu'aux ouvriers allemands de l'époque. »³⁰

C'était des « ouvriers de la première génération », comme ces Limousins et ces Auvergnats décrits par Louis Chevalier dans *Classes laborieuses et Classes dangereuses* (1978), ces campagnards à l'aube de la révolution industrielle, qui montaient s'embaucher à Paris, mais revenaient encore l'été pour les foins et la

³⁰ J. Baynac, *La Terreur sous Lénine* (Ed. Le Sagittaire, 1975)

moisson. C'est autour de l'alphabétisation de ces ouvriers, à laquelle participe Kroupskaïa, la future femme de Lénine, que se forme le premier cercle marxiste de Russie, dans les années 1891-1895, à Saint-Pétersbourg.

Le coup d'Etat militaro-intellectuel d'octobre 1917- en revanche - viole tous les principes du socialisme scientifique - *et démocratique*. Et Kautsky, contre tous les *compagnons de route*, obséquieux et suivistes, qui volent au secours de la victoire, en dresse le réquisitoire dès 1918, dans *La Dictature du prolétariat*.

L'Histoire, selon le vieux prof de la II^e Internationale, ne peut sauter par-dessus des phases inévitables. Il ne peut y avoir de révolution socialiste dans un pays sans industrie, sans classe ouvrière majoritaire, croissante, mature, toujours mieux éduquée, organisée, disciplinée. La Russie ne peut sauter de l'autocratie despotique et arriérée au socialisme démocratique, sans passer par le capitalisme industriel et la démocratie bourgeoise de l'Angleterre ou de la France, *qui ont fait* cette révolution bourgeoise (1688, 1789).

Quant à *la dictature du prolétariat*, cette boutade provocatrice de Marx et d'Engels, soit le prolétariat représente l'écrasante majorité de la population et il n'y a pas de dictature ; soit il s'agit de la dictature d'un parti *au nom du prolétariat et sur le prolétariat*. Décidément, qui n'a pas vu, des décennies durant, ce que des anarchistes, des socialistes, des bourgeois, des écrivains, des ouvriers, ont *vu sur le vif* en Russie, après 17, ne voulait pas voir.

Kautsky : « Pour nous, donc, le socialisme sans la démocratie est impensable. Par socialisme moderne nous ne comprenons pas seulement l'organisation sociale de la production, mais aussi l'organisation démocratique de la société. En conséquence, le socialisme pour nous, est lié de manière inséparable à la démocratie. Pas de socialisme sans démocratie. »³¹

Le socialisme exige « l'organisation de la production par la société. Il exige l'autogestion économique par tout le peuple. L'organisation étatique de la production par une bureaucratie ou par une seule strate de la population ne constitue pas le socialisme. Il exige une expérience organisationnelle de larges masses du peuple, suppose de libres et nombreuses organisations, économiques et politiques, et requiert la plus complète liberté d'organisation. L'organisation socialiste du travail ne doit pas être une organisation militaire. » (id)

Allez dire ça à Lénine, Trotski, Staline, Boukharine, à la bureaucratie et à la technocratie communistes, avides et ivres de pouvoir absolu.

Kautsky passe une bonne part de ses vingt dernières années, de 1918 à 1938, à dénoncer la *contre-révolution* russe.

« Avant la guerre, une grande partie de la démocratie socialiste était pénétrée de l'idée que l'ère des révolutions était close non seulement pour l'Europe occidentale, mais aussi pour l'Allemagne et l'Autriche. Celui qui était d'un autre avis était raillé comme un romantique de la Révolution.

³¹ *La Dictature du Prolétariat*, cité par John. H. Kautsky

Et voici que la révolution a éclaté et qu'elle prend des formes d'une sauvagerie à laquelle n'eût pu s'attendre le plus fantaisiste des "romantiques révolutionnaires".

L'abolition de la peine de mort était devenue, pour tout social-démocrate, une revendication toute naturelle.

Pourtant, la révolution nous amène la terreur la plus sanglante appliquée par des gouvernements socialistes. Les bolcheviks, en Russie, ont ouvert la voie. C'est pourquoi ils ont été le plus sévèrement blâmés par tous les socialistes ne partageant pas le point de vue bolchevik, y compris les socialistes de la majorité allemande. Mais dès qu'ils sentent leur pouvoir menacé, ceux-ci ont recours aux mêmes moyens terroristes qu'ils viennent de flétrir à l'Orient. Noske emboîte résolument le pas à Trotzky avec cette différence que lui-même ne considère pas sa dictature comme celle du prolétariat. Mais tous deux justifient leur œuvre sanglante par le droit de la révolution. »³²

On dirait le ton perplexe et navré de son compatriote, Stephan Zweig, évoquant *Le Monde d'hier*, en 1941, avant de se suicider. Que la modernité - révolution, démocratie, socialisme - paraissait belle en Autriche-Hongrie, la *Cacanie* de Musil, sous le règne désuet de l'empereur François-Joseph.

Revenons à la terreur et à la « *dictature du prolétariat* ».

Marx : « Depuis le 18 mars jusqu'à l'irruption des troupes versaillaises dans Paris, la révolution prolétarienne est restée pure de toutes ces violences dont usaient les révolutions et surtout les contre-révolutions des "classes supérieures". »³³

Kautsky : « De même que Marx, Engels a manifesté, en 1870, très peu d'engouement pour la terreur. Le 4 septembre 1870, il écrivait à Marx : "Nous comprenions sous le régime de la terreur la domination des gens qui inspiraient la terreur ; c'est au contraire, la domination des gens qui sont eux-mêmes terrorisés. La terreur, c'est, pour la plupart, des atrocités inutiles, commises pour se rassurer, par des gens qui ont peur eux-mêmes. Je suis convaincu que la responsabilité de la Terreur de 1793 incombe exclusivement aux gens par trop apeurés, aux bourgeois feignant d'être patriotes, aux petits boutiquiers et à la populace qui trouvait son intérêt dans la terreur." (Correspondance de Marx et Engels, v.IV, pp. 379-380) »

Engels ayant déclaré dans sa préface à la troisième édition de *La Guerre civile en France* que la Commune de Paris avait été une dictature du prolétariat, Kautsky examine cette dictature et ses possibles parallèles avec le coup d'état bolchevique.

« De même que la Commune de Paris en 1871, la République des soviets de 1917 est un produit de la guerre, un produit de la défaite militaire. L'une comme l'autre ont à leur base le prolétariat révolutionnaire. Cela dit, on a à peu près épuisé toute l'analogie qui existe entre elles. (...)

³² Karl Kautsky, *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions* (Jacques Povolozky et Cie, éditeurs, 1919)

³³ *La Guerre civile en France*, 1871

Les causes immédiates de la révolution bolcheviste et de la deuxième Commune de Paris étaient aussi différentes entre elles que l'étaient leurs points de départ.

Les bolcheviks arrivèrent au pouvoir par un coup d'Etat merveilleusement préparé, qui leur livra d'emblée tout l'appareil gouvernemental. Et ils utilisèrent immédiatement ce dernier pour procéder de la façon la plus énergique et la plus absolue à l'expropriation politique et économique de leurs adversaires, de tous leurs adversaires, même de ceux qui appartenaient au prolétariat.

Par contre, personne ne fut plus surpris par la victoire de la Commune que les révolutionnaires eux-mêmes, dont une grande partie était loin de désirer ce conflit.

Il est vrai que, par suite de la tradition révolutionnaire, la tactique de l'insurrection armée préparée à l'avance avait beaucoup de partisans parmi les Parisiens. Les blanquistes en étaient les principaux représentants dans les milieux socialistes. Pendant le siège, ils avaient déjà essayé, à plusieurs reprises, de soulever des émeutes. Mais ils avaient toujours échoué, faute d'être suffisamment soutenus. »

Autre différence, à Paris, le Comité Central qui fédère les bataillons ouvriers et insurgés de la garde nationale, l'équivalent du Conseil (soviet) des Ouvriers et Soldats, fait élire les représentants de la Commune au suffrage universel et leur remet ses pouvoirs. Ces représentants étaient de toutes les tendances : patriotes jacobins, proudhoniens, blanquistes, etc. « Sur ce point, la Commune de Paris était donc à l'opposé de la République des Soviets. »

Dans ce qui deviendra vite un lieu commun de la critique, Kautsky énumère les reniements des bolcheviques et, déjà, les reniements des reniements.

« Ils ont été à l'origine les défenseurs convaincus de l'Assemblée Nationale élue au suffrage universel et égal et ils l'ont supprimée dès qu'elle s'est trouvée à travers leur chemin. Ils ont été des adversaires convaincus de la peine de mort et ils ont exercé un pouvoir sanglant. Après avoir renoncé au despotisme de l'Etat, ils ont été les adeptes fervents du démocratism au sein du prolétariat. Ils y renoncent de plus en plus pour mettre en place leur dictature personnelle. Ils ont aboli le système des contrats de travail et l'ont de nouveau introduit. Ils se sont imposé, au début de leur régime, la tâche de briser l'appareil bureaucratique de l'ancien Etat. Ils en ont mis un autre à la place. Ils sont parvenus au pouvoir en détruisant la discipline dans l'armée et, en fin de compte, l'armée elle-même. Ils ont créé une nouvelle armée rigoureusement disciplinée. Ils ont voulu niveler les classes et ils ont créé de nouvelles distinctions de classe, une classe inférieure au prolétariat ; ils ont fait de celui-ci une classe privilégiée et lui ont superposé une nouvelle classe qui possède de plus gros revenus et de plus grands privilèges. Ils ont voulu à la campagne paralyser les paysans riches et ne réserver qu'aux paysans pauvres les droits politiques. Ils ont de nouveau accordé la représentation aux paysans riches. Ils ont débuté par une expropriation implacable du capital, et ils sont maintenant disposés, pour obtenir leur aide, à livrer aux capitalistes américains les richesses naturelles de la Russie et à favoriser de toutes autres façons le capital étranger. »³⁴

³⁴ *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions*

Lénine le foudroie de son mépris. Il use à fond du *truc* des communistes et plus tard des déconstructionnistes ; tout est question de contexte, de dialectique. Il n'y a pas de principes immuables, juste des circonstances, l'occasion à saisir, etc.

« La "démocratie pure" n'est qu'une phrase mensongère de libéral qui cherche à duper les ouvriers. L'histoire connaît la démocratie bourgeoise qui prend la relève de la féodalité, et la démocratie prolétarienne qui prend la relève de la démocratie bourgeoise. (...)

Dans l'Etat bourgeois le plus démocratique, les masses opprimées se heurtent constamment à la contradiction criante entre l'égalité *nominale* proclamée par la "démocratie" des capitalistes, et les milliers de restrictions et de subterfuges *réels*, qui font des prolétaires des esclaves salariés. (...)

Les Soviets sont l'organisation directe des masses travailleuses et exploitées, à qui elle *facilite* la possibilité d'organiser elles-mêmes l'Etat et de le gouverner par tous les moyens. (...)

La démocratie prolétarienne est *un million de fois* plus démocratique que n'importe quelle démocratie bourgeoise ; le pouvoir des Soviets est un million de fois plus démocratique que la plus démocratique des républiques bourgeoises. (...)

Or en Russie, on a brisé entièrement l'appareil bureaucratique, on n'en a pas laissé pierre sur pierre, on a chassé tous les anciens magistrats, dispersé le parlement bourgeois et l'on a donné une représentation *beaucoup plus accessible* justement aux ouvriers et paysans ; *leurs* Soviets ont remplacé les fonctionnaires, ou bien *leurs* Soviets ont été placés au-dessus des fonctionnaires : ce sont *leurs* Soviets qui élisent les juges. Ce fait à lui seul suffit pour que toutes les classes opprimées reconnaissent que le pouvoir des Soviets, c'est-à-dire cette forme de la dictature du prolétariat est un million de fois plus démocratique que la plus démocratique des républiques bourgeoises. (...)

Kautsky interroge : à quoi bon la dictature, du moment qu'on a la majorité ?

Or Marx et Engels nous expliquent :

- Pour briser la résistance de la bourgeoisie
- Pour inspirer la crainte aux réactionnaires
- Pour maintenir l'autorité du peuple armé contre la bourgeoisie
- Pour que le prolétariat puisse réprimer ses adversaires par la force.

On peut défaire d'un coup les exploiters, par une insurrection victorieuse dans la capitale ou une révolte des troupes. Mais à part quelques cas très rares, exceptionnels, on ne peut les anéantir d'un seul coup. »

Et voici ce que Lénine croit être le coup de grâce de l'Histoire : « Ces lignes ont été écrites le 9 novembre 1918. Dans la nuit du 9 au 10, la nouvelle parvenait d'Allemagne que la révolution avait pris un départ victorieux, d'abord à Kiel et dans les autres villes du Nord et du littoral, où le pouvoir est passé aux mains des Soviets des députés ouvriers et soldats, puis à Berlin, où le Soviet a également pris le pouvoir en main. La conclusion qu'il me restait à écrire pour ma brochure sur Kautsky et la révolution prolétarienne devient superflue. »³⁵

³⁵ Lénine, *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*. Publié le 10 novembre 1918. Ecrit en octobre/novembre 1918

Ces lignes sont écrites alors que depuis un an déjà se déchaîne *La Terreur sous Lénine*.³⁶ Que depuis le 7 décembre 1917, la Tchéka (« la Commission extraordinaire panrusse près du Conseil des commissaires du peuple pour combattre la contre-révolution et le sabotage »), interdit les journaux autres que bolchéviks, traque, extermine, les anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires, démocrates, libéraux, membres des partis autres que le parti communiste ; multiplie les arrestations arbitraires, les rafles d'otages, les tortures, les exécutions de masse - ouvriers, paysans, soldats-, sous la direction de Félix Dzerjinski (1877-1926), dit « *Félix de Fer* ». La Tchéka, c'est le *comitatus* dont parle Tacite dans *La Germanie*, la bande armée, les compagnons du chef. C'est le noyau dur, « *l'Etat profond* » sans lequel aucune entreprise étatique n'est viable.³⁷ Cette police bolchevique, infestée de sadiques et d'éléments du *lumpen proletariat*, atteint en peu de jours des sommets de terreur réduisant l'Okhrana tsariste au rang de service scrupuleux et timoré.

« Selon Soljénitsyne (I, 220), il y eut, de 1826 à 1905, 894 condamnations à mort en Russie. En 1906, la répression de la révolution de 1905 aurait fait 1310 victimes. (...) Trotsky, dans son 1905, donne une estimation beaucoup plus importante. "Du 9 janvier 1905 jusqu'à la convocation de la première Douma qui eut lieu le 27 avril 1906, le gouvernement du tsar fit massacrer plus de 15 000 personnes ; environ 20 000 furent blessées (et beaucoup moururent) ; 70 000 individus furent arrêtés, déportés, incarcérés."

Admettons le chiffre de 20 000 morts. (...)

La Terreur a officiellement duré dix-neuf mois et demi (septembre 1918 - 15 janvier 1920), ce qui donne une moyenne annuelle de 1,5 million de morts. (...) Si l'on voulait polémiquer, on pourrait affirmer que sous Lénine l'intensité de la Terreur était le double de celle régnant sous Staline "en période de croisière". »³⁸

La Tchéka ouvre une multitude de camps de concentration et de travail forcé, servant tacitement et volontairement de camps de supplice et d'extermination. Seuls les nazis feront pire – heureusement pour « *L'Hypothèse communiste* ». Mais il est vrai que l'histoire est écrite par les vainqueurs, les historiens staliniens et non par les hitlériens. Rien- et surtout pas la révolution et la guerre civile-, ne peut excuser ni atténuer la barbarie massive, démente et sanguinaire des tortionnaires bolcheviks. La Tchéka servira de modèle, selon Jan Valtin, à la Gestapo nazie.³⁹

Cette caricature du « *bolchevik au couteau entre les dents* » que les communistes et leurs compagnons de route n'ont cessé de republier pour moquer les outrances des « *anticommunistes primaires* » ; cette caricature qui fait encore la une du n°69 de *Fakir* (mars-avril 2015) ; eh bien, cette caricature n'en était pas une ; elle était même bien en-deçà de la réalité et des massacres à la mitrailleuse de tous ceux qui n'apportaient pas aux bolcheviks le concours d'une furie égale à la leur.

³⁶ cf. Jacques Baynac, Charles Urjewicz, Alexandre Skirda (Le Sagittaire, 1975)

³⁷ cf. Pièces et main d'œuvre, *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique* (Ed. L'Echappée, 2008)

³⁸ Jacques Baynac, *La Terreur sous Lénine* (Le Sagittaire, 1975)

³⁹ cf. *Sans patrie ni frontières* (Ed. Actes Sud)

Il n'est que trop facile de donner raison à Kautsky et de jouer les dissidents de *talk show*, un siècle trop tard, tels les « *nouveaux philosophes* » des années 70, à la remorque de Soljénitsyne, et dont certains avaient participé à la dictature interne de la Gauche Prolétarienne (Glucksman, Lardreau, Jambet, Dollé, Benoist, BHL, etc.). Il est plus difficile de résister aux conformismes et aux emballements actuels de l'extrémisme et de l'autoritarisme ; insurrectionnalisme, anarcho-autonomisme, islamo-gauchisme, post-féminisme, lgtbisme, déconstructionnisme, etc. De toute une mouvance rogue, obtuse, maussade et butée, aigrie d'elle-même, toujours prompte à se servir de « *la lutte contre la domination* » comme d'un gourdin pour imposer sa domination en milieu militant.

Plus judicieuse aussi, la remarque de John H. Kautsky, suivant lequel, en dépit d'un vocabulaire marxiste, Lénine n'est en fait qu'un intellectuel nationaliste et moderniste forcené, issu d'un pays arriéré, usant du marxisme et de son langage « *scientifique* » pour arracher la Russie à son arriération et la projeter dans l'industrialisation. Projection réussie en vingt ans de terreur, de massacres, de famines, de travail forcé. En 1940, l'URSS est la deuxième puissance industrielle du monde, ce qui vaut toujours à Staline la dévotion d'un Domenico Losurdo, par exemple, philosophe communiste italien. Pour John Kautsky, il faut rapprocher la révolution russe de 1917 des révolutions mexicaine et chinoise, de 1911 et 1919. Et Lénine, de Sun Yat-sen, Attaturk et de tous ces dictateurs modernistes du *tiers-monde*, souvent équipés d'un pidgin « *marxiste* » et « *anti-impérialiste* », qui ont sévi dans toute l'Afrique et l'Asie, après la deuxième guerre mondiale et la décolonisation (Mao, Ho Chi-Min, Soekarno, Castro, Nkrumah, Nasser, Boumediène, etc.). Leur révolution n'était pas socialiste ni prolétarienne, mais industrielle et nationale : il fallait rattraper l'Occident. Le dépasser. Puis l'écraser.

Cependant que Lénine publie sa brochure contre lui, *le renégat Kautsky* devient brièvement sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans l'éphémère gouvernement SPD-USPD, issu de la révolution de novembre 1918. Il en profite pour publier les documents relatifs aux crimes de guerre du régime impérial. Il tente en vain, selon son petit-fils John H. Kautsky, d'éviter le bain de sang de janvier 1919 en proposant sa médiation aux spartakistes et au gouvernement du SPD. Enfin il prononce le réquisitoire auquel Trotski tâchera de répondre l'année suivante : *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions*.

Dans *Socialisme et barbarie*, sa préface à *La Terreur sous Lénine*, Jacques Baynac résume les conclusions de 60 ans de critique du bolchevisme par ses opposants marxistes. Elles recourent souvent les analyses de Kautsky.

« L'expérience historique théorisée par Marx et Engels pour qui « la révolution diminuera en effusion de sang, en vengeance et en fureur dans la proportion exacte où le prolétariat s'enrichira d'éléments socialistes et communistes », fait ressortir le terrorisme étatique de la révolution du Capital et en donne la clé. C'est le léninisme, réponse historique du *Capital* à l'incapacité de la bourgeoisie à le gérer, qui porte en lui la terreur d'Etat comme la nuée l'orage (NB. "Le *capital en général* est, certes, contrairement aux capitaux particuliers, 1° une simple abstraction (mais) 2° le capital

en général a une existence *réelle*, différente de tous les capitaux particuliers et réels" – cf. *Grundrisse*, tome 1). »

« Ainsi la révolution n'avait pas éclaté au maillon le plus faible du Capital, mais au maillon le plus faible de la bourgeoisie. L'enjeu de la première phase avait été de désigner le substitut à cette classe débile. Toutefois, comme le bouleversement était le fruit de la contradiction entre un mode de production pré-capitaliste décadent et un mode de production capitaliste ascendant, les bolcheviks se retrouvèrent au pouvoir *en tant qu'instrument de la révolution du Capital* alors même qu'ils se voulaient et se croyaient le fer de lance de la révolution anticapitaliste. Condamnés à jouer le rôle historique de la bourgeoisie, à créer prolétariat et industrie dans un pays profondément arriéré, ils ne pouvaient y parvenir qu'en accentuant encore ce qui les avait mis en cette position : leur peu de goût pour la démocratie allié à un « flair » stratégique peu commun.

Pourtant, dès 1918, Lénine avait annoncé : *"Si la révolution tarde en Allemagne, nous devons nous mettre à l'école du capitalisme d'Etat allemand."* Mais à lier son sort à celui de la révolution occidentale, il se masquait encore la réalité. Que la révolution en Allemagne eût lieu ou non, en Russie c'était et ce devrait nécessairement être le capitalisme et il faudrait, tôt ou tard, mettre en accord les "superstructures" juridiques et politiques avec "l'infrastructure" économique réelle. Pour l'heure, Lénine pensait s'en tirer par la violence. Il faudra, concluait-il, *"imiter [l'Allemagne] de toutes nos forces, ne pas craindre les procédés dictatoriaux pour accélérer cette assimilation occidentale par la Russie barbare, ne pas reculer devant les moyens barbares pour combattre la barbarie"*. Ce n'était plus "socialisme ou barbarie" mais socialisme et barbarie.

De nécessité on fit vertu et on baptisa ce procès, typiquement capitaliste, accumulation socialiste. Mais comme Engels l'avait constaté, *"la violence ne peut pas faire l'argent ; elle peut tout au plus emporter de l'argent déjà fait et cela même ne sert pas à grand-chose"*.

Le Capital avait trouvé son cheval de Troie. Introduit par les Russes dans le mouvement ouvrier international à l'occasion de la bolchevisation des fractions les plus combattives de la classe ouvrière occidentale, il gâcha les faibles chances révolutionnaires du moment. Rosa Luxemburg avait vainement averti que *"le danger commence au moment où, faisant de nécessité vertu (les bolcheviks) cristallisent en théorie de toutes pièces la tactique à laquelle ont contraint ces fatales conditions (...) ; ils rendent ainsi au socialisme international (...) un mauvais service, quand ils prétendent introduire dans son fonds toutes les erreurs commises en Russie, sous la contrainte de la nécessité..."* (*La Révolution russe*). Ayant de la sorte détruit, peut-être définitivement, la révolution prolétarienne mondiale, l'URSS, isolée, s'était condamnée au "socialisme dans un seul pays". Et, donc, à Staline. »

L'émancipation du prolétariat sera l'œuvre des léninistes eux-mêmes. "En faisant cela, [Lénine] adoptait le modèle capitaliste de l'organisation au sens le plus général et l'introduisait au sein du mouvement ouvrier (comme l'avait fait selon des variantes différentes la social-démocratie). L'organisation était divisée en dirigeants et exécutants, et elle se posait, globalement, comme un dirigeant face à cet exécutant de

la révolution qu'était le prolétariat. *Le type de travail* des militants était celui d'exécutants. Et, aspect ultime, mais le plus important, la conception de la théorie révolutionnaire sous-tendant le modèle organisationnel et le type d'activité impliqué, et le contenu de cette théorie, étaient restés essentiellement capitalistes – et cela déjà dès Marx lui-même », explique et commente Castoriadis dans un *Entretien* (Paris, 1975) dont on n'est pas forcé d'accepter totalement la dernière incidente. (...)

La prédiction faite en 1877, par Marx à Mikhaïlovsky allait se révéler exacte : "Si la Russie, avait-il écrit en français, tend à devenir une nation capitaliste [il lui faudra] préalablement transformer une bonne partie de ses paysans en prolétaires ; et après cela, amenée au giron du régime capitaliste, elle en subira les lois impitoyables, comme d'autres nations profanes." (...)

Et c'est ce qui arriva. Les putschistes restèrent sourds aux objurgations des autres révolutionnaires. Ils ne voulaient entendre que l'appel à la dictature qu'un prolétariat ultra-minoritaire et même pas unanime leur renvoyait, plus comme un écho de leurs propres appels que par conviction profonde ou par nécessité. Ils s'étaient mis à la tête de la révolution paysanne capitaliste sans vouloir en convenir, jusqu'à ce que les "faits têtus" les rappellent brutalement à une plus juste appréciation des réalités. Mais alors il serait trop tard pour faire marche arrière ; de là l'étonnante schizophrénie de l'idéologie léniniste et, plus encore, stalinienne. (...)

Lénine, marginal des marginaux, fut contraint de se substituer d'abord à la bourgeoisie, ensuite au prolétariat, et de faire de son Parti le nouveau centre réclamé par la société. Il avait à réaliser à la fois les programmes de la bourgeoisie et du prolétariat, seulement compatibles au niveau de la réalisation du programme du Capital même, lequel s'incarna dans la couche amenée au centre de la société et qui, de ce fait, se constitua rapidement et inexorablement en nouvelle classe. D'où les embarras de son idéologie, les contradictions de sa politique. (...)

Lénine n'avait pas le choix : le contenu serait capitaliste et la forme serait proclamée socialiste. Équilibre éminemment instable qui ne pouvait durablement résister aux poussées contradictoires des diverses composantes du mouvement réel : le mouvement du "capital particulier" porté principalement par le mouvement paysan (et accessoirement par le mouvement ouvrier) et le mouvement révolutionnaire du Capital. La militarisation (et, en ce sens, Trotsky, une fois encore, voyait clair) et/ou la Terreur étaient seules susceptibles de cimenter cet édifice chimérique. (...)

Au total, un capitalisme d'Etat policier. »⁴⁰

5 - 1917 : *L'Etat et la révolution*. Le bref été de « l'anarchiste » Lénine. Les ouvriers aux commandes des centrales nucléaires ; selon Lénine ; selon les néo-anarchistes ; selon le Comité invisible. La technologie nucléaire est « neutre ». Tout dépend du propriétaire de la centrale et de son usage.

Mais revenons à la définition léniniste et scientifique du communisme - le pouvoir des conseils plus l'électricité - et tâchons de l'appliquer à notre situation concrète. Ainsi

⁴⁰ Jacques Baynac, *Socialisme et barbarie* (8 juillet 1975)

chez EDF, sur chaque barrage, dans chaque centrale, SuperPhénix, Iter : « C'est nous-mêmes, les ouvriers, qui organiserons la grande production, dit l'ouvrier Lénine, en prenant pour point de départ ce qui a déjà été créé par le capitalisme, en nous appuyant sur notre expérience ouvrière, en instituant une discipline rigoureuse, une discipline de fer maintenue par le pouvoir d'Etat des ouvriers armés (...)

Une fois les capitalistes renversés, la résistance de ces exploiters matée par la main de fer des ouvriers en armes, la machine bureaucratique de l'Etat actuel brisée, nous avons devant nous un mécanisme admirablement outillé au point de vue technique, affranchi de "parasitisme", et que les ouvriers associés peuvent fort bien mettre en marche eux-mêmes en embauchant des techniciens, des surveillants, des comptables, en rétribuant leur travail à *tous*, de même que celui de *tous* les fonctionnaires "publics" par un salaire d'ouvrier. (...)

Dans toutes ces entreprises, la technique prescrit une discipline absolument rigoureuse, la plus grande ponctualité dans l'accomplissement de la part de travail assignée à chacun, sous peine d'arrêt de toute l'entreprise ou de détérioration des mécanismes, du produit fabriqué. Dans toutes ces entreprises, évidemment, les ouvriers éliront des délégués qui formeront une sorte de parlement. »⁴¹

Ici, nous rappelle l'ouvrier Lénine, la quantité se change en qualité : « Si *tous* participent à la gestion de l'Etat, le capitalisme ne peut plus se maintenir. Et le développement du capitalisme crée, à son tour, les *prémises* nécessaires pour que "tous" puissent réellement participer à la gestion de l'Etat. Ces prémisses sont, entre autres, l'instruction générale déjà réalisée par plusieurs des pays capitalistes les plus avancés, puis "l'éducation et la formation à la discipline" de millions d'ouvriers par l'appareil socialisé énorme et complexe de la poste, des chemins de fer, des grandes usines, du gros commerce, des banques, etc., etc.

Avec de telles prémisses *économiques*, on peut fort bien, après avoir renversé les capitalistes et les fonctionnaires, les remplacer aussitôt, du jour au lendemain, pour le *contrôle* de la production et de la répartition, pour *l'enregistrement* du travail et des produits, par les ouvriers armés, par le peuple armé tout entier. (Il ne faut pas confondre la question du contrôle et de l'enregistrement avec celle du personnel possédant une formation scientifique, qui comprend les ingénieurs, les agronomes, etc : ces messieurs, qui travaillent aujourd'hui sous les ordres des capitalistes, travailleront mieux encore demain sous les ordres des ouvriers armés.) »⁴²

SuperPhénix, donc. Iter. Ou n'importe quelle centrale du Tricastin, complexe chimique, métallurgique, électronique, etc. Grâce à leur discipline de fer, à l'instruction, l'éducation, la formation, acquises sous le capitalisme, les ouvriers en armes, propriétaires associés en tant que classe - non pas de leur entreprise particulière mais de toute la machine industrielle - et réunis en conseil - en assemblée générale -, élisent une sorte de parlement ; embauchent les ingénieurs, les techniciens, les comptables, les surveillants (pour surveiller qui et quoi, au fait ?), salariés au même tarif qu'eux ; et gèrent ces entreprises avec la ponctualité, la rigueur et la discipline

⁴¹ Lénine, *L'Etat et la révolution* (août 1917)

⁴² Idem

requis par leur taille, leur complexité, et la technique. – Bis, ter, et ad libitum. Lénine ne peut trop exalter la discipline « rigoureuse », « militaire », « de fer », rabâcher la nécessité de cette force des armées - *donc* - force des entreprises qui militarisent leur organisation - *donc* - force ouvrière organisée sur le mode militaro-industriel. Et l'on pense soudain à Karel Capek qui, en 1921, dans son roman, *R.U.R*, crée le terme de « robot », d'une racine slave « *rabot* », travail/travailleur, pour désigner l'automate esclave. L'année même où des milliers d'habitants de Petrograd et de marins de Kronstadt, soulevés contre la dictature des bolcheviques, sont abattus, emprisonnés, exilés par l'Armée rouge, sous la direction expresse de Trotski, avec le furieux soutien de Lénine. Pauvres Slaves, dont le nom avait déjà servi à nommer les esclaves dans toute l'Europe, dès le Moyen-âge. Et dire qu'il y a encore des impies pour douter de la prédestination.

La technique selon Lénine, qui confond sous ce terme ce que l'on nomme aujourd'hui technologie, est à la fois impérative dans ses exigences pratiques, et politiquement neutre. Elle réussit le miracle d'organiser l'entreprise en fonction de ses impératifs sans effet sur les rapports de force entre la chiourme et les gardes-chiourme ; entre ouvriers et « personnel d'encadrement » : techniciens, ingénieurs, administrateurs, officiers et sous-officiers de la production. Pour rendre ce miracle possible, il faut et il suffit que l'abstraction « classe ouvrière » possède collectivement et nominalement l'appareil général de production ; et que localement, l'assemblée générale, le conseil ou « soviet » des ouvriers, sinon sa représentation, ses délégués élus en une « sorte de parlement », constitue chaque direction d'entreprise.

« Ici, tous les citoyens se transforment en employés salariés de l'Etat constitué par les ouvriers armés. Tous les citoyens deviennent les employés et les ouvriers d'un seul "cartel" du peuple entier, de l'Etat. »⁴³

Par exemple, les ouvriers de SuperPhénix, ou de n'importe quel site de production, socialisés, disciplinés par des décennies d'un travail complexe, dangereux, segmenté, répété, sous la direction des ingénieurs et chefs d'équipe, et la surveillance des gardes et de la sécurité, se réunissent en assemblée générale (soviet), élisent leur parlement et leurs délégués (avec mandat impératif ? Et révocables à tout instant ?), embauchent les spécialistes (ingénieurs, scientifiques, comptables, administrateurs), les gardes et la police du site, qui travaillent désormais sous leur direction, au même salaire qu'eux. Cette fable industrielle reste aujourd'hui la profession de foi des fanatiques de Lutte Ouvrière et de leurs rivaux du Parti Communiste, qui garantissent la sûreté des centrales nucléaires « sous contrôle ouvrier » ; c'est-à-dire d'eux-mêmes.

Que si l'on trouve insuffisantes ces assurances prises par la classe ouvrière contre ses propres agents et auxiliaires, afin de conserver sa toute neuve domination, rien n'empêche d'y ajouter les ingénieux mécanismes conçus depuis la Commune de Paris pour garantir l'égalité et la fraternité : rotation des tâches, postes et responsabilités, charges et fonctions collectives, afin de prévenir toute spécialisation et reconstitution d'un pouvoir personnel ou factionnel ; prohibition du vote et décisions par consensus, à l'unanimité ; stricte parité hommes/femmes pour ceux qui n'auront pas dépassé cette

⁴³ Ibid.

triste dichotomie héritée de la vieille société hétéronormée et « genrée » ; assemblée générale séparée pour que l'expression des hommes ne brime pas celle des femmes ; idem pour les « gays », les « minorités visibles », les « différemment aptes » titulaires d'un quota de représentation au prorata de leur nombre ; division de l'assemblée générale en groupes de parole, voire en groupes affinitaires, pour offrir aux timides, aux mal parlants, et à tous ceux qui n'ont rien à dire, les meilleures conditions d'expression possibles. On dirait par exemple que la commission femmes de Malville s'occuperait du plutonium pour cette année, mais l'an prochain, ce sera le club « gay », tandis que la section « hétérosexuels, blancs, » se chargerait des déchets, en remplacement du conseil handi-arabe affecté au traitement de la cuve de sodium.

Et comme le groupe EDF compte nombre de sites, fournit tous les secteurs économiques et géographiques de France, et même ses homologues des pays voisins, les relations entre ces multiples entités, la planification, la production et la distribution de cette fourniture, obéiraient aux mêmes règles. Ce qui vaut pour l'électricité et le nucléaire, vaudrait bien sûr pour la chimie, l'automobile, l'agro-alimentaire - Doux, PSA, Arkema, pour citer des entreprises dont les licenciements et les fermetures d'usines ont fait quelque bruit. Rendu à ce point, on se souvient soudain de l'objection majeure d'Oscar Wilde contre le socialisme : « *Trop de réunions.* »

Mais ce qui est une objection pour Oscar Wilde, pour quiconque vit, respire, jouit en-dehors de la politique et des perpétuelles empoignades autour du pouvoir, offre au contraire un irrésistible attrait aux ratés de l'existence, incapables de vivre par eux-mêmes. À tous ces cafards, crampons, punaises de comité, qui sont là pour faire nombre - figurant *le peuple* assemblé - et à qui, en échange de cette figuration, on feint d'accorder la parole et de l'importance. De ces gens qui n'ont pas de vie personnelle ou collective, en dehors de la politique et qui viennent là parce que c'est gratuit, ça les occupe et que non seulement leur présence ne peut être refusée (c'est la démocratie), mais elle est de surcroît appréciée (en tant que simulacre de démocratie). Pour peser dans la décision, il faut aller à la réunion. Pour emporter la décision, il faut rester jusqu'à la fin de la réunion, quitte à la faire traîner le plus possible afin de décourager les adversaires. C'est ainsi qu'il faut lire les propositions d'Eric Hazan et de « Kamo » concernant l'organisation des « *communes* » et des « *groupes de travail* », dans leur programme de *Premières mesures révolutionnaires*.

« Une façon de procéder serait que s'y retrouvent celles et ceux *qui ont envie d'y participer* - qui s'intéressent à la question, qui ont réfléchi sur le sujet, qui ont ou avaient un emploi dans le secteur – bref, des volontaires. Il n'y a guère de risque que l'on se bouscule pour participer à de tels groupes par opportunisme ou recherche d'avantages matériels, vu que la fonction n'apportera aucun privilège financier mais plutôt un sacrifice de temps, une dépense d'énergie, un bouleversement de vie – raisons pour lesquelles elle ne pourra être qu'assez brève, avec une relève par roulement.

Les groupes de travail n'auront pas de président mais un coordinateur pour l'organisation matérielle des séances, leur enregistrement, leur diffusion, etc. Pour traiter des questions difficiles, ils pourront inviter des spécialistes scientifiques ou techniques, qui n'auront rien de commun avec les experts de naguère : choisis parmi les partisans du nouveau cours, ils participeront aux discussions à égalité avec

n'importe qui. Ainsi par exemple le comité chargé du démantèlement du nucléaire pourra comprendre des travailleurs des centrales, des habitants des environs, des militants des collectifs antinucléaires, des physiciens, des ingénieurs et techniciens de l'électricité et des autres sources d'énergie, sans qu'aucun de ces membres ne puisse se prévaloir de l'argument d'autorité.

Quant aux "décisions" prises, la meilleure façon de s'assurer qu'elles soient sensées réside, non pas dans un "contrôle populaire" toujours manipulable, mais dans leur mode d'application. En l'absence d'exécutif central, ce sera aux groupes de travail eux-mêmes d'organiser la mise en œuvre des mesures qu'ils auront proposées. Être directement confronté à ce qu'implique pratiquement une mesure, devoir emporter la conviction générale, cela dissuade de suggérer des solutions irréalisables ou dictées par tel ou tel intérêt invouable. »⁴⁴

Remplacer « *l'avant-garde* » par des « *agents de liaison* », les « *présidents* » par des « *coordinateurs* », les « *experts* » par des « *spécialistes* », mettre des guillemets à « *décisions* », c'est à la fois se payer de mots et la tête du lecteur. Ramené à sa plus simple expression, tout ce laïus qui paraphrase *L'Etat et la révolution*, signifie : en pratique, ceux qui agissent, décident. Et ceux qui agissent, dans des secteurs tels que le nucléaire surtout, sont ceux qui *savent*. Mais on peut mettre en scène cette prise de pouvoir avec la participation de multiples acteurs et figurants afin de jouer, pour un temps du moins, la pantomime des *soviets* et de la démocratie directe. On sait comment à quelques mois de distance, avant et après le coup d'Etat d'octobre, le même stratège qui avait écrit *L'Etat et la révolution* rédigeait les décrets de création de la Tchéka. Il faut être un bien benêt citoyen ou libertaire pour prêter à des auteurs qui jouent à Staline et Kamo, à des comparses de Badiou qui de livre en livre font l'apologie de Robespierre, Blanqui, Lénine, de l'insurrection, de l'organisation, du communisme, la moindre sincérité démocratique. Leurs mots ne sont pas les nôtres. Et quand ils prennent les nôtres, leur sens n'est plus le nôtre. C'est tout l'art de la dialectique, de l'interprétation, de la restriction mentale et de la direction d'intention.

Mais il y a des amateurs d'usines à gaz parmi les anarchistes et les mutualistes - « Voyez la Catalogne en 1936... - Et la coopérative Mondragon, aujourd'hui au Pays Basque, avec ses dizaines d'entreprises et ses milliers de sociétaires ! » On connaît l'écueil. En régime capitaliste, coopératives et mutuelles doivent suivre les méthodes des entreprises capitalistes pour survivre à la concurrence. Division du travail, auto-exploitation des salariés, gains de productivité, etc. Elles produisent de la marchandise, de la valeur d'échange et non pas de la valeur d'usage. Elles ne sont pas des îlots de socialisme ni d'anarchie dans l'océan du capitalisme, mais un capitalisme participatif dont la main d'œuvre, ayant intériorisé et repris à son compte les règles d'une saine gestion, lutte pour son entreprise contre les fournisseurs, les clients, la concurrence, etc. Quant aux coopératives catalanes, comme la Commune, elles ont trop peu duré pour qu'on en puisse tirer autre chose que des amas de pieuse littérature. Deux faits restent certains. 1) « Toute organisation ne profite jamais et ne profitera jamais qu'aux organisateurs. » (Panaït Istrati). 2) Plus la taille de l'organisation

⁴⁴ Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires* (La Fabrique, 2013)

augmente, plus elle nécessite de hiérarchie et de spécialisation.⁴⁵ Sorti de la horde primitive, il n'y a pas plus d'« *organisation anarchiste* » que de roue carrée ni d'obscurité. Mais libre aux vrais croyants de penser le contraire, de même que les Allemands se crurent sujets du Saint Empire *Romain* Germanique, de Charlemagne à Napoléon.

Oui, voyez Lénine, lui-même, lors d'une de ses volte-face tactiques n'ayant rien de commun avec une conversion libertaire, prophétisant la gestion de l'Etat par une simple cuisinière - entendez une *baba*, une ménagère de plus de 50 ans. Il envisageait, il est vrai, une machine d'Etat simplifiée au maximum par la réunion de la société, l'élimination des classes, de la minorité exploiteuse, une machine d'Etat débarrassée des fonctions d'oppression qui fondent sa majeure raison d'être. Il est aussi vrai qu'entre le syndicat CGT de l'énergie et la direction d'EDF - par exemple - s'est épanouie des décennies durant une fructueuse collaboration, aux limites de la cogestion, liée à la promotion du nucléaire national, à l'emploi garanti et à la douillette corruption du plus riche comité d'entreprise de France. De loin, dans le flou d'un souvenir enfoui, à condition de confondre nationalisation et propriété commune, classe ouvrière et salariat - en incluant techniciens, cadres, ingénieurs -, on pouvait feindre d'y voir un embryon de communisme : l'électricité, plus le pouvoir des technocrates. Et qu'avaient-ils de plus en URSS ?

6 - Marx, Engels, le travailleur et la machine. Critique de la machine dans *le Manifeste du Parti communiste* et dans *Le Capital*. Fusion de la machine d'Etat et de l'appareil industriel. La vérité sort de la bouche d'Engels : « *Abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille.* » Distinction entre l'outil et la machine. L'outil est innocent des usages qu'on en fait. La machine est coupable des conséquences de son usage.

Quarante ans environ, après la critique en armes menée par les luddites, le *Manifeste du Parti Communiste* (1848) dirige contre la société industrielle les armes d'une critique irréfutable.

« Le développement du machinisme et la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine, on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. (...) Bien plus, la somme de labeur s'accroît avec le développement du machinisme et de la division du travail, soit par l'augmentation des heures ouvrables, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, l'accélération du mouvement des machines, etc.

L'industrie moderne a fait du petit atelier du maître-artisan patriarcal la grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers, entassés dans la fabrique, sont organisés militairement. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la

⁴⁵ cf. Olivier Rey, *Une Question de taille* (Stock, 2014)

surveillance d'une hiérarchie complète de sous-officiers et d'officiers. Ils ne sont pas seulement les esclaves de la classe bourgeoise, de l'Etat bourgeois, mais encore, chaque jour, à chaque heure, les esclaves de la machine, du contremaître, et surtout du bourgeois fabricant lui-même. Plus ce despotisme proclame ouvertement le profit comme son but unique, plus il devient mesquin, odieux, exaspérant. »

On ne saurait mieux dire. Pourtant, quelques lignes plus tard se formulent la funeste distinction entre rapports de production et moyens de production, et la critique des briseurs de machine accusés de vouloir « *reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen-âge* ». Comme si les moyens de production n'imposaient pas leurs exigences propres, et leurs propres effets sur les rapports de production. Comme si l'on pouvait, sans se payer de mots, instaurer un taylorisme « rouge », communiste. Comme si l'on pouvait distinguer la machine d'Etat et la machine industrielle quand leur symbiose, du vivant même de Marx et d'Engels, accélérerait de décennie en décennie, pour aboutir aujourd'hui au « complexe militaro-industriel » et à « l'e-gouvernement ».⁴⁶

Marx et Engels étant des génies jusque dans l'erreur, c'est à ce dernier qu'il revient d'avoir livré en octobre 1872, soit dix-sept mois après la Commune et ses leçons, une charge irrésistible autant qu'involontaire, contre la société industrielle. Dans un article de trois feuillets intitulé « *De l'autorité* », aussi bref que fulgurant, bien au-dessus, en tout cas, des volumes de ratiocinations anarchistes sur le sujet, Engels s'en prend aux « *antiautoritaires* », à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, ennemis du « *principe d'autorité* ».

« *Il suffit de leur dire que tel ou tel acte est autoritaire* pour qu'ils le condamnent. On abuse tellement de cette façon sommaire de procéder qu'il est nécessaire d'examiner la chose de plus près. Autorité, dans le sens du mot dont il s'agit, veut dire : imposition de la volonté d'autrui sur la nôtre ; et, d'autre part, autorité suppose subordination. » Or « l'industrie moderne a remplacé les petits ateliers de producteurs isolés par de grandes fabriques et usines où des centaines d'ouvriers surveillent des machines compliquées mues par la vapeur ; (...) Partout l'action combinée, la complication des processus dépendant les uns des autres se substituent à l'action indépendante des individus. Mais qui dit action combinée, dit organisation ; or, l'organisation est-elle possible sans autorité ? (...) Supposons, pour nous placer entièrement au point de vue des *antiautoritaires*, que la terre et les instruments de travail soient devenus la propriété collective des travailleurs qui les emploient. L'autorité aura-t-elle disparu ou bien n'aura-t-elle fait que changer de forme ? Voyons. »⁴⁷

Suit l'exemple de la filature de coton, qu'Engels avait de bonnes raisons de connaître dans toutes ses minuties, contraintes, imprévus, « ...questions qu'il faut résoudre sur-le-champ, sous peine de voir s'arrêter immédiatement toute la production ; qu'elles se résolvent par la décision d'un délégué préposé à chaque branche du travail ou, si

⁴⁶ cf. Pièces et main d'œuvre, *L'Industrie de la contrainte* (L'Echappée, 2011)

⁴⁷ *De l'Autorité*, in *Œuvres choisies de Marx et Engels* (Ed. du Progrès, Moscou, 1955)

possible, par un vote de la majorité, la volonté de chacun devra toujours se subordonner ; c'est dire que les questions sont résolues autoritairement. » Et vient le coup de grâce : « Le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. Pour les heures de travail, tout au moins, on peut inscrire sur la porte de la fabrique : *Lasciate ogni autonomia voi che entrate !* (NdA : Vous qui entrez, laissez toute autonomie !) Si, par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant, puisqu'il en use, à un véritable despotisme indépendant de toute organisation sociale. Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille. »

Voulez-vous, comme Gandhi, retourner au rouet et à la quenouille ? Engels est d'une parfaite conséquence ; c'est le prix à payer pour abolir l'industrie elle-même, c'est-à-dire, cette *forme-là* d'organisation autoritaire. Cela ne signifie nullement qu'on abolirait l'autorité elle-même *sous ses multiples autres formes* : familiale, clanique, sociale, religieuse, scientifique, violente ou morale, etc. Et voyez comme on est loin du positivisme bêta, de l'illusion cartésienne de « *se rendre comme maître et possesseur de la nature* ».

Engels donne d'autres exemples de nécessité d'une autorité impérieuse, d'une « *volonté dominante qui tranche toute question subordonnée* », les chemins de fer - qui seront l'obsession de Lénine et de l'immense Russie rouge -, le navire en pleine mer, cher aux capitaines d'entreprises.

« Lorsque j'avance de semblables arguments contre les plus furieux antiautoritaires, ceux-ci ne savent que me répondre : "*Ah ! Cela est vrai, mais il ne s'agit pas ici d'une autorité que nous donnons à des délégués, mais d'une mission !*" Ces messieurs croient avoir changé les choses quand ils en ont changé les noms. Voilà comment ces profonds penseurs se moquent du monde. »

Quiconque a si peu que ce soit pratiqué les milieux radicalistes ne peut qu'éclater de rire à cette raillerie d'Engels, tant ce réflexe de se payer de mots a chez eux perduré ; et encore n'avait-il pas connu « *la décision par consensus* » et les palabres interminables, pour qu'enfin l'autorité de tous s'impose à chacun. La mode « *performative* » consistant à abolir les noms pour abolir les choses, en une sorte de reformulation de la *novlangue* orwellienne. Ainsi, pour flatter la vanité collective et accréditer la fiction de l'égalité universelle, est-il recommandé dans les cercles déconstructionnistes d'« *abolir* » le sujet, l'auteur - le *moi* est haïssable -, toute référence autre qu'une coulée impersonnelle, mutante et passive. - Et bien sûr, « *hybride* » et « *disséminée* ». Pour reprendre un exemple célèbre :

Ce n'est plus la chienne qui court.

Ni même la course qui chienne.

Mais peut-être, pourrait-on, avec beaucoup de hâte et de témérité, s'interroger au conditionnel sur l'éventuelle occurrence d'un « couru », ou d'une « courance » chienne ?

Aussi n'avons-nous plus de partis, mais des « réseaux ». On ne dirige plus, on « coordonne ». On ne décide plus, « il a été décidé ». On ne vous refuse plus la parole,

simplement « il n'a pas été prévu de temps de parole pour vous. » Nos déconstructeurs croient (ou feignent de croire) qu'ils ont changé les comportements quand ils ont changé les formes grammaticales. Voilà comment ces bien-pensants se moquent du monde.

Si les antiautoritaires ne savent que répondre aux arguments d'Engels, ou des niaiseries, c'est qu'ils partagent avec lui cette foi dans le Progrès, dans « *le développement de la grande industrie et de la grande agriculture* », développement quasi-« *naturel* », curieusement situé hors du champ politique et protégé de toute discussion, tant ce développement et son intérêt vont de soi pour les antiautoritaires comme pour les marxistes. Une dévotion persistante parmi les derniers radoteurs de la Fédération anarchiste et du Parti communiste où se chevrotent encore des hymnes à la « neutralité » des technosciences.⁴⁸ Mais le génial Engels a lâché un aveu qui fauche également communistes et anarchistes : « *Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même.* » C'est précisément ce que veulent les luddites.

« Une lettre envoyée à un Mr Smith à Huddersfield datée du 9 mars 1812 signée par "Le général de l'armée des redresseurs de torts, serviteur" donne un aperçu de l'approche luddite : "Monsieur, on vient de m'informer que vous possédez un de ces haïssables cadres (machines terminant la filature de la laine équivalant au travail de quatre à cinq ouvriers). Mes hommes ont souhaité que je vous prévienne qu'il est dans votre intérêt de les démonter. Veuillez noter que si vous n'obtempérez pas avant la fin de la semaine prochaine, j'enverrai un de mes lieutenants et au moins trois cents hommes pour les détruire."

La lettre poursuit : "Nous ne déposerons pas les armes avant que la Chambre des Communes vote une loi pour interdire toute machine nuisible à la communauté, et annule la loi qui punit de pendaisons ceux qui détruisent les machines."

"Toute machine nuisible à la communauté", telle est en un mot la raison de la révolte luddite. Les luddites ne s'opposaient pas aux machines en tant que telles (beaucoup travaillaient sur des métiers à tisser assez sophistiqués), mais plutôt aux machines nuisibles aux individus en général et à leurs chères communautés depuis longtemps établies. Ils se révoltaient non contre toute technologie, mais contre celle qui laminait leurs modes de vie, de travail, brisant les liens familiaux et communautaires pluriséculaires. »⁴⁹

Une chose est sûre. À l'opposé des anticapitalistes d'aujourd'hui, on ne peut accuser Marx et Engels d'avoir ignoré l'invasion des machines, ni les conséquences de cette

⁴⁸ cf. « *Anarchisme ou chimiothérapie ?* » et « *Les hackers et l'esprit du parasitisme* » sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁴⁹ Kirkpatrick Sale, *Une brève histoire des Luddites*, in *L'Ecologiste* n°3, 2001

invasion pour les ouvriers ni sur l'emballement de l'économie. Paul Boccara, un économiste du Parti communiste, préface ainsi l'édition du *Capital* publiée en 1977.⁵⁰

« Au centre de la révolution industrielle du XVIII^e siècle, Marx place la machine-outil. Avec la machine-outil, l'outil commence à être mû par un mécanisme et non par la main de l'ouvrier : "C'est la machine-outil qui inaugure au XVIII^e siècle la révolution industrielle... Dès que l'instrument, sorti de la main de l'homme, est manié par un mécanisme,... une révolution s'est accomplie... Le nombre d'outils avec lequel un homme peut opérer en même temps est limité par ses propres organes... C'est... l'organe de l'opération manuelle, que la révolution saisit...laissant à l'homme la nouvelle besogne de surveiller la machine et d'en corriger les erreurs de sa main." (Livre 1^{er}, p.268-269)

L'ouvrier commence à jouer un nouveau rôle. Le travail parcellaire du prolétaire de la fabrique tend à être réduit à la surveillance, à la correction, au service de machines-outils de plus en plus exigeantes, et aussi à boucher les trous de la mécanisation en agissant lui-même comme une pièce du mécanisme, bref à être un « accessoire conscient » de la machine. La prolétarianisation se développe alors avec la diminution de la qualification des travailleurs manuels. Elle se développe aussi en raison de la concurrence désormais insoutenable pour les artisans. En effet, sorti de la main de l'ouvrier, l'outil mû par un mécanisme matériel peut dépasser les limites étroites de l'organisme individuel du travailleur, en force, vitesse, etc. Le moteur mécanique, comme à ce stade la machine à vapeur, n'est qu'une condition fondamentale de l'essor de cette révolution technique, caractérisée par la machine-outil. Marx parle de révolution industrielle, car ces transformations vont permettre progressivement à l'industrie de prédominer dans la production. »

Le chapitre XV, sections IV et V, du *Capital*, traite de *la fabrique* et de *la lutte entre le travailleur et la machine* :

« La spécialité qui consistait à manier pendant toute sa vie un outil parcellaire devient la spécialité de servir, sa vie durant, une machine parcellaire. On abuse du mécanisme pour transformer l'ouvrier, dès sa plus tendre enfance, en parcelle d'une machine qui fait elle-même partie d'une autre. (...)

Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique, il sert la machine. Là, le mouvement de l'instrument de travail part de lui ; ici, il ne fait que le suivre. Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux. (...)

Sous sa forme-machine, au contraire, le moyen de travail devient immédiatement le concurrent du travailleur. (Note 130) Le rendement du capital est dès lors en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence. Le système de la production capitaliste repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise. La division du travail réduit cette force à l'aptitude de détail à manier un outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit en même temps que sa

⁵⁰ Editions sociales

valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus de cours. Cette partie de la classe ouvrière que la machine convertit ainsi en population superflue, c'est-à-dire inutile pour les besoins momentanés de l'exploitation capitaliste, succombe dans la lutte inégale de l'industrie mécanique contre le vieux métier et la manufacture, ou encombre toutes les professions plus facilement accessibles où elle déprécie la force de travail.

Le caractère d'indépendance que la production capitaliste imprime en général aux conditions et au produit du travail vis-à-vis de l'ouvrier se développe donc avec la machine jusqu'à l'antagonisme le plus prononcé. (Note 133) C'est pour cela que, la première, elle donne lieu à la révolte brutale de l'ouvrier contre le moyen de travail.

Le moyen de travail accable le travailleur. Cet antagonisme direct éclate surtout lorsque des machines nouvellement introduites viennent faire la guerre aux procédés traditionnels du métier et de la manufacture. Mais, dans la grande industrie elle-même, le perfectionnement du machinisme et le développement du système automatique ont des effets analogues.

(Note 134) Le but constant du machinisme perfectionné est de diminuer le travail manuel, ou d'ajouter un anneau de plus à l'enchaînement productive de la fabrique en substituant des appareils de fer à des appareils humains.

(Note 154) Les ouvriers rejetés d'un genre d'industrie peuvent certainement chercher de l'emploi dans un autre, mais s'ils le trouvent, si le lien entre eux et les vivres rendus disponibles avec eux est ainsi renoué, c'est grâce à un nouveau capital qui s'est présenté sur le marché du travail, et non grâce au capital déjà fonctionnant qui s'est converti en machine. Encore leurs chances sont-elles des plus précaires.

En-dehors de leur ancienne occupation, ces hommes, rabougris par la division du travail, ne sont bons qu'à peu de chose et ne trouvent accès que dans des emplois inférieurs, mal payés, et, à cause de leur simplicité même, toujours surchargés de candidats.

De plus, chaque industrie, la tapisserie, par exemple, attire annuellement un nouveau courant d'hommes qui lui apporte le contingent nécessaire à suppléer les forces usées et à fournir l'excédent de forces que son développement régulier réclame. Du moment où la machine rejette du métier ou de la manufacture une partie des ouvriers jusque-là occupés, ce nouveau flot de conscrits industriels est détourné de sa destination et va peu à peu se décharger dans d'autres industries, mais les premières victimes pâtissent et périssent pendant la période de transition. »

Mais après ce réquisitoire aigu et plus argumenté qu'aucun autre jusqu'alors prononcé contre les méfaits des machines à l'encontre des ouvriers, voici le point de contradiction où Marx s'oppose à Ludd, séparant les machines et le machinisme, les moyens de production, de leur mauvais usage social. Du point de vue technique, selon lui, la machine, le moyen de production, ne sont passibles d'aucun autre jugement que technique justement. Sont-ils efficaces ? Cette efficacité est-elle optimale ? Voilà ce qui compte.

Du point de vue social, à qui profite cette efficacité optimale ? À la multitude ouvrière ou à la poignée de capitalistes ? Qui touche les dividendes du capital investi, grossi de

la plus-value extorquée aux ouvriers et des bénéfices accomplis sur la vente des marchandises ? Pour Marx et l'engance progressiste, une autre machine est possible. Une machine à visage humain dont les rouages et les composants humains seraient les propriétaires et les bénéficiaires, qu'ils dirigeraient collectivement à travers leur coopération consciente, volontaire, en fonction des besoins et des capacités, collectifs et individuels. La fin de l'exploitation, l'intégration, la participation aux décisions et aux bienfaits de la machine, garantissant l'épanouissement des facultés humaines et leur réalisation.

C'est le même analyste génial qui écrit plus haut :

« Des mathématiciens et des mécaniciens, dont l'opinion est reproduite par quelques économistes anglais, définissent l'outil une machine simple, et la machine un outil composé. (...) Mais cette définition ne vaut rien au point de vue social, parce que l'élément historique y fait défaut. »⁵¹

Et qui confond maintenant l'outil et la machine dans son exemple du couteau, aussi dépourvu d'élément historique que social. Or le couteau - « *machine simple* » s'il en fut - et l'une des premières fabriquées par nos aïeux du paléolithique, relève de ce qu'Ivan Illich a nommé les « *outils conviviaux* », ceux qui favorisent, ou du moins ne dégradent pas l'autonomie.⁵² Savoir, que chacun peut s'en faire un et s'en servir. Dans ce cas *Homo faber* maîtrise son outil et ne le sert pas. Au contraire, l'ouvrier qui travaille sur un massicot ou une emboutisseuse ; ou le technicien qui travaille sur un laser ; ne peuvent fabriquer eux-mêmes une machine ou un système de production – des outils on ne peut plus « *composés* » - qu'ils ne maîtrisent nullement, mais dont ils sont les serviteurs. La machine et le système entraînent l'hétéronomie de l'humain. Sa dépendance et son asservissement dont nulle fiction juridique ne peut l'affranchir. Mais voici l'argument de Marx :

« La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite, elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. Après comme avant son introduction, la société possède donc toujours au moins la même somme de vivres pour les travailleurs déplacés, abstraction faite de l'énorme portion de son produit annuel gaspillé par les oisifs.

C'est surtout dans l'interprétation de ce fait que brille l'esprit courtisanesque des économistes.

D'après ces messieurs-là, les contradictions et les antagonismes inséparables de l'emploi des machines dans le milieu bourgeois n'existent pas, parce qu'ils proviennent non de la machine, mais de son exploitation capitaliste !

Donc, parce que la machine, triomphe de l'homme sur les forces naturelles, devient entre les mains capitalistes l'instrument de l'asservissement de l'homme à ces mêmes forces ; parce que, moyen infaillible pour raccourcir le travail quotidien, elle le prolonge entre les mains capitalistes ; parce que, baguette magique pour augmenter la richesse du producteur, elle l'appauvrit entre les mains capitalistes ; parce

⁵¹ Chapitre XIV, section IV : *La division du travail dans la manufacture et dans la société*

⁵² *La Convivialité*, 1973

que...l'économiste bourgeois déclare imperturbablement que toutes ces contradictions criantes ne sont que fausses apparences et vaines chimères et que, dans la réalité et, pour cette raison, dans la théorie, elles n'existent pas.

(Note 155) Certes, ils ne nient pas les inconvénients temporaires, mais quelle médaille n'a pas son revers ! Et, pour eux, l'emploi capitaliste des machines en est le seul emploi possible. L'exploitation du travailleur par la machine, c'est la même chose que l'exploitation des machines par le travailleur. Qui expose les réalités de l'emploi capitaliste des machines s'oppose donc à leur emploi et au progrès social.

(Note 156) Ce raisonnement ne rappelle-t-il pas le plaidoyer de Bill Sykes, l'illustre coupe-jarret ? "Messieurs les jurés, dit-il, la gorge d'un commis-voyageur a sans doute été coupée. Le fait existe, mais ce n'est pas ma faute, c'est celle du couteau. Et voulez-vous supprimer le couteau à cause de ses inconvénients temporaires ? Réfléchissez-y. Le couteau est un des instruments les plus utiles dans les métiers et l'agriculture, aussi salubre en chirurgie que savant en anatomie et joyeux compagnon dans les soupers. En condamnant le couteau vous allez nous replonger en pleine sauvagerie !" »

Pour le capitaliste (*le coupe-jarret*), l'assassin est innocent. C'est le couteau le coupable. Mais on ne va pas supprimer un outil si utile par ailleurs, si coupable soit-il en cette occurrence.

Pour Marx, le couteau est innocent. *Dual*, neutre, ambivalent. Tout dépend de son usage et de son usager, c'est-à-dire de son possesseur. Il ne fait pas la différence entre le couteau, « *machine simple* », la tronçonneuse et le laser industriel, « *outils composés* ».

7 - Lénine et Linhart contre « l'aristocratie ouvrière ». Leur apologie du « prolétaire sans qualité ». Il y a « quelque chose de démocratique » dans l'ouvrier-masse (et dans le robot). Les prolétaires ont une patrie – qui n'est pas la patrie des prolétaires. Conscience de clan et conscience de classe. Communisme primitif et patriotisme primitif. Rouges-bruns et bruns-rouges. Théorie mimétique et « décence commune ». Le roman national et le parti de la « *Destruction* ».

Il manque une histoire de la formation de la classe ouvrière française. On verrait peut-être qu'avec sa défense de la qualité de l'ouvrage et de la qualification de l'ouvrier, le luddisme voisine avec le corporatisme et le compagnonnage.⁵³ Une défense perpétuée par les ouvriers qualifiés, « professionnels », jusque dans les ateliers de la « grande industrie » ; ceux-là même qui font grève 44 jours et livrent leur baroud d'honneur en 1913, aux usines Renault, contre l'introduction du taylorisme, « le système du chronomètre ». On ne saurait trop souligner l'horreur de Lénine pour cette aristocratie ouvrière, butée, clanique, traditionaliste ; indifférente voire hostile aux masses croissantes de simples manœuvres. Ni celle de Linhart, le léniniscule de la rue d'Ulm, disciple d'Althusser à Normale Sup', Président-fondateur de l'UJCML (l'Union des

⁵³ cf. Agricola Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, 1854

Jeunesses Communistes Marxist-Léninistes), en 1966, et co-fondateur de la Gauche Prolétarienne (1969).

« Ces mêmes dirigeants syndicalistes qui peu avant la guerre de 1914, mobilisent la classe ouvrière contre le taylorisme, se rallieront à leurs bourgeoisies respectives dans la grande boucherie internationale. (...) À l'Ouest, *l'acharnement à défendre le "métier" dévoilera comme son envers l'attachement aux valeurs bourgeoises du "patriotisme"*. (...) »

Aux Etats-Unis, la situation est encore plus tranchée. La résistance la plus déterminée à l'implantation du taylorisme est le fait de syndicats de métier de l'American Federation of Labor – organisation corporatiste et égoïste d'ouvriers qualifiés, qui exclut et écrase la masse des prolétaires sans qualification. »⁵⁴

Ce qui n'empêche pas *L'Humanité*, suivant la sempiternelle pratique communiste, de charogner cent ans plus tard la mémoire de ces ouvriers réactionnaires⁵⁵ ; comme l'avaient été celles de la Commune et de la Résistance.

Quelle surprise. Les prolétaires ont une patrie - bien plus que les Krupp et les Schneider qui les envoient au massacre réciproque, tout en ménageant leurs intérêts mutuels de part et d'autre des tranchées, et à travers la Suisse, si neutre, si commode, si pourrie. C'est même si bien le cas qu'à peu près chaque fois qu'il leur faut choisir entre la lutte de classes et le conflit ethnique ou la guerre nationale, les prolétaires se ruent à la gorge les uns des autres plutôt qu'à celles de leurs maîtres et exploités. Quitte à remettre les comptes domestiques, le sentiment patriotique prévaut sur le sentiment de classe. Naturellement, on peut mépriser ce « *patriotisme bourgeois* », déblatérer sur « *l'aliénation* » et l'inconscience de classe des prolétaires. Lénine et Linhart, ces intellectuels fanatiques et abstraits, assoiffés de pouvoir à la tête d'une bureaucratie totalitaire globale, ne peuvent trop les vitupérer et piétiner. Au rebours d'Orwell, qui, dans ses écrits de guerre fait l'éloge du patriotisme populaire face à la menace hitléro-stalinienne.⁵⁶ Son prophète, Michéa, cite ainsi ce passage de « *My Country Right or Left* », écrit en 1940 :

« Pendant plusieurs années l'approche de la guerre a été pour moi un cauchemar et il m'est même arrivé de faire des discours et d'écrire des pamphlets contre elle. Mais la nuit précédant l'annonce du pacte germano-soviétique je vis en rêve que la guerre avait commencé. C'était un de ces rêves qui - quel que soit par ailleurs leur sens freudien - ont le pouvoir de vous révéler la nature réelle de vos pensées. Il m'enseignait deux choses : d'abord que je ne serais guéri que lorsque cette guerre longtemps redoutée aurait éclaté : ensuite que j'étais un patriote du fond du cœur, que je ne commettrais ni sabotage ni quoi que ce soit contre mon propre camp, que j'appuierais cette guerre, que je me battrais si possible. Je descendis chercher le journal qui annonçait le voyage de Ribbentrop à Moscou. La guerre allait donc venir, et le

⁵⁴ Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor* (Le Seuil, 1976)

⁵⁵ *L'Humanité*, 12 juin 2004 et 15 mars 2013

⁵⁶ cf. *Ecrits politiques (1928-1949)*, Agone, 2009

gouvernement – même si c'était le gouvernement de Chamberlain- serait assuré de ma loyauté. »⁵⁷

Mais en 1941, à l'heure de l'invasion, c'est aux « frères russes » que le pragmatique Staline en appelle pour mener « *la Grande Guerre patriotique* ». Sur son lit d'agonie, en 1949, Orwell écrit *1984*. Son double, Winston Smith, militant travaillé par sa conscience exprime à la fois les vues du Parti et ses propres doutes.

« S'il y a un espoir, écrivait Winston, il réside chez les prolétaires. (...) Ils ne se révolteront que lorsqu'ils seront devenus conscients et ils ne pourront devenir conscients qu'après s'être révoltés. » (...)

En réalité, on savait peu de choses des prolétaires. Il n'était pas nécessaire d'en savoir beaucoup. Aussi longtemps qu'ils continueraient à travailler et à engendrer, leurs autres activités seraient sans importance. Laissés à eux-mêmes, comme le bétail lâché dans les plaines de l'Argentine, ils étaient revenus à un style de vie qui leur paraissait naturel, selon une sorte de canon ancestral. Ils naissaient, ils poussaient dans la rue, ils allaient au travail à partir de douze ans. Ils traversaient une brève période de beauté florissante et de désir, ils se mariaient à vingt ans, étaient en pleine maturité à trente et mouraient, pour la plupart, à soixante ans. Le travail physique épuisant, le souci de la maison et des enfants, les querelles mesquines entre voisins, les films, le football, la bière et, surtout, le jeu, formaient tout leur horizon et comblaient leurs esprits. Les garder sous contrôle n'était pas difficile. (...)

On n'essayait pourtant pas de les endoctriner avec l'idéologie du Parti. Il n'était pas désirable que les prolétaires puissent avoir des sentiments politiques profonds. Tout ce qu'on leur demandait, c'était un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel chaque fois qu'il était nécessaire de leur faire accepter plus d'heures de travail ou des rations plus réduites. Ainsi même quand ils se fâchaient, comme ils le faisaient parfois, leur mécontentement ne menait nulle part car il n'était pas soutenu par des idées générales. (...)

Comme l'exprimait le slogan du Parti : "Les prolétaires et les animaux sont libres". »

Le matériau humain qu'il faut à Lénine et Linhart, ces ingénieurs des âmes, c'est l'ouvrier-masse, le tâcheron frais débarqué de sa campagne, ignorant, modelable, ajustable à n'importe quelle machine ou chaîne de production. Le prolétaire sans qualité, insecte social, et pour cette raison même ayant tout à gagner à l'instauration de la fourmilière technologique – et *communiste*.

« Il y a en effet quelque chose de démocratique dans le travail d'OS, en ce qu'il est à la portée d'un très grand nombre d'individus, dont il requiert des qualités simples et semblables. Il tend à l'homogénéité de la main d'œuvre. »⁵⁸

Il y a en effet quelque chose de démocratique dans la robotisation.

⁵⁷ Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory* (Climats, 1995)

⁵⁸ Robert Linhart, *Lénine, les paysans*, Taylor (Le Seuil, 1976)

On ne sait trop si l'espoir réside chez les prolétaires, comme l'écrit Winston, ni même s'il y a de l'espoir. Et ce n'est pas de lui que nous le saurons, puisque au rebours d'Orwell, il a préféré joindre « *la Fraternité* », une pseudo-conspiration fomentée à l'intérieur du Parti-Etat pour démasquer ses opposants, plutôt que de se fondre dans la foule. Mais peut-être *la Fraternité* est-elle ici le pseudonyme du POUM ? ce Parti Ouvrier d'Unification Marxiste avec lequel Orwell combattit durant la révolution espagnole ; et dont les militants furent emprisonnés et fusillés par les communistes staliniens - espagnols, russes et kominterniens.⁵⁹ La vision de Winston, peu prometteuse, sinon véridique, embrasse une masse bestiale, grégaire, physique, écrasée par le travail et les plus grossiers soulagements, maintenue et soudée jusque dans chacun de ses éléments par un sentiment politique profond - un seul, pas deux -, non pas l'Idée communiste mais un patriotisme primitif - l'instinct de la horde ? - auquel on peut faire appel chaque fois qu'il est nécessaire de leur arracher de nouveaux sacrifices. Ivrogne et patriote. Le portrait craché de la classe ouvrière anglaise, irlandaise, polonaise, russe, française, etc., bornée à boire et à brailler dans ses estaminets – jusqu'à l'arrivée de la télévision du moins. Il y a du « nous » cependant chez ces ivrognes belliqueux, du « nous » contre « eux » : les habitués de l'assommoir d'en face, la bande du quartier d'à côté, les compagnons d'un autre métier ou d'une autre société, les natifs et ceux d'ici contre les nouveaux-venus et ceux d'ailleurs, les partisans de notre équipe, de notre champion, de nos couleurs, de notre village, contre ceux de la ville ou du pays voisin. Les nôtres contre les autres. Sans doute, s'ils pouvaient se battre contre les messieurs des classes supérieures, les assommeraient-ils volontiers, mais l'organisation sociale est précisément faite pour éviter de mauvaises rencontres. Les messieurs, d'autre part, se font représenter dans ces occasions par des bandes supérieurement armées, entraînées, organisées et payées - vigiles, gardiens, gendarmes, soldats, policiers, hommes de main - eux-mêmes recrutés dans le peuple. Cela n'empêche pas de s'y attaquer, quoique avec des fortunes diverses, mais cela réduit la rixe aux combattants en présence physique - les gueux contre le guet ; effaçant de la vue et de la conscience des prolétaires, les commanditaires, bénéficiaires et détenteurs de la force publique et de la violence légale. Absents du champ clos, les messieurs ne sont pas perçus comme des rivaux, dans la mesure même où ils ne sont pas perçus du tout. Assis en spectateurs sur les cimes de la société, ils contemplent avec ennui ces basses agitations. Du moins est-ce la routine quotidienne. Car on ne saurait trop souligner leur goût pour les sports de sang, combats de chiens et de boxe, chasse et guerre, leur férocité organisée face à l'ennemi extérieur et à la sédition sociale. Ainsi les S.A.S, « Special Air Services », modèles de toutes les unités spéciales du monde, remontent aux

« ... armées privées organisées et encadrées par la classe dirigeante britannique pour protéger ses intérêts, et principalement pour écraser les rebelles irlandais. Régiments d'élite, les S.A.S. le sont tant par les talents particuliers qu'on exige d'eux que par le mode de recrutement particulier. L'un des trois régiments S.A.S., le 21st S.A.S. Regiment (Artists) Territorial Army, créé après-guerre, est un régiment de réserve, et de l'armée territoriale, principalement chargé d'intervenir en Grande-Bretagne. L'ancêtre direct du 21^e S.A.S. est un régiment territorial, les Artists Rifles. Fondé en

⁵⁹ cf. George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, 1938

1860 par un certain Edward Sterling, il s'agit d'une unité d'élite composée essentiellement de membres des professions libérales et d'artistes qui participent à l'entraînement et aux activités du régiment sur une base volontaire ; ils achètent eux-mêmes leur uniforme, leurs armes et doivent même payer un droit d'entrée, toutes dispositions qui réduisent l'appartenance au régiment aux classes aisées.

(Note. En 1893, une analyse des Artists Rifles donnait le panorama social suivant : artistes (peintres et sculpteurs), 4,54 % ; avocats, 12,39 % ; ingénieurs civils, 5,99 % ; architectes, 11,79 % ; docteurs, 11,33 % ; autres professions, 54,96 %.) »⁶⁰

Où l'on voit que les *yuppies* de la *creative class* - en fait le personnel de la technocratie -, chasseurs, cavaliers, marins, alpinistes, *sportmen*, loin d'être un ramassis de mauviettes empotées sont parfaitement aptes à mater les braillards costauds du prolétariat et du sous-prolétariat en cas de menace.

« Les Artists Rifles sont très liés aux classes dirigeantes dont ils peuvent défendre les intérêts en cas de conflit interne, et constitue une « fabrique d'officiers » pour d'autres régiments réguliers en cas de conflit international. À certains égards, ce régiment est comparable à la Garde nationale française, surtout après 1830.⁶¹

Au fond, ce « *patriotisme primitif* » souligné par Orwell n'est-il pas l'autre nom, l'autre face du « communisme primitif » que les anthropologues, les historiens et les théoriciens révolutionnaires attribuent à cette même horde primitive. Entre nous, tout en commun. Hors de nous, tout à part. Ça mien, ça tien. Chacun chez soi et les vaches seront bien gardées. Sans frontières, pas d'échanges. Il en faut pour que le vol, la razzia, le don et le commerce, suivant leurs rites compliqués et rigides, organisent les rapports entre vous et nous. Entre toi et moi. S'il n'y a pas d'*autre*, de qui pourrais-je bien recevoir et accepter ? À qui pourrais-je bien rendre ? Comment pourrions-nous « *nous enrichir de nos différences* », comme nous y oblige l'idéologie Benetton, *world music, no border*, si nos différences sont exécrées, écrasées ? Si les Tibétains sont sinisés de gré ou de force et les Français américanisés ? Avec qui pourrais-je bien entrer en relation et pourquoi faire, s'il n'y a que du *pareil au même* ? Si la broyeuse du capitalisme mondialisé et ses alter-capitalistes *sans frontières*, concassent et malaxent toutes les cultures originales/originelles pour fournir des flux de *contenus* à tous leurs canaux et terminaux de marchandises.

Et ce collectivisme identitaire de partageux hordesques, ou cet identitarisme collectiviste d'hordesques partageux, ne sont-ils pas l'avvers et le revers du communautarisme, cette idéologie spontanée de la horde. On sait qu'il y eut en Allemagne, en Russie et ailleurs des « nazis-communistes » et des « nationaux-bolcheviques » sans compter d'autres hybridations avec des courants anarchistes et conseillistes.⁶² Il pourrait y en avoir n'importe où, n'importe quand. Il se pourrait que

⁶⁰ cf. Roger Faligot, *Guerre spéciale en Europe* (Flammarion, 1980)

⁶¹ Idem

⁶² cf. C. Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche* (Ed. Denoël, 2003)

le national-socialisme - la passion et la solidarité nationales - soit l'idéologie spontanée du peuple et de la classe ouvrière de même que le multiculturalisme libéral et « sans frontière » est l'idéologie du « secteur tertiaire », de la technocratie mondialisée à l'ère des « services », de « *l'économie de l'information et des connaissances* ». L'hitlérisme et l'extermination des juifs ont rendu un fier service à « *l'idée communiste* » (Badiou), en incarnant le pire de l'histoire du XX^e siècle, qui lui reviendrait sinon, de l'URSS léniniste au Kampuchéa polpotien. Voyez là-dessus le livre de François de Smet, « *Reductio ad Hitlerum. Une théorie du point Godwin* ». (PUF, 2014) Le fascisme italien était infiniment moins monstrueux, y compris pour ses opposants, que le stalinisme, le maoïsme et leurs diverses déclinaisons. Gramsci (1891-1937), communiste opposant à Staline, n'aurait pas tant survécu dans les prisons soviétiques, qu'il ne le fit dans celles de Mussolini.⁶³ Le fascisme était un technocratisme futuriste et militariste. Nombre de juifs furent membres du parti fasciste. Nombre d'entre eux furent nommés à des postes importants par Mussolini qui n'était pas plus judéophobe dans sa vie privée et amoureuse. Sa volte-face - l'adoption de lois antijuives - ne date que de 1938 et de l'alliance avec Hitler. Elles résultent du misérable mimétisme, du misérable opportunisme du *Duce* qui ne voulait pas être en reste d'extrémisme vis-à-vis de son rival. L'hitlérisme reste, 70 ans après sa chute, la meilleure, et finalement, la seule protection du bolchevisme dans toutes ses variantes (léniniste, trotskyste, stalinienne, etc.) ; et ce, malgré toutes leurs collusions et traits communs. On comprend que les résidus, de près ou de loin, de la décomposition du communisme en ravivent sans cesse le souvenir et le réflexe de rejet. C'est le chantage au fascisme, à l'accusation de fascisme, qui leur sert de bunker et de missile nucléaire : d'assurance-vie. C'est l'histoire du pire qui protège celle du « *socialisme réel* », et empêche sa mise au ban de l'humanité, avec ses crimes de masse, leurs auteurs, leurs apologistes et « compagnons de route », leurs disciples et leur idéologie. C'est l'extermination des juifs, « *crime contre l'humanité* », qui interdit d'héritage et d'héritiers le national-socialisme – et le fascisme par association. Cependant que les héritiers du social-nationalisme (du socialisme « *en un seul pays* »), les héritiers de Lénine, Staline, Mao, Castro, Pol Pot et les autres - quels que soient leurs massacres et leurs bagnes-, peuvent toujours cultiver « *l'hypothèse communiste* », plaider les circonstances, les erreurs, les déviations, vanter le nom et l'héritage de l'autre machine de terreur du XX^e siècle et espérer un retour de puissance. Comme Dieu est innocent des péchés de l'église, « *l'idée communiste* » est innocente des crimes du Parti. Sans Hitler, sans l'extermination des juifs, il en serait de même du fascisme que le temps aurait d'ailleurs usé et transformé. Des auteurs aussi respectables, aussi célébrés dans *Le Monde*, qu'un Badiou ou un Lossurdo plaideraient pour « *l'hypothèse fasciste* ». Un fascisme ayant « *tiré le bilan du XX^e siècle et de Hitler* ». De Franco et de Mussolini peut-être. De Doriot, Deloncle et Déat, ces communiste et socialistes passés au fascisme.

En France même, des fous meurtris de nos romans national et social tentent sans fin de réveiller le sentiment primitif, rouge-brun et viscéral, de la horde. Au fond, ne serions-nous pas mieux *entre nous*, entre Français et sans-culottes, ayant raccourci les tyrans

⁶³ cf. Franco Lo Piparo, *Les deux prisons de Gramsci* (CNRS éditions, 2014)

et chassé les invasifs ? *Nous*, disons, entre ouvriers, paysans, artisans, boutiquiers, employés et petits patrons, Francs et Gaulois, Bretons et Provençaux, Basques, Alsaciens, faubouriens et campagnards. *Nous le Tiers*, le Tout de la Nation. La plèbe, le peuple, c'est-à-dire le nombre. D'une racine indo-européenne **pele* : *plethos*, la foule, la *pléthore*, le *plein*, le *pluriel*, la *plupart*, etc.⁶⁴ Quitte à accueillir et à tolérer *en otages*, suivant des règles strictes et en nombre limité des *hôtes* étrangers. Mais là encore, suivons les mots. L'*hostis* latin désigne aussi bien l'hôte, l'étranger, que l'*hostile*, l'ennemi.⁶⁵ Quitte à admettre dans la horde, parmi *nous*, au cas par cas et suivant de minutieux rites d'initiation, les *horsains*, comme on dit en Normandie, les *forains*, selon l'ancien français (en anglais, *foreign*, étranger), qui souhaiteraient devenir des *nôtres*, n'importe leur couleur, leur foi, leurs origines, pourvu qu'ils le veuillent avec cœur ; qu'ils participent à la Fête de la Fédération ; souscrivent au serment d'unité et de loyauté nationales ; pourvu qu'ils soient vraiment des *nôtres*, et non plus des *autres*.

Entre nous, il faut tout refuser aux *autres* comme faction et tout leur accorder comme individus. Ils ne doivent faire parmi *nous*, ni un peuple dans le peuple, ni un Etat dans l'Etat, ni un ordre, une classe, un parti à part. La fusion ou la guerre. Il faut qu'ils soient des *nôtres* individuellement, du fond du cœur, ou retournent chez les *autres*.

La foule contemporaine accomplit, on le sait, le retour le plus rapproché à la horde primitive. Elle est comme elle le milieu naturel de l'inconscient mimétique et de ses polarisations : positives (culte du chef, des héros, des « *idoles* », de certaines idées, émotions, actions) : ou négatives (rejet des bêtes noires, boucs émissaires, souffredouleur, etc.). Lynchage ou adulation, ces pulsions collectives unifient, ordonnent, orientent et meuvent cette masse chaotique plus efficacement que rien d'autre.⁶⁶ Bref, horde primitive ou foule post-moderne et sentimentale, la masse, bien avant la destruction des cultures populaires par l'industrie du loisir et du divertissement et ses *mass-media*, paraît tout sauf le terreau nourricier de « *la décence ordinaire* ». On n'en peut guère attendre de ceux qui se groupent pour avoir raison ; dont l'union - le nombre et le suivisme -, le panurgisme, font la force ; et aucune des *dividus* pathétiques, atomisés et sérialisés dans leur foule solitaire. Il se pourrait que la décence, contrairement à l'opinion d'Orwell, ne soit rien moins qu'ordinaire. Mais singulière et individuelle : aberrante. Suivant le lieu commun, les héros ne font que ce que tout le monde aurait fait à leur place. Les autres ne le font pas et pour cette raison haïssent ceux « *qui jouent les héros* ». Les uns cachent des juifs aux nazis, refusent tout mode de vie machinal et vivent contre leur temps ; les autres ne font que leur travail, font comme tout le monde, vivent avec leur temps. Il se pourrait que l'indécence fût ordinaire et la décence extraordinaire. Qu'elle fût d'abord le fait

⁶⁴ cf. *Dictionnaire étymologique du français*. Ed. Robert

⁶⁵ cf. Xavier Delamarre, *Le vocabulaire indo-européen* (Ed. Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984)

⁶⁶ cf. Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation* (1890, Alcan) ; Gustave Le Bon, *Psychologie des foules* (1895, PUF) ; Elias Canetti, *Masse et puissance* (1960, Gallimard) ; Jean-Michel Ourghoulian, *Un mime nommé désir* (1982, Grasset) ; René Girard, *Le Bouc émissaire* (1982, Grasset)

d'individus épars. Quand ces individus se trouvent, la décence s'en facilite. Quand la masse bascule, la décence fuit l'indécence du camp des vainqueurs. 1944 : les résistants de dernière minute tondent les femmes coupables d'amours allemandes. 1962 : les mêmes, en Algérie, égorgent les harkis abandonnés par la France. Ni Orwell ni Michéa ne peuvent mieux définir cette « *common decency* » que par « *ce sentiment spontané essentiellement répandu chez l'homme ordinaire qu'il y a des choses qui ne se font pas.* »⁶⁷ Ce qui est, reconnaît Michéa, « *apparemment d'un vague philosophique total.* » Aussi précise-t-il : « *Ce concept de « common decency » a un double avantage – qui fait que je le traduis rarement en français parce que le mot « common » a deux sens en anglais. D'une part en insistant sur la notion de décence. Un socialisme, c'est une société décente, ça veut dire qu'il y a des critères moraux qui interviennent à tous les niveaux (...) Decency contre l'idée que le calcul égoïste – l'égoïsme rationnel de Ayn Rand- suffirait à produire tous les équilibres sociaux nécessaires. Mais d'autre part, c'est une forme de jugement moral qui est common. C'est-à-dire à la fois partagé – non privatisable- et ordinaire. Le common man, c'est l'homme ordinaire, par opposé à l'exaltation de l'héroïsme spartiate de la grande tradition républicaine.* »

Bref, il y a des choses, dit Michéa par la bouche d'Orwell (ou Orwell par la bouche de Michéa), « *qui ne se font pas* ». Et c'est « *l'homme du commun* », le plus souvent, qui sait ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Mais comme les mots lui manquent – et à Michéa aussi-, celui-ci s'en tire par un exemple. Debby Stevens, une ouvrière américaine, se fait licencier par sa patronne après lui avoir fait don d'un de ses reins pour une greffe. En effet, ça ne se fait pas. Voilà qui rappelle le mot d'un sénateur américain sur la pornographie - « *Je ne sais pas la définir, mais je la reconnais quand j'en vois.* »

Cette apologie du « *common man* » et de la « *common decency* » me fait songer à cette foule de villageois qui, le 16 août 1870, à Hautefaye, dans le Périgord, ont torturé, puis tué et mangé un jeune homme du voisinage, accusé d'avoir crié, « Vive la République ! ». C'est qu'à l'époque, les ruraux étaient pour l'Ordre et l'Empereur. On le vit bien lors des élections suivantes et durant la Commune. J'y songe d'ailleurs, ainsi qu'à une multitude de faits semblables, chaque fois que j'entends faire l'apologie de la société paysanne et de ses pratiques qui constitueraient notre véritable richesse humaine. J'y songe lorsqu'une quinzaine de jeunes hommes issus de la « *diversité* » se ruent dans le quartier de la Villeneuve, à Grenoble, le 28 septembre 2012, pour battre à mort deux autres garçons, à coups de battes, de couteaux et de bouteilles, à la suite d'une querelle entre jeunes frères. Il semble que les victimes, qui n'étaient même pas blanches, avaient cependant le tort de « *s'en sortir* » ; de passer des bacs pro et de trouver de l'embauche. C'est que les *jeunes des quartiers* n'aiment pas plus la république que les ruraux d'autrefois. Et en fait de « *culture populaire* », ils ne disposent plus que du *mix* de *trash*, de *gore* et de *rap*, épiced'« *islamisme radical* » et de jeux vidéo, qui dégueule de *Youtube*.

Une multitude d'exemples ne font pas une définition : suivons les mots.

⁶⁷ cf. Emission *Répliques*, France Culture, 2 juin 2012

*Daigner. Famille d'une racine indo-européenne *dek- « convenir » représenté en latin par 1) Decet « il convient » et decentia « convenance ». 2) Decus-oris et decor-oris, « bienséance », « décence », « dignité », d'où decorus, « paré » et « decorare » « décorer ». 3) Dignus « digne », issu de *dek-nos, d'où dignitas-atis « dignité », dignare et dignari « juger digne » : indignus, « indigne » ; indignari « juger indigne ». Cette racine est peut-être apparentée à celle de docere et discere mais le rapport est obscur et seulement hypothétique.⁶⁸*

Le rapport fut-il avéré, il signifierait juste que la décence est ce qui est décent, digne d'être enseigné, et que ce qui est digne d'être enseigné, c'est la décence. Définition circulaire qui nous ramène au point d'interrogation. Si l'on reste sceptique quant à la décence - la morale, le sens commun - des milieux populaires que susciteraient, ou suscitaient jadis, ses conditions de vie, on concédera cependant de grand cœur à Jean-Claude Michéa, la sidérante indécence des intellectuels et des bourgeois, qui ne cesse d'atteindre de nouveaux paroxysmes.

Mais enfin, toi, Marius Blouin, d'où parles-tu ? insinueront doucement, insidieusement, les inquisiteurs et déconstructeurs du roman national, pleins d'espoir et sachant bien que tout propos peut être retenu contre le mis en examen. Comment tu te *situes* ? Quelle est ta position ?

Mes chers Compatriotes,

Je suis français.

Je n'ai rien fait pour l'être.

Je voudrais l'être comme le fut mon grand-père, un Breton rouge et résistant.

Je voudrais l'avoir choisi comme Joséphine Baker, Romain Gary (né Kacew), ou le général Dumas, afin de mériter ma joie de l'être ; de lire dans sa langue notre roman national.

Je n'ai pas « *honte de la France* » ni des Français, à l'encontre de ceux-là qui tirent leur fierté de cette honte. – Mais la France ne s'est jamais construite, depuis ses fondations, qu'envers et contre le parti de la honte et des destructeurs. Car cette « *déconstruction* » à laquelle nos universitaires se livrent avec la dureté des redditionnistes et des renégats, n'est que la traduction *ad usum Francorum* du mot « *Destruktion* », du nazi Heidegger, par Jacques Derrida. Je n'ai honte que de moi. D'avoir pu si peu pour mon pays et pour son peuple : Petits Blancs des bourgs et des campagnes, Arabes et Noirs des cités, provinciaux des villes et Pieds-noirs du Midi. Expatriés, rapatriés. Arrachés, jetés, dispersés, mêlés. Épaves et naufragés du Progrès qu'on n'arrête pas. Français, Français, Français.

J'ai bien conscience du caractère moisi, rance, nauséabond et pour tout dire, *fachiste*, de ces déclarations. Je n'y peux rien. Je ne veux rien y pouvoir. Et je vous plains d'être sans patrie ni frontières ; comme je plains ces malheureux qui n'ont pas choisi, eux, d'être sans feu ni lieu.

⁶⁸ Dictionnaire Robert étymologique du français

8 - Les idéologues bourgeois à la tête du parti d'avant-garde. La révolution est une chose trop sérieuse pour être confiée aux ouvriers. Makhaïski, le révolutionnaire qui corrigeait Marx et Trotski. *Intelligentsia, apparatchiks, nomenklatura* : la technocratie par d'autres noms. Capitalistes de l'avoir et capitalistes du savoir. « Travail simple » et « travail complexe ». « Prolétaires intellectuels » ou « intellectuels bourgeois » ? Marx : « un personnel numériquement insignifiant et purement technologique ». Kautsky : « La classe capitaliste règne mais ne gouverne pas ».

Il y eut, bien avant Orwell, des penseurs pour qui l'espoir - s'il y avait de l'espoir - résidait chez les prolétaires. Parmi ces penseurs, Marx et Engels eurent l'originalité de proclamer tout à la fois : que le prolétariat ne pouvait s'émanciper sans émanciper toute la société des classes et des conflits de classe ; et que cette émancipation devait être l'œuvre des prolétaires eux-mêmes, selon la devise de la I^e Internationale. Quelle place cette émancipation universelle par le prolétariat laissait-elle aux membres des autres classes populaires (petits industriels, petits commerçants, artisans, paysans), et aux penseurs comme Marx et Engels ? Celle de ralliés, auxiliaires et subordonnés.

« De même que, jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et, notamment, cette partie des idéologues bourgeois qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. » (*Le Manifeste du parti communiste*)

C'est-à-dire Marx, Engels, Kugelmann, Liebknecht, Kautsky, Lénine, Trotski et toute l'engeance des profs de fac marxistes à la tête de leurs *Sentier Lumineux, Angkar* et autre *Organisation*. « *L'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique* » désigne par un train de cinq grands mots abstraits, compliqués et, sans doute, plus grandioses encore en allemand, la capacité de former des idées politiques générales, pour toute la société ; par opposition à l'incapacité du prolétaire brut rivé à ses revendications immédiates, matérielles, à se hausser au-dessus de sa conscience « *trade-unioniste* », spontanée, comme le dit bien l'ami Lénine. Corollaires : 1) « *Sans théorie révolutionnaire, pas de parti révolutionnaire* ». 2) Cette « *conscience révolutionnaire* » produite par des « *idéologues bourgeois* » doit être importée de l'extérieur dans la classe ouvrière par ces mêmes idéologues bourgeois, devenus des intellectuels révolutionnaires, la fameuse *intelligentsia* des cadres fondateurs et dirigeants du parti révolutionnaire.

Les prolétaires avaient changé depuis les révoltes luddites et les résistances partout en Europe à l'instauration du bagne industriel. Les messieurs, les patrons, l'Etat et leurs propres syndicats les avaient si bien domestiqués que le gendre de Marx, Paul Lafargue, dut leur rappeler, en juin 1881, *Le Droit à la paresse*. Au plaisir mitigé de son beau-père et sans grand écho d'ailleurs, sauf un texte de Malévitch en 1921, *La Paresse comme vérité effective de l'homme*.⁶⁹ Non seulement les prolétaires ne se plaignent plus de trimer à en crever, dans des conditions terribles, mais hommes ou

⁶⁹ Allia, 1994

femmes, ils tirent de leur endurance au travail une fierté, voire une supériorité malsaine, pourvu que la paye et autres « avantages matériels » soient à la hauteur. Voyez les mineurs, mieux payés dans nombre de pays et en France, où ils sont logés, chauffés, soignés, etc., par les compagnies. Sans doute ces avantages sont conquis de haute lutte, mais les grévistes rescapés de *Germinal* (1885) ne veulent pas la révolution, à la fureur de l'anarchiste Souvarine qui fait sauter la mine. Ils font grève pour leurs emplois. La devise de cette aristocratie ouvrière, « *Un vrai mineur voit son sang tous les jours* », n'est pas sans rappeler celle du général Lasalle, « *Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un Jean-Foutre* ». Hussards du travail, ouvriers des batailles, c'est la même chair à machines. Le même héroïsme réversible d'un front à l'autre, que déploie aujourd'hui le prolétariat en Chine, en Inde, au Bangladesh et dans la plus grande part de l'hémisphère sud. Héroïsme que ne leur disputent guère les transfuges de la bourgeoisie, têtes pensantes du mouvement historique. Ce qui fait dire aux mauvais esprits que les idéologues bourgeois, *alias* intellectuels révolutionnaires, ne se rallient au prolétariat qu'à condition d'en prendre la tête - à la direction du parti d'avant-garde.

L'un des premiers à proférer cette raillerie fut un révolutionnaire polonais, Jan Wacław Makhański (1866-1926), du temps où Pologne et Finlande appartenaient à l'empire russe. Que *l'intelligentsia* révolutionnaire parlait aussi bien le français et l'allemand que le russe ; débattant à partir de la lecture directe des écrits de Marx, Engels, Kautsky, Lénine et Cie. Ce qui n'empêchait pas l'appel au peuple, la volonté forcenée, désespérée, de se lier à lui, de le rallier à la révolution. Les rebelles de ce temps-là n'avaient pas encore découvert l'avantage des verbiages entre soi, en groupes *affinitaires*, ni celui de lire les commentaires de énième main des universitaires « *radicaux* », plutôt que les originaux. Intellectuel déclassé, Makhański fait quatre mois de prison, à trente ans, pour contrebande de publications subversives. Il récidive l'année suivante, en 1892, avec un appel à la lutte aux ouvriers polonais, avec « *nos amis, les ouvriers russes* », contre « *le tsar et les capitalistes* ». Universaliste et anti-patriote, Makhański vomissait les particularismes qu'on nomme aujourd'hui, ethnique, communautaire, identitaire. Sentence : trois ans de prison, plus cinq ans de relégation en Sibérie. Si huit ans de condamnation pour un tract qui ne fut même pas distribué vous paraît dur, songez qu'après le coup d'Etat bolchevique, les mêmes faits valaient la mort. Comme ils les valent toujours dans nombre de dictatures militaires, partidaires ou religieuses de l'ex-« *camp socialiste* » et de l'ex-*Tiers-monde* - mais toujours « *anti-impérialistes* ».

Les conditions de vie des exilés en Sibérie auraient de quoi rendre envieux plus d'un radicaliste ou soixante-huitard contemporain. Les bannis de toutes tendances et de tous partis résidaient en communautés dans les villages isolés de la taïga, parfois avec leurs familles, sous la garde assez lâche de la police, d'où de fréquentes évasions. L'Etat leur allouait des subsides. Les livres circulaient. Ils avaient tout le loisir de lire, d'écrire et de débattre, ce qui, somme toute, est l'idéal de l'intellectuel radical. Dans son village d'exil, Makhański eut la chance de trouver une bibliothèque en plusieurs

langues et des compagnons de débat – des adversaires-, comme Trotski, contre qui aiguiser ses critiques.

Lisez *Le socialisme des intellectuels*, recueil de textes choisis, traduits et magnifiquement présentés par Alexandre Skirda.⁷⁰

Pour aller à la racine, ayant disséqué Marx et *Le Capital*, Makhaïski y découvrit une monumentale bévue ou mystification, comme il vous plaira. On sait que selon l'économie marxiste, la plus-value est la différence entre la valeur ajoutée par le prolétaire aux produits de son travail et le salaire payé pour la reproduction de sa force de travail. S'il faut 4 heures à un ouvrier pour produire l'équivalent du salaire de sa journée de 8 heures (ou plus), alors tout son temps de travail au-delà de ces 4 heures est *gratuit*, puisque non payé. Cette plus-value extorquée au prolétaire par le capitaliste pour sa dépense personnelle, son épargne et son investissement dans l'entreprise constitue le fonds même de l'exploitation du premier par le second. Mais entre le capitaliste de l'avoir qui se taille la part du lion de la plus-value et le gibier prolétaire, Makhaïski dénonce *les capitalistes du savoir*, qui, forts de leur *capital culturel*⁷¹, se taillent, eux, la part des hyènes. Comment nommer cette classe de prédateurs ? Makhaïski parle d'*intelligentsia*. Cette classe intellectuelle qui fournira pendant des décennies les *apparatchiks* du Parti et de la *nomenklatura*, avant de muter encore en *oligarques* et *nouveaux Russes*. Peu importe que le capital financier soit privé ou public, réparti entre capitalistes de l'avoir, ces cochons tirelire, ou détenu en indivision par les capitalistes du savoir, ces taupes à grosse tête. Les deux catégories fusionnent d'ailleurs largement. Mêmes écoles, mêmes diplômes, mêmes valeurs, mêmes milieux, etc. La bourgeoisie capitaliste ne pourrait diriger les affaires du monde sans recevoir et transmettre à ses enfants la meilleure éducation possible ; de même que les autres bénéficiaires de cette éducation, intellectuels bourgeois, ne peuvent qu'accéder à la direction des affaires du monde. On ne peut pas plus l'empêcher, qu'on ne peut empêcher l'huile de remonter à la surface de l'eau. Quel que soit le régime, on a toujours besoin de spécialistes et de compétences. Forts de leur seul capital culturel, les héritiers peuvent ainsi reconstituer leur fortune et leur pouvoir à travers les révolutions. De génération en génération, les mêmes ont accès aux services et aux magasins réservés, aux séjours, aux voyages, aux résidences, à tous les privilèges, matériels et immatériels, qui récompensent leur rôle indispensable.

Karl Kautsky, secrétaire d'Engels, éditeur des derniers volumes du *Capital* et maître à penser de la II^e Internationale durant trois décennies :

« Dans ce stade économique, les armées seules fournissent l'occasion d'organiser des grandes masses. Les grands capitaines sont aussi de grands organisateurs. La production capitaliste transplante dans l'industrie la tâche d'organiser de grandes masses d'hommes. Ce sont comme on le sait, les capitalistes qui sont leurs capitaines et leurs généraux, et ainsi tous ceux qui se distinguent parmi eux sont d'éminents organisateurs.

Le capital, en conséquence, estime fort et paye largement ceux de ses employés qui ont le talent de l'organisation, ceux-ci se multiplient et un régime prolétarien les emploiera

⁷⁰ Le Seuil, 1979

⁷¹ cf. P. Bourdieu, *La Distinction* (Editions de Minuit)

utilement. Nous ne condamnerons pas à l'inaction les directeurs des fabriques et des trusts. »⁷²

Mais qui en aurait douté ? Dans l'expression « *socialisme scientifique* », c'est le mot « *scientifique* » qui importe. Qu'est-ce que la *Révolution industrielle* sinon l'application industrielle de la science ? Qu'est-ce que l'industrie, sinon l'organisation scientifique de la production (Taylor, Stakhanov), basée sur l'exploitation scientifique de la matière et des producteurs ? Qu'est-ce que la Révolution socialiste, sinon l'application de la science aux rapports sociaux ? Quantification (statistiques) et réification (« *traiter les faits sociaux comme des choses* », Durkheim) ; et voilà pourquoi une révolution socialiste, scientifique et industrielle - mais ces trois termes sont transitifs -, ne peut qu'employer les directeurs de fabriques et des trusts.

Skirda traduit « *intelligentsia* » par « *les intellectuels* ». Le mot a quelque chose d'incommode en France où il a servi d'insulte contre les auteurs dreyfusards, Zola, Mirbeau, Anatole France, etc., avant d'être retourné en terme honorifique. De Sartre à Voltaire, il en est venu à désigner ces consciences célèbres, penseurs, écrivains, professeurs, engagés contre l'injustice officielle et/ou celle de la foule. Dans sa recension du *Socialisme des intellectuels*, et de façon courante, Jean-Pierre Garnier pointe la « *petite bourgeoisie intellectuelle* » (PBI), préposée aux tâches de conception, d'implémentation, de supervision et de contrôle.⁷³ En fait sous le nom d'*intelligentsia*, Makhaïski comprend les « binoclards », « les cols blancs aux mains blanches », haïs des prolétaires russes, et en termes socio-professionnels, les fonctionnaires des administrations, les membres de professions libérales et les organisateurs de la production : bureaucrates, avocats, journalistes, médecins, notaires, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaîtres, cadres, comptables, directeurs, gérants, etc. Ceux qu'à l'Ouest on nomme dès 1919 d'un mot qui vise leur caractéristique commune et essentielle, « technocrates » et « technocratie » (William Henry Smith, dans la revue *Industrial Management*). Bref, cette classe dont le reproche majeur aux capitalistes de l'avoir est de *mal gérer le système*, et qui pose en permanence sa candidature *alternative* à la direction des affaires. Jean Therme, technarque grenoblois, haut dirigeant du Commissariat à l'énergie atomique, membre du groupe de la Commission européenne en charge des technologies d'avenir, le déclare : « *Tous les élus nous aident et nous relaient à Paris.* »⁷⁴ C'est vrai. Tous les partis - y compris le Front National - représentent aujourd'hui la technocratie, avec des variantes suivant leur électorat et leur degré général de progressisme, mais surtout la gauche *innovante*, du parti socialiste au Nouveau Parti Anticapitaliste en passant par les écologistes.⁷⁵

⁷² *La Révolution Sociale*, 1902 (1912 pour l'édition française Marcel Rivière et Cie)

⁷³ cf. J-P. Garnier, *L'Etat, la cuisinière...et les intellectuels*, in *Etudes de marxologie*, juin 1981.

⁷⁴ *Le Monde*, 25/02/01

⁷⁵ cf. Pièces et main d'œuvre, *Sous le soleil de l'innovation, rien que du nouveau !* (L'Echappée, 2013) et TomJo, *L'Enfer Vert*, op. cité

Les marxistes, les communistes de toutes obédiences et bien d'autres courants révolutionnaires ont de bonnes raisons de voir dans l'intelligentsia technocratique des « *prolétaires intellectuels* », innocents de toute exploitation plutôt que des « *capitalistes du savoir* ». C'est qu'en dehors de quelques ouvriers autodidactes, la plupart des révolutionnaires professionnels sont des professionnels révolutionnaires pour qui le marxisme, mis à jour en léninisme, semble aussi évident et applicable qu'un manuel de gestion d'entreprise. C'est aussi que rompus aux tâches d'organisation et de direction, ils sont les seuls à même d'entreprendre la longue et complexe prise du pouvoir – et sa conservation. Dès 1922, nous dit Skirda, « le recensement panrusse des membres du parti communiste russe (...) relevait la présence de plusieurs milliers d'anciens anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires et bundistes.(...) Sans compter tous ceux qui s'étaient casés dans les rouages de l'appareil d'Etat. »⁷⁶ C'est-à-dire que ces anarchistes, mencheviques, socialistes-révolutionnaires, bundistes, etc., n'étaient pas moins avides de pouvoir que les bolcheviques, simplement ils n'étaient pas dans la bonne filière. Erreur promptement réparée.

« *Prolétaires intellectuels* » ou « *capitalistes du savoir* » ? Le diable selon Makhaïski est dans l'assimilation des tâches intellectuelles, « *travail complexe* », aux tâches manuelles, « *travail simple* », ou si l'on veut la confusion - intéressée - entre tâches de direction et tâches d'exécution. Tous les « travailleurs » sont égaux, même si la distinction revient aussi vite que Marx l'a enfouie, entre les « *prolétaires intellectuels* » et les « *prolétaires manuels* ». Tous les travailleurs sont égaux, mais les prolétaires intellectuels sont bien plus égaux que les manuels. Makhaïski épingle parmi d'autres passages ce paragraphe du *Capital* (absent de la traduction française classique de Jules Roy, précise Skirda, mais figurant bel et bien dans l'édition originale allemande et dans la traduction russe.)

« Le travail qui est considéré comme travail supérieur et complexe par rapport au travail social moyen est l'expression d'une force de travail dont le coût de formation est plus élevé, dont la production coûte plus de temps de travail et qui a, par conséquent, une valeur supérieure à celle du travail simple. Lorsque la valeur de cette force est plus élevée, elle s'exprime évidemment en un travail supérieur et se matérialise par conséquent, *dans les mêmes laps de temps*, dans des valeurs proportionnellement supérieures.

Makhaïski en déduit que Marx privilégie par là même les fonctions de direction et de gestion par rapport aux tâches d'exécution. Le coût des années passées à la formation de la "force de travail complexe" correspond à l'accumulation d'un "savoir", qui est plus qu'une force de travail : un "capital", qui doit être rentable et rémunéré par des dividendes sous la forme de hauts revenus. (...)

Marx est accusé par Makhaïski de dissimuler la rémunération des "travailleurs intellectuels", en particulier leur consommation provenant des bénéfices tirés de l'accroissement de productivité, et la part consacrée à la reproduction héréditaire de l'élite culturelle : l'éducation des générations suivantes.

⁷⁶ cf. Jan Waclav Makhaïski, *Le socialisme des intellectuels* (Le Seuil, 1979)

La société capitaliste utilise pour la formation des forces intellectuelles qui lui sont indispensables son fonds spécial, le "revenu net de la nation", la somme globale de la plus-value nationale, le "revenu net" de la société bourgeoise se trouve entre les mains des familles bourgeoises, sous formes de propriétés héréditaires. Chaque génération de salariés privilégiés, de "l'intelligentsia", absorbe au moment de son éducation une partie de la plus-value nationale. C'est ainsi qu'ils deviennent une force de travail "hautement qualifiée", de "grande qualité" et d'une "valeur supérieure". Cela signifie que *c'est justement en raison de ce qu'ils ont absorbé une certaine somme de la plus-value, qu'ils acquièrent, selon la logique du pillage, le droit de percevoir ultérieurement, sous forme d'un salaire attribué pour l'éducation reçue, le produit non payé du travail d'autrui, du labeur du prolétaire.*

Et dire que tout cela est présenté comme un *salaire attribué en fonction de leurs capacités individuelles !* La société bourgeoise transmet à sa descendance une partie de la plus-value, appropriée sous forme de rémunération correspondant à un travail de "grande qualité", "supérieur", et ainsi la plus grande richesse de l'humanité - le savoir - devient le monopole héréditaire de la minorité privilégiée. (...) les talents, les penseurs, les inventeurs ne peuvent naître que dans ce milieu. Afin que ce dernier puisse réaliser avec "justice" ses "connaissances et capacités individuelles particulières", non seulement le prolétariat a été dépouillé de son héritage séculaire, mais il l'a été également de sa capacité d'utiliser normalement son organe naturel : le cerveau. »⁷⁷

Skirda enfonce le clou dans une note en bas de page.

« Un autre passage de Marx, relatif à la critique du programme de Gotha, traite de ce même sujet : "Le droit des producteurs est *proportionnel* au travail qu'ils fournissent. L'égalité consiste en ce que le travail fait fonction de *mesure commune*. Toutefois, *tel individu est physiquement ou intellectuellement supérieur à tel autre, et il fournit donc en un même temps plus de travail ou peut travailler plus longtemps. Le travail, pour servir de mesure, doit être calculé d'après la durée ou l'intensité, sinon il cesserait d'être un étalon de mesure. Ce droit égal est un droit inégal pour un travail inégal. Il ne reconnaît aucune distinction de classe, puisque tout homme n'est qu'un travailleur comme les autres, mais il reconnaît tacitement comme un privilège de nature le talent inégal des travailleurs, et par suite, l'inégalité de leur capacité productive. C'est donc, dans sa teneur, un droit de l'inégalité, comme tout droit.*" (Économie, t.I, p.1419-1420, Karl Marx, Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade. Édition établie par Maximilien Rubel) On notera l'ambiguïté de la mesure du travail, durée ou intensité, qui autorise toutes sortes de supputations.

Dans le troisième livre du Capital, Marx effleure la question du "salaire spécial d'un directeur". Il justifie d'abord la fonction : "le travail de surveillance et de direction apparaît nécessairement partout où la production revêt la forme d'un processus socialement coordonné et non celle d'un travail isolé de producteurs indépendants. (...) C'est là un travail productif qui doit être exécuté dans tout système de production coordonné." (Économie, t.II, p.1146, 1147 à 1149) »

⁷⁷ cf. Alexandre Skirda. Présentation du *Socialisme des intellectuels*. Le Seuil, 1979

Ainsi la fonction de direction et de surveillance serait plus utile et nécessaire aux simples ouvriers qu'à leurs patrons ! Marx confirme ici le bien-fondé de la critique makhaisévienne. »⁷⁸

Marx confirme ici que pour lui : 1) Les hommes ne sont pas égaux en force physique ni en capacités intellectuelles. « Le droit par sa nature, ne peut consister qu'en l'application d'une même unité de mesure. Mais les individus inégaux (et ce ne seraient pas des individus différents s'ils n'étaient pas inégaux) ne sont mesurables d'après un étalon commun qu'autant qu'on les considère d'un même point de vue, qu'on ne les saisit que sous un aspect *déterminé*. Par exemple, dans le cas présent, cela signifie qu'on ne les considère *que comme travailleurs*, qu'on ne voit rien de plus en eux, qu'on fait abstraction de tout le reste. »⁷⁹

2) Qu'à durée ou intensité de travail égales, leur production est inégale.

3) Que le travail « *complexe* », c'est-à-dire intellectuel, le travail de direction de la production vaut davantage que le travail « *simple* », manuel, d'exécution de la production. « Or, de même que dans la société civile un général ou un banquier joue un grand rôle, tandis que l'homme pur et simple fait triste figure, de même en est-il du travail humain. C'est une dépense de la force simple que tout homme ordinaire, sans développement spécial, possède dans l'organisme de son corps. Le travail simple moyen change, il est vrai, de caractère dans différents pays et suivant les époques ; mais il est toujours déterminé dans une société donnée. Le travail complexe (*skilled labour*, travail qualifié) n'est qu'une puissance du travail simple, ou plutôt n'est que le travail simple multiplié, de sorte qu'une quantité donnée de travail complexe correspond à une quantité plus grande de travail simple, dont elle ne représente par conséquent qu'une quantité déterminée. » (*Le Capital*. Chapitre premier)

4) Et qu'il faut donc maintenir une hiérarchie des salaires. À chacun selon ses mérites. À travail inégal, salaire inégal.

On a vu tout le bien que Kautsky pensait des employés doués du « *talent d'organiseurs* » et qu'il n'était pas question pour lui, « *en régime prolétarien* », de « *condamner à l'inaction les directeurs des fabriques et des trusts.* » Ni le « *camp socialiste* », de la Chine populaire à la banlieue rouge, ni le « *socialisme réellement existant* » de la prise du Palais d'Hiver en octobre 1917 à la chute du mur de Berlin en 1989 n'ont jamais réduit « *les directeurs* » à l'inaction. Ils ont même, à l'inverse, *dirigé l'action* pendant 70 ans, et perdu la partie contre les directeurs du *Monde libre*. Et un fait certain à propos du fidèle Kautsky, c'est qu'il n'a jamais pensé autre chose que Marx et Engels - sauf erreur de sa part.

On trouve dans le premier livre du *Capital*, un nombre réduit de remarques ayant trait au « *travail simple* » et au « *travail complexe* », ce qui prouve, venant d'un analyste aussi méticuleux que Marx, que cette question n'en était pas une pour lui, les « *directeurs* » n'étant pas suspects d'émerger en classe distincte, et encore moins en classe dirigeante.

⁷⁸ cf. Alexandre Skirda, Présentation du *Socialisme des intellectuels* (Le Seuil, 1979)

⁷⁹ *Critique du programme de Gotha*, 1875 (Les Editions Sociales, 2008)

Il définit d'abord la puissance ou force de travail comme « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles. » (Chapitre VI)

Il raille le capitaliste qui joue au travailleur : « Notre ami, tout à l'heure si gonflé d'outrecuidance capitaliste, prend tout à coup l'attitude modeste d'un simple ouvrier. N'a-t-il pas travaillé lui aussi ? Son travail de surveillance et d'inspection ne forme-t-il pas aussi de la valeur ? Le directeur de sa manufacture et son contremaître en haussent les épaules. » (Chapitre VII)

Ils haussent les épaules, parce que ce « *travail complexe* » d'inspection et de contrôle, eux l'effectuent vraiment. C'est-à-dire qu'ils forment de la valeur, mais produisent-ils de la plus-value ?

Voici que la notion de « *travail complexe* » se brouille et se diversifie. « En examinant la production de la plus-value, nous avons supposé que le travail approprié par le capital est du travail simple moyen. La supposition contraire n'y changerait rien. Admettons, par exemple, que comparé au travail du fileur, celui du bijoutier est du travail à une puissance supérieure, que l'un est du travail simple et l'autre du travail complexe où se manifeste une force plus difficile à former et qui rend dans le même temps plus de valeur. Mais quel que soit le degré de différence entre ces deux travaux, la portion de travail où le bijoutier produit de la plus-value pour son maître ne diffère en rien qualitativement de la portion de travail où il ne fait que remplacer la valeur de son propre salaire. Après comme avant, sa plus-value ne provient que de la durée prolongée du travail, qu'il soit celui du fileur ou celui du bijoutier.

D'un autre côté, quand il s'agit de production de valeur, le travail supérieur doit toujours être réduit à la moyenne du travail social, une journée de travail complexe, par exemple, à deux journées de travail simple. Si des économistes comme il faut se sont récriés contre cette « assertion arbitraire », n'est-ce pas le cas de le dire, selon le proverbe allemand, que les arbres empêchent de voir la forêt ! Ce qu'ils accusent d'être un artifice d'analyse est tout bonnement un procédé qui se pratique tous les jours dans tous les coins du monde. Partout, les valeurs des marchandises les plus diverses sont indistinctement exprimées en monnaie, c'est-à-dire dans une certaine masse d'or ou d'argent. Par cela même, les différents genres de travail, représentés par ces valeurs, ont été réduits dans des proportions différentes, à des sommes déterminées d'une seule et même espèce de travail ordinaire, le travail qui produit l'or ou l'argent. » (Chapitre VII)

Bref la force de travail qualifiée, voire très qualifiée, qui exige une formation plus longue et supérieure, plus coûteuse - mais qui rapporte plus pour une même unité de temps qu'une force de travail simple - produit de la plus-value en fonction du même mécanisme de prolongation du travail. Comparez les coûts de formation d'un terrassier, d'un maître maçon et d'un ingénieur des ponts et chaussées. Mais, dirait Makhaïski, voyons qui paye en fin de compte la formation des élèves ingénieurs et le budget de l'enseignement supérieur. Soit ces frais incombent à la Nation et l'ensemble des contribuables payent la formation des *capitalistes du savoir*. Soit les familles

payent ces frais, grâce à l'exploitation directe ou indirecte de la plus-value, et ainsi se transmet de génération en génération le patrimoine culturel et matériel. Il y a des exceptions à la règle, le fils de famille décadent qui dilapide son héritage, et le fils du peuple énergique qui fait fortune ; mais on ne juge pas de la règle par ses exceptions. Si donc un bijoutier (un ouvrier qualifié à l'époque de Marx) ou un contremaître remboursent en quatre heures de travail, le salaire reçu pour huit heures de travail ou plus, le reste de leur journée est un don au capital. Du travail *gratuit*.

Dans le fourre-tout du « *travail complexe* », Marx range aussi bien le savoir-faire (technicien, ingénieur) que le savoir-diriger (contremaître, comptable, cadre, directeur), fonctions qui naissent et croissent avec les moyens de production et le nombre d'individus qui « *coopèrent* », de gré ou de force à la production.

« Si donc la direction capitaliste, quant à son contenu, a une double face, parce que l'objet même qu'il s'agit de diriger est, d'un côté, procès de production coopératif et, d'un autre côté, procès d'extraction de plus-value - la forme de cette direction devient nécessairement despotique - les formes particulières de ce despotisme se développent à mesure que se développe la coopération.

Le capitaliste commence par se dispenser du travail manuel. Puis quand son capital grandit et avec lui la force collective qu'il exploite, il se démet de sa fonction de surveillance immédiate et assidue des ouvriers et la transfère à une espèce particulière de salariés. Dès qu'il se trouve à la tête d'une armée industrielle, il lui faut des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contremaîtres), qui pendant le procès de travail, commandent au nom du capital. Le travail de surveillance devient leur fonction exclusive. Quand l'économiste compare le mode de productions des cultivateurs ou des artisans indépendants avec l'exploitation fondée sur l'esclavage, telle que la pratiquent les planteurs, il compte ce travail de surveillance parmi les faux frais. Mais s'il examine le mode de production capitaliste, il identifie la fonction de direction et de surveillance, en tant qu'elle dérive de la nature du procès de travail coopératif, avec cette fonction, en tant qu'elle a pour fondement le caractère capitaliste et, conséquemment, antagonique, de ce même procès. Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital, de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière. » (Chapitre XIII)

En clair, « *la coopération* », c'est-à-dire la mobilisation d'un nombre croissant de travailleurs au sein d'une entreprise, d'une armée industrielle, exige - quels que soient les rapports de production, capitalistes ou socialistes - la direction et l'encadrement de cette armée par un corps d'officiers et de sous-officiers (directeurs, gérants, surveillants, inspecteurs, contremaîtres) qui commandent tantôt au nom du capital, tantôt au nom du travail et des travailleurs. Quand ils commandent au nom du capital, ils contribuent à l'extraction de plus-value. Quand ils commandent les ouvriers au nom de la classe ouvrière, ils contribuent à leur émancipation et à leur domination économique. Pour ce travail « *complexe* », ayant exigé une formation plus longue et difficile qu'un travail « *simple* », mais qui rapporte davantage pour une même unité de

temps, ils touchent un salaire « *spécial* », c'est-à-dire plus important. On trouve beaucoup moins d'ingénieurs, d'inspecteurs, de surveillants, de comptables, de cadres et de directeurs que de manœuvres, et la journée de ces « *travailleurs intellectuels* » produit beaucoup plus que celle d'un manœuvre. Il faut donc, suivant leurs mérites, payer les uns beaucoup plus que l'autre.

Par ailleurs, ce n'est pas sa position de directeur industriel qui fait un capitaliste du capitaliste - puisqu'il peut déléguer cette fonction à un salarié -, mais au contraire sa position de capitaliste qui, à l'époque industrielle du capitalisme, fait de lui un chef d'industrie investissant du capital dans l'activité la plus apte à sa reproduction. Suivant l'analogie de Marx, le roi n'est point le roi parce qu'il est chef d'armée ; il devient au contraire chef d'armée parce qu'il est le roi. C'est du moins la règle dynastique, mais on sait, pour le coup, les innombrables exceptions à cette règle et les innombrables chefs d'armée devenus rois, après avoir, ou non, renversé le roi. Kautsky a vu l'émergence de la *technocratie*, et la façon dont celle-ci, après avoir servi les capitalistes, pourrait sinon les supplanter, du moins former avec eux un alliage indissoluble.

« Mais les capitalistes n'ont ni le temps, ni la tranquillité, ni les connaissances préliminaires indispensables pour s'occuper d'art ou de science. Les conditions préalables d'une participation régulière à l'administration des affaires publiques leur font même défaut. Comme l'art et comme la science, cet office cesse d'être exercé par les classes dominantes. Elles l'abandonnent à des salariés, aux bureaucrates. La classe capitaliste règne mais ne gouverne pas. Elle se contente de commander au gouvernement. La noblesse féodale à son déclin, en devenant une noblesse de cour, s'est satisfaite du même emploi. Mais ce qui chez elle, est le produit de la corruption, de la renonciation à ses fonctions sociales découle, au contraire, pour la classe capitaliste, de ses devoirs sociaux, appartient à son essence.

Quand une classe jouit d'une puissance si considérable, elle peut se maintenir longtemps après qu'elle est devenue superflue et même nuisible. Et plus l'autorité publique est forte, plus aussi une classe dominante s'en prévaudra, plus elle s'attachera opiniâtrement à ses privilèges, mais elle sera disposée à des concessions. Mais assurer ainsi sa domination, c'est donner encore plus d'acuité aux antagonismes de classe, c'est ménager un caractère d'autant plus violent à la catastrophe politique quand elle finira par se produire. »⁸⁰

Quoi de plus superflu que Liliane Bettancourt, propriétaire de L'Oréal, sinon Arnaud Lagardère, héritier du groupe Lagardère ? Quoi de plus nécessaire que les cadres et PDG de ces entreprises, issus des meilleures écoles du capital et dont la rémunération, outre des salaires en millions d'euros, comporte des primes de bienvenue, de résultat, de départ, ainsi que des paquets d'actions ? Mais aussi, quoi de plus nécessaire qu'un Steve Job, un Bill Gates, un Larry Page, un Zuckerberg, un Jeff Bezos et tous ces ingénieurs, technocrates de la plus haute volée, issus des meilleurs instituts de technologie, fondateurs d'Apple, Microsoft, Google, Facebook, Amazon, etc. Ou si l'on veut des exemples hexagons que Xavier Niel, patron fondateur de Free et

⁸⁰ Karl Kautsky, *La Révolution Sociale*, 1902 (Librairie Marcel Rivière et Cie, 1912)

actionnaire du *Monde*, André-Jacques Auberton-Hervé, PDG fondateur de Soitec, Jean-Michel Karam, PDG fondateur de Memscap et tant d'autres ? C'est-à-dire les phénix du capitalisme au XXI^e siècle, à l'ère technologique ? Ceux-là ne sont pas des capitalistes au sens strict, des rentiers et spéculateurs, possesseurs d'un capital mais des représentants de cette classe dirigeante, qui riches de leur expertise et de leurs capacités incarnent l'initiative et l'activité face à des actionnaires plutôt passifs et réactifs. Les premiers ont des idées et trouvent toujours le capital, privé, public ou mixte pour les financer (*venture capital*, fonds d'amorçage, fonds de soutien à l'*innovation*, Caisse des dépôts et consignations, partenariats publics/privés, fonds d'investissements privés ou publics, fonds souverains, etc.) Les seconds ont de l'argent et ils cherchent des idées pour ne pas le perdre et même pour le faire fructifier. Cependant, les plus dégénérés rejets du *capitalisme de l'avoir* rencontrent les héritiers du *capital culturel* dans ces écoles où ils acquièrent des connaissances, des idées et des relations communes, préalables à leurs alliances et projets communs. Le corpus intellectuel et culturel nécessaire à leur condominium social.

Quand Marx écrit *Le Capital*, ces « *capitalistes du savoir* », maîtres du « *capital culturel* » paraissent quantité si négligeable, qu'un analyste aussi perçant ne soupçonne pas même l'importance qualitative et quantitative qu'ils pourraient prendre.

« Dans la fabrique automatique, la division du travail reparaît tout d'abord comme distribution d'ouvriers entre les machines spécialisées, et de masses d'ouvriers, ne formant pas cependant des groupes organisés, entre les divers départements de la fabrique, où ils travaillent à des machines-outils homogènes et rangées les unes à côté des autres. (...) »

La classification fondamentale devient celle des travailleurs aux machines-outils (y compris quelques ouvriers chargés de la chaudière à vapeur) et de manœuvres, presque tous enfants, subordonnés aux premiers. Parmi ces manœuvres, se rangent plus ou moins tous les *feeders* (alimenteurs) qui fournissent aux machines leur matière première. **À côté de ces classes principales prend place un personnel numériquement insignifiant d'ingénieurs, de mécaniciens, de menuisiers, etc., qui surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. C'est une classe supérieure de travailleurs, les uns formés scientifiquement, les autres ayant un métier placé en dehors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés. Cette division du travail est purement technologique.** » (Chapitre XV)

C'est moi, bien sûr, qui souligne les dernières phrases. Comment l'auteur de ce génial diagnostic en 1848 : « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de productions, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. » (*Le Manifeste du Parti communiste*) peut à ce point manquer l'importance et la signification de cette « *classe supérieure de travailleurs* », « *d'ingénieurs et de travailleurs scientifiques* », « *numériquement insignifiante* », « *purement technologique* » ? Purement technologique ! C'est-à-dire insignifiante à l'absolu, socialement et politiquement. Une classe *neutre* comme sa spécialité - la technologie. On sait que pour ses apologistes, « *tout dépend de l'usage qu'on en fait* »,

« *Bon ou mauvais* », « *Capitaliste/ socialiste/ écologiste/ anarchiste / révolutionnaire, etc.* ».

Trente-cinq ans plus tard, en 1902, l'honnête Kautsky, qui est tout sauf un renégat, ne peut s'empêcher de remarquer l'émergence de cette *intelligentsia*.

« De même que le prolétariat, la classe des intellectuels est encore une des particularités du mode de production capitaliste. J'en ai déjà fait plus haut la remarque : ce mode occupe si bien les classes dominantes qu'il ne leur reste plus le goût ni le loisir d'assurer l'administration des affaires publiques ou de se consacrer aux arts et aux sciences comme le firent l'aristocratie athénienne ou le clergé au plus beau temps de l'Eglise catholique. L'activité intellectuelle la plus élevée, réservée jadis aux classes dominantes, est abandonnée aujourd'hui à des travailleurs salariés, et le nombre de ces fonctionnaires, ingénieurs, artistes, savants de profession, ne cesse de s'accroître rapidement.

Ils forment la classe de ce qu'on appelle les "intellectuels", "la nouvelle classe moyenne". Mais elle se distingue surtout de l'ancienne bourgeoisie par l'absence d'une conscience de classe. Quelques-unes de ces couches possèdent bien une certaine conscience professionnelle d'état, et surtout une certaine vanité professionnelle, mais les intérêts sont trop spéciaux pour qu'ils puissent donner naissance à une conscience de classe commune. Ses membres se rallient aux classes et aux partis les plus différents ; ils leur fournissent leurs défenseurs intellectuels. Les uns combattent pour les intérêts des classes dominantes au service desquelles beaucoup d'intellectuels sont tenus d'entrer par profession. D'autres ont fait leur la cause du prolétariat. Mais la plupart sont restés enfermés jusqu'ici dans le cercle d'idées des petits-bourgeois. Beaucoup d'entre eux ont leurs origines dans la petite bourgeoisie ; de plus, leur situation dans la société a de l'analogie avec celle de la petite bourgeoisie, ils forment une classe intermédiaire entre le prolétariat et les classes dominantes.

Ce sont ces couches qui, comme nous l'avons fait observer plus haut, témoignent de plus en plus de sympathie au prolétariat et au socialisme. Elles n'ont pas d'intérêt de classe précis, par profession elles sont très accessibles aux vues scientifiques ; aussi des considérations intellectuelles peuvent-elles très bien les amener à certains partis politiques. La banqueroute théorique de l'économie bourgeoise, la supériorité du socialisme devaient forcément leur apparaître. (...)

Il n'existe peut-être pas de salon où l'on ne se heurte à un ou plusieurs socialistes.

Si ces cercles d'hommes cultivés signifiaient la bourgeoisie, sans doute nous aurions partie gagnée, et la révolution sociale serait superflue. (...)

Mais ils ne forment qu'une partie de la bourgeoisie. Ils écrivent, il est vrai, et parlent en son nom, mais ne déterminent pas son action. C'est sur ses actes et non sur ses paroles que l'on juge une classe ou un homme.

De plus, cette fraction de la bourgeoisie qui témoigne des sympathies prolétariennes en forme la partie la moins propre au combat et la moins combative.

Autrefois, certes, quand même dans la masse des gens cultivés, le socialisme était flétri comme un crime, comme une démence, les éléments bourgeois ne pouvaient venir au mouvement socialiste qu'en rompant avec tout leur monde. Quiconque abandonnait alors les sphères bourgeoises pour aller au socialisme avait besoin, pour le faire, d'une énergie, d'une passion et d'une conviction révolutionnaires beaucoup plus grande qu'il

n'en fallait à un prolétaire. Et, en thèse générale, ces éléments étaient les membres les plus révolutionnaires du parti et nourrissaient les idées les plus radicales.

Il en est tout autrement aujourd'hui : le socialisme est accepté dans les salons, il n'est plus besoin d'une énergie particulière, il n'est plus nécessaire de rompre avec la société bourgeoise pour porter le nom de socialiste. Rien d'étonnant dès lors que ces nouveaux-venus restent imbus des idées et des sentiments traditionnels de leur classe. »⁸¹

On voit paraître ici certains poncifs sur les « *intellectuels* », classe molle et moyenne, flottant entre capitalistes et ouvriers, trop diverse et dispersée pour acquérir une conscience d'elle-même, que ses goûts, sa formation et ses origines inclinent à l'opinion et à la contemplation plus qu'à l'action. L'*intellectuel radical* (Marx, Engels, Bakounine) constituant l'exception dépassée. C'est qu'en Europe, entre 1848 et 1902, le socialisme, en se diffusant s'est embourgeoisé. Ce n'est d'ailleurs qu'un début. Le bourgeois salarié, lecteur du *Monde* et du *Nouvel Observateur*, habitué du Lubéron et du festival d'Avignon depuis deux générations, peut-il être autre chose que socialiste ou écologiste ? Oui, il peut être « *communiste* » à la mode Badiou, universitaire gendelette, d'un Hazan ou d'un Vidal, éditeurs de *La Fabrique*, d'*Amsterdam*, de *La Revue des Livres*, ou d'un Julien Coupat, communiste héritier - mais blanquiste chic - qui font roucouler d'aise leurs *groupies* et alter ego des media « *de qualité* » ; *Le Monde*, *France Culture*, *Les Inrocks*, etc. C'est une tradition. Kautsky note déjà, dans *Terrorisme et communisme*, en 1919, que « la théorie blanquiste ne posait pas de très grandes exigences aux facultés intellectuelles et appelait surtout à l'action immédiate. Elle exerçait beaucoup d'attrait sur les hommes d'action. Mais elle trouvait beaucoup plus de partisans parmi les intellectuels, surtout les étudiants, que parmi les ouvriers. (...) »

Les proudhoniens formaient en France, sous le deuxième Empire, le véritable parti des ouvriers, tandis que les blanquistes étaient surtout un parti d'étudiants. »

C'est de blanquisme, de culte du complot, du comité « *invisible* », de violence dictatoriale - de dictature *sur* le prolétariat et de violence contre les autres courants révolutionnaires - que Kautsky et Rosa Luxemburg accusent Lénine, Trotski et leur implacable petit appareil de « *professionnels* ». De petits salauds. Le goût du pouvoir, de la violence et de la manipulation ne s'est pas perdu avec eux. On voit que non seulement les intellectuels de la classe moyenne sont capables de la férocité la plus résolue, la plus disciplinée et la mieux organisée. Mais surtout, que sous couvert d'altruisme, de servir le peuple et la classe ouvrière, ils dissimulent une conscience de classe aussi aigüe et compacte que tacite. Rappel : « *Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs* » (Panaït Istrati). Nul n'en est plus conscient dans la défense de leurs intérêts que ces maîtres de l'organisation, membres de *l'intelligentsia* et du parti de la technocratie. Makhaïski l'avait bien dit, mais *Au pays du mensonge déconcertant* (Ciliga), sa vérité fut aussitôt refoulée par le parti des vainqueurs, technocrates communistes et assimilés. Elle le fut 72 ans durant en URSS, elle l'est toujours chez leurs résidus et rejetons, partout où ils arrivent à tenir ou à

⁸¹ *La Révolution Sociale*, op. cité

reprendre pied, car là se cache le secret de leur insondable ignominie. Dans leur fausse conscience et leur fausse appartenance de classe. D'où leur susceptibilité, leur violence verbale de meute (puisque provisoirement, ils ne peuvent en exercer d'autre), dès qu'on pointe leur duplicité, leur double pensée, leur double discours - à eux ! Les héros, martyrs et dépositaires exclusifs du Bien : les communistes.

9 - Intellectuels bourgeois, bourgeois salariés : des technocrates. Les mutations de la classe de loisir (Veblen). Le technocrate est progressiste. Social démocrate. Il se soucie de sa *qualité de vie* et va au Festival d'Avignon.

Autre confirmation, celle de Jean-Claude Milner, normalien supérieur, disciple d'Althusser et de Lacan, dirigeant de la Gauche prolétarienne, notable linguiste, revenu, comme nombre de ses pareils, de Mao à Moïse (sans compter les imitateurs revenus à Pierre, Paul ou Mahomet). Dans *Le salaire de l'idéal. La théorie des classes et de la culture au XX^e siècle*, paru en 1997, il découvre que loin du rentier balzacien ou fin de siècle, tel que Proust en connut jusqu'à ce que la Première guerre mondiale leur apprît la mortalité de leur civilisation, *la plupart des bourgeois modernes sont salariés.*

« (...) plus précisément, ils se sont faits les hérauts de la modernité même. Leurs supports d'élection sont les professions nées des innovations technologiques (ingénieurs) ou de l'Etat industriel moderne (fonctionnaires). Réciproquement, l'explosion technologique du XX^e siècle fournit la base de leur mutation sociale. C'est donc tout un que de pointer cette évolution technique et de reconnaître que, par elle, on touche au paradigme bourgeois. Si la toute-puissance de la technique est consubstantielle au capitalisme, alors le changement du paradigme de classe l'est aussi. Modernité technique et modernité sociale vont de pair. Si l'on convient de réserver le nom de « moderne » à ce qui accompagne la science et la technique du XX^e siècle, alors la bourgeoisie rémunérée est bien la seule bourgeoisie moderne. (...)

Lorsqu'on parle de moderniser une société bourgeoise, cela n'a donc qu'un seul sens : d'un même geste et d'une même décision, s'ouvrir à l'innovation technologique et augmenter le nombre de bourgeois rémunérés, que ce soit en embourgeoisant certains rémunérés non bourgeois ou en appauvrissant certains bourgeois rentiers, pour les contraindre à se laisser rémunérer. (...)

Ce que le XX^e siècle voit donc émerger en Occident, ce ne sont pas seulement les bourgeois rémunérés en général, ce sont les bourgeois salariés : cadres, ingénieurs, fonctionnaires, employés, techniciens, etc. Du même mouvement que la bourgeoisie rémunérée devient majoritaire dans la bourgeoisie, la bourgeoisie salariée devient majoritaire dans la bourgeoisie rémunérée. C'est pourquoi il est non seulement commode, mais aussi légitime, de désigner le tout par la partie. La bourgeoisie salariée vaut pour l'ensemble de la bourgeoisie rémunérée et, à travers elle, pour l'ensemble de la bourgeoisie. »

Cette bourgeoisie rémunérée (avocats, médecins, « professions libérales »), et cette bourgeoisie salariée (ingénieurs, techniciens, cadres, fonctionnaires), nous les connaissons maintenant ; ce sont ces « *capitalistes du savoir* » démasqués par

Makhaïski, cette *intelligentsia* ou technocratie en conflit et collaboration avec les « capitalistes de l'avoir » (actionnaires, financiers, banquiers) pour la gestion des affaires, l'exploitation du prolétariat (essentiellement délocalisé ou remplacé par des machines), et l'extorsion de la plus-value. Si Milner a assez de sens du ridicule pour ne pas travestir des ingénieurs et chercheurs en « *prolétaires intellectuels* », il ne va pas jusqu'à critiquer la distinction marxiste entre « *travail simple* » (manuel) et « *travail complexe* » (intellectuel), entre dirigeants et exécutants. La liste des marchandises et donc le salaire nécessaire à la reconstitution de la force de travail vendue peut donc légitimement varier suivant ses caractéristiques : manuelle ou intellectuelle, qualifiée ou brute, etc. « Il est parfaitement conforme à la logique économique du salaire qu'une compétence se paie et qu'un système de juste prix doive payer une force de travail qualifiée plus cher qu'une force de travail non qualifiée. » La question traitée par Milner n'est pas la justice ou l'injustice de cette « *logique économique du salaire* », mais ce qu'il nomme « *sursalaire* » ou « *surtemps* », les deux étant réversibles suivant que le bourgeois reçoit un surcroît de salaire ou un surcroît de temps libre, sans commune mesure avec les nécessités de reproduction de sa force de travail. Aux prolétaires, le salaire « *fondamental* », incompressible, destiné à couvrir leurs besoins vitaux et la reconstitution de leur force de travail (voyez chez Foxcon, en Chine et dans le textile au Bangladesh). En attendant le « *revenu universel* » réclamé par les héritiers du marxisme, afin que les producteurs de plus-value périmés par les machines puissent continuer à s'abrutir en toute quiétude sur leurs écrans - du pain et des jeux - et surtout à *consommer*. Sinon, d'où le capital trouvera-t-il les moyens de son auto-accumulation et du Progrès machinal ? Les machines paieront. Leurs impôts financeront le revenu universel, les services sociaux, les retraites des ex-salariés. La demande, la consommation des machines tireront la croissance, le marché, l'activité des entreprises, l'économie.

Aux bourgeois, le *sursalaire du loisir*, nécessaire à leur culture et à leur reproduction élitaire (voyez Avignon, *Les Rencontres de Pétrarque*, le week-end, la semaine de 35 heures et toute la pâtée culturelle à l'intention des festiveaux).

Milner : « On mesure ici ce qu'a d'éternellement abominable le mot d'ordre *Arbeit macht frei*, et ce qu'avait d'occasionnellement profond l'intuition de Paul Lafargue d'un droit à la paresse. »

Lafargue : « La grande expérience anglaise est là, elle démontre irréfutablement que, pour puissancer la productivité humaine, il faut réduire les heures de travail et multiplier les jours de paye et de fêtes, et le peuple français n'est pas convaincu. (...) Pour forcer les capitalistes à perfectionner leurs machines de bois et de fer, il faut hausser les salaires et diminuer les heures de travail des machines de chair et d'os. »⁸²

Le bourgeois salarié étant le seul à jouir d'une vie sociale digne et honorable, « tout "projet de société" se ramène à la question : "Quel plan pour accélérer la généralisation du sursalaire ?" (ou ralentir sa raréfaction, version triste). »

On sait qu'à cette question le bourgeois de gauche, social-technocrate, a répondu par la technification, l'automatisation et l'informatisation générale de la société. La

⁸² *Le droit à la paresse*, 1880

substitution des machines à la paysannerie, à la classe ouvrière et aux employés des services, la promotion des plus qualifiés de leurs enfants et l'extinction démographique des catégories périmées. « *Vers l'Humanité de métier* », dirait de Gaulle ; la surhumanité - réduite mais supérieure - des ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques, débarrassée du poids mort et des innombrables bouches inutiles de la sous-humanité brute ; à la seule technocratie servie et asservie par les machines.

Malevitch : « Le système socialiste développera davantage encore la machine, c'est là tout son sens. Son sens consiste à libérer le plus possible la main d'œuvre du travail, en d'autres termes, de faire de tout le peuple travailleur ou toute l'humanité un maître aussi oisif que le capitaliste qui reporte sur les mains du peuple tous ses calcs et tout son travail. L'humanité socialiste reportera ses calcs et sa sueur sur les muscles des machines et garantira aux machines un travail illimité, qui ne leur laissera pas une minute de répit. Dans l'avenir, la machine devra se libérer et reporter son travail sur un autre être, se débarrassant du fardeau de la société socialiste, se garantissant elle aussi le droit à la "paresse". »⁸³

Milner : « Dans le nom même de social-démocratie, se retrouve à nu le couple fondamental : définition strictement numérique de la domination et programme d'accroissement numérique de la classe dominante. La social-démocratie est de ce fait l'idéologie naturelle de tout bourgeois salarié pour peu qu'il ait choisi d'espérer. »

Qu'il ait choisi d'espérer du moins dans l'arrivée et le maintien au pouvoir de sa classe : *Le socialisme des intellectuels* selon Makhaïski. Ou le *collectivisme bureaucratique* selon Bruno Rizzi. C'est la même chose, mais on y revient.

Le comique, c'est que Milner retrouve Bourdieu quand il constate l'existence séculaire en Occident de l'institution scolaire comme fabrique de bourgeois du savoir. Bourdieu que tout à son obsession identitaire, Milner avait taxé d'antisémitisme, et précisément pour cette thèse sur la reproduction héréditaire des élites.

Émission *Répliques* sur *France Culture*, le 13 janvier 2007.

Milner : « Vous raisonnez, je veux bien que ce soit par référence à Bourdieu. J'ai ma thèse sur ce que veut dire "héritiers" chez Bourdieu : les héritiers, c'est les Juifs ! (...) Je crois que c'est un livre antisémite. »

Milner de nouveau, dans *Libération*, le 10 février 2007.

« Les *Héritiers* m'ont toujours fait penser à une anecdote que Sartre rapporte dans *La Question juive*. Un jeune Français "de souche" qui vient de rater l'agrégation s'étonne qu'un dénommé Bloch soit, lui, arrivé premier. Je pense que tout le fil de la pensée de Bourdieu sur l'école et le collège vise à ce plus jamais un Bloch ne puisse arriver premier à l'agrégation. »

Et le même Milner enfin, dans son livre, *Le Salaire de l'Idéal* :

« Quoique héritées de l'Antiquité et du Moyen Age, elles (NdA : l'école, l'université) assurent une fonction strictement moderne : accroître le nombre des bourgeois, au-delà des limites de la propriété. Elles le font notamment par la collation des grades ; tout

⁸³ *La paresse comme vérité effective de l'homme*, 15 février 1921

grade universitaire devient un titre, entendons un titre de créance sur le salariat bourgeois, c'est-à-dire le sursalaire.

Comme ce titre est réputé dépendre de la maîtrise de quelque savoir théorisé, le sursalaire en retour peut être dit dépendre de cette maîtrise. Grâce au sophisme d'induction illégitime, tout sursalaire s'en trouve du coup justifié en son principe. »

10 - Epilogue. Kautsky échappe aux nazis, et Makhaïski aux bolcheviks. Sauvés par la mort. Fasciste, communiste ou libérale, la modernité technologique et la classe technocratique s'imposent partout. Les « Trente glorieuses » permettent à la classe ouvrière occidentale de réaliser fugitivement ses aspirations bourgeoises. Avant de disparaître. La classe ouvrière des « pays émergents » suit déjà sa trace.

Qu'advint-il de Kautsky ?

Il vieillit.

Il écrivit volume sur volume de polémique contre les bolcheviks ou d'autres *Doktoren* de la social-démocratie austro-allemande. En 1927, il publia son monument sur *La conception matérialiste de l'histoire*, réédité en 1988 par son petit-fils John H. Kautsky aux Etats-Unis (Yale University Press). Il fuit l'Autriche et les nazis, lors de l'*Anschluss*, en 1938, et mourut l'année suivante, à 84 ans, à Amsterdam. L'un de ses fils fut emprisonné à Buchenwald et sa femme, Louise, mourut à Auschwitz, en 1944.

Voici son épitaphe, rédigée en 1939 par Paul Mattick (1904-1981), un ancien de la Ligue Spartacus et de la Jeunesse Socialiste Libre, émigré en 1926 aux Etats-Unis et devenu un théoricien critique du marxisme.⁸⁴

« Karl Kautsky : de Marx à Hitler

(...) Ainsi Kautsky était convaincu que l'épisode fasciste serait suivi d'un retour « à la normale », à une démocratie abstraite toujours plus socialiste qui parachèverait les réformes amorcées à la glorieuse époque de la participation des socialistes au gouvernement. Or il crève les yeux que la réforme fasciste est aujourd'hui la seule réforme du capitalisme qui soit objectivement possible. De fait "le programme de socialisation" que les social-démocrates n'osèrent jamais réaliser du temps qu'ils détenaient le pouvoir, a été en grande partie réalisé par les fascistes. De même que les revendications de la bourgeoisie allemande ne furent pas satisfaites en 1848 mais après, par la contre-révolution qui suivit, le programme de la social-démocratie a été accompli par Hitler. C'est à Hitler en effet, non à la social-démocratie, que de vieilles aspirations socialistes, tels que l'*Anschluss* de l'Autriche et le contrôle étatique de l'industrie et des banques, doivent d'être entrés dans les faits. C'est Hitler, non la social-démocratie, qui a proclamé le 1^{er} mai jour férié. Et d'une manière générale, il suffit de comparer ce que les socialistes disaient vouloir mais ne firent jamais, avec la politique pratiquée en Allemagne depuis 1933, pour s'apercevoir que Hitler a bel et bien réalisé le programme de la social-démocratie, mais en se passant de ses services. Comme Hitler, les social-démocrates combattent à la fois le bolchevisme et le

⁸⁴ cf. *La révolution fut une belle aventure. Des rues de Berlin en révolte aux mouvements radicaux américains (1918-1934)* (Ed. L'Echappée, 2013)

communisme et, comme lui, préfèrent la mise en place d'instances de contrôle étatique à un système de capitalisme d'Etat aussi poussé que le système russe. Mais les social-démocrates n'eurent jamais l'audace de prendre les mesures qu'exigeait l'exécution de ce programme et ce fut Hitler qui s'en chargea. De même que Kautsky s'était révélé incapable d'imaginer seulement que la théorie marxiste pouvait déboucher sur une pratique marxiste. Il n'arriva pas à comprendre qu'une politique de réforme capitaliste doit avoir des effets pratiques et que telle fut précisément l'œuvre du fascisme.

Dans un discours prononcé en 1872, après la clôture du congrès de l'Internationale de La Haye, Marx lui-même déclarait : "L'ouvrier doit saisir un jour la suprématie politique pour asseoir la nouvelle organisation du travail (...) Mais nous n'avons pas prétendu que pour arriver à ce but les moyens sont identiques. (...) Et nous ne nions pas qu'il existe des pays comme l'Amérique, l'Angleterre (...) où les travailleurs peuvent arriver à leurs buts par des moyens pacifiques". »⁸⁵

Vous avez bien lu. Hitler a réalisé une partie du programme social-démocrate - l'annexion de l'Autriche, le contrôle de l'industrie et des banques - que le parti social-démocrate n'a jamais osé mettre en œuvre. L'invasion de la Pologne ne le rendait pas pire que Staline, son co-envahisseur. C'est l'extermination de 6 millions de juifs, planifiée, exécutée, revendiquée *en tant que telle*, qui fait de lui le maître étalon du Mal, quand la Terreur rouge (1918 – 1920), exterminait sans le dire 2,4 millions d'« *ennemis de classe* » et de « *contre-révolutionnaires* » ; et la terreur sous Staline, au moins 20 millions de morts, dans le non-dit de ces crimes qui vont de soi, qui vont sans dire. Avec le silence et le déni complices de la militance et de l'intellocratie occidentale, droites dans leurs « *positions de classe* ». Mais « *c'est un point de détail* » comme dit Le Pen ; et Badiou, le nécromancien de « *l'Idée communiste* » : « *le comptage des morts est la dimension zéro de la polémique politique* ». ⁸⁶ Ce qui compte, c'est le but de ces crimes pour l'humanité : son bonheur, la vérification de « *l'hypothèse communiste* ».

Qu'advint-il de Makhaïski ?

On sait que jusqu'en février 1917, et davantage encore jusqu'en octobre, les bolcheviques - *léninistes* - ne formaient qu'un groupe révolutionnaire parmi tant d'autres, et bien plus semblables qu'on ne l'imagine, dans leurs structures, leurs tactiques, leurs pratiques : appareil légal, organisation de combat, revue théorique, feuilles d'agitation, groupes locaux, etc. Ce qui explique, par exemple, que les militants de toutes obédiences, des anarchistes aux socio-démocrates, se retrouvèrent dans les « soviets », ces assemblées générales plus ou moins structurées, plus ou moins élargies aux masses des sans-parti suivant les flux et reflux des soulèvements de 1905 à 1917. Cette multiplicité a été enfouie, occultée par le pouvoir communiste, comme celle des sectes messianiques en Judée fut occultée par la papauté. Il y eut donc un

⁸⁵ Paul Mattick, *Living Marxism* n°7 (juin 1939)

⁸⁶ cf. Alain Badiou, Marcel Gauchet, *Que faire. Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie* (Philo éditions, 2014)

mouvement makhaïkiste, notamment en milieu ouvrier, à Irkoutsk, Ekaterinoslav, Vilnius, Biélostok, Varsovie, Saint-Pétersbourg, publiant tracts et brochures, participant comme les autres « à l'action directe contre le tsarisme et ses sbires » (Skirda), et imprégnant les syndicalistes surtout, d'un « makhaïskisme » diffus. À prendre connaissance de ses idées, on se dit que beaucoup de choses, sinon toutes, sont énoncées de longtemps, sinon de toujours, et toujours niées, tues, tuées, par les vainqueurs et dicteurs de l'Histoire, en l'occurrence communistes, alliés et satellites de toutes nuances. Puis, on ne peut s'empêcher d'être ému par ce Polonais ingénu et flamboyant qui, tel l'enfant des *Habits neufs de l'empereur*, dit ses quatre vérités à la technocratie révolutionnaire, bouffie d'ambition, bientôt triomphante, et meurt à temps en 1926, pour ne pas avoir à en payer les conséquences.

- Que l'*intelligentsia* technocratique constitue une classe, définie selon le théoricien Eugène Lozinsky, par l'origine commune de ses sources de revenu, donc par la communauté de ses intérêts économiques fondamentaux, donc par l'identité de ses relations plus ou moins conflictuelles avec les autres classes.
- Que dans sa lutte pour supplanter la bourgeoisie financière et propriétaire, la technocratie est prête à se battre jusqu'au dernier ouvrier, comme la bourgeoisie s'est battue jusqu'au dernier sans-culotte des villes et des campagnes, pour renverser l'aristocratie.
- Que le « socialisme scientifique » ou marxisme, ainsi que ses rivaux, constitue sous diverses déclinaisons l'idéologie révolutionnaire des « capitalistes du savoir », en lutte contre les « capitalistes de l'avoir ».
- Que pour s'émanciper, s'emparer de l'avoir comme du savoir, la classe ouvrière doit s'organiser par elle-même, *entre manuels* et à l'exclusion des diplômés ; et recouvrer tout ou partie de la plus-value extorquée.

Bref, ce n'est qu'en affirmant son droit à la paresse et en devenant à son tour une classe de loisir,⁸⁷ que le prolétariat peut créer les conditions de sa libération intellectuelle et matérielle. D'où « l'économisme » buté des makhaïskistes, leur « syndicalisme obtus », revendications salariales, matérielles, ou de réduction du temps de travail, qui enragent les bolcheviques et leurs semblables. C'est à l'Ouest que la classe ouvrière s'est le plus rapprochée de l'objectif de Makhaïski. Dès les années 1880, des lois sociales émoussent l'horreur de sa condition. Quels que soient la violence des batailles de classe, le sang versé, les discours révolutionnaires, les masses ouvrières et leurs organisations misent plutôt sur « le Progrès », sur le réformisme et la prise du pouvoir par les élections. La science et la technique, par l'abondance de leurs produits, favorisent l'idée d'un partage, d'une participation ouvrière à la prospérité moderne. Il règne un optimisme stoïque, obstiné et patient, « ça va dans le bon sens ». Le pillage des colonies, « l'Etat social » et le « compromis fordiste », Les « Trente glorieuses », les reconstructions et l'expansion consécutives aux deux guerres mondiales, l'automatisation et les gains de productivité ont permis de diviser par deux ou trois les temps de travail tout en multipliant d'autant les salaires. Des années vingt aux années soixante-dix, nombre d'enfants d'ouvriers « s'en sont sortis », se hissant

⁸⁷ cf. Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir* (Gallimard, 1899)

parmi les cols blancs, sur fonds de croissance des services et du secteur tertiaire, signe et facteur d'enrichissement général suivant les économistes. Les ratés du système scolaire, restés à l'usine, se contentent de frigos, télévisions, voitures, logements à crédits, quitte à reporter leurs désirs d'ascension sur leurs enfants. On sait comme la société de consommation, des loisirs, du Spectacle, et le divertissement industriel de masse ont ruiné les espoirs mis dans l'émancipation d'une classe ouvrière rendue à l'oisiveté partielle, au noble *otium*, négation de l'ignoble *negotium*. Supermarchés, télé quatre heures par jour et camping de masse au Cap d'Agde. Ce prolétariat, partiellement et temporairement embourgeoisé, s'est comporté en basse bourgeoisie. Contrairement à ce que glapissaient les groupuscules étudiants des années 65-75 (anarchistes, trotskystes, maos et marxistes-léninistes), loin de trahir la classe ouvrière, les partis communistes d'Occident furent la parfaite expression de son désir d'embourgeoisement, de cet hédonisme bas de gamme des *beaufs* (simili-cuir). Voyez les analyses du communiste Michel Clouscard, auteur de l'expression « *libéral libertaire* ». ⁸⁸ Aussi lucide dans sa critique du soixante-huitisme (les clients de la FNAC), que bas de vue dans son ouvriérisme consommateur (les clients de Darty). Et au contraire de ce que divaguent les fantômes du communisme, il n'y a aucune raison pour que les nouveaux prolétaires issus des « *pays émergents* » et des anciennes colonies, avec ou sans papiers, agissent autrement. Les ouvriers chinois ne veulent pas de révolution - ils n'en ont que trop subies -, mais du travail, des hausses de salaire, des lois sociales et tous les biens de consommation, si factices soient-ils, dont jouissent depuis des décennies leurs collègues occidentaux. Ils les veulent quitte à leur prendre par la concurrence de leur force de travail et la puissance ressurgie de l'empire chinois. Ceux qui bravent toutes les épreuves pour, après des milliers de kilomètres et des mois de voyage, forcer les murs de l'Occident, ne le font ni pour « *payer nos retraites* », ni pour devenir les « *fossoyeurs du système qui les a produits* » et encore moins les supports des lubies militantes, mais pour *réussir* ; ou du moins *s'en sortir* eux aussi. Ils veulent ce que nous avons.

(À suivre)

Marius Blouin / Pièces et main d'œuvre

Décembre 2010 - Mars 2015

Marius Blouin ne veut pas transformer le monde ni changer la vie. À défaut de retrouver les espèces, les peuples et les pays perdus, il voudrait plutôt la vie sauve pour les rescapés du Progrès. Un vœu d'une nostalgie aussi vaine que répréhensible, et donc cela n'a pas d'importance.

⁸⁸ cf. *Le capitalisme de la séduction. Critique de la social-démocratie libertaire* (Les Editions sociales, 1981)

Bibliographie

Merci à Black Star (s)éditions pour le soutien documentaire.

La première livraison de cette enquête sur la technocratie, *Ludd contre Marx*, est lisible ici : www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=693

Alain Badiou, *L'hypothèse communiste*, Editions Lignes, 2009.

Alain Badiou, *Manifeste pour la philosophie*, Le Seuil, 1989.

Alain Badiou, Marcel Gauchet, *Que faire. Dialogue sur le communisme, le capitalisme et l'avenir de la démocratie*, Philo éditions, 2014.

William Bainbridge, Mikhail Roco, *Converging Technologies for Improving Human Performance* (2002).

Jacques Baynac, Charles Urjewicz, Alexandre Skirda, *La Terreur sous Lénine*, Ed. Le Sagittaire, 1975.

Jacques Baynac, *Socialisme et barbarie*, 8 juillet 1975.

Olivier Besancenot, Mickael Löwy, *Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires. Pour une solidarité entre marxistes et libertaires*, Ed. Mille et une nuits, 2014.

Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Editions de Minuit

Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Ed. Denoël, 2003.

Elias Canetti, *Masse et puissance*, Gallimard, 1960.

Hélène Carrère d'Encausse, *Lénine*, Fayard, 1998.

Michel Clouscard, *Le Capitalisme de la séduction. Critique de la social-démocratie libertaire*, Les Editions sociales, 1981.

Collectif, *Métro, Boulot, Chimio - débats autour du cancer industriel*, Le monde à l'Envers

Collectif, *Les luddites en France*, L'Echappée, 2010.

Comité invisible, *Tout a failli, vive le communisme !* La Fabrique, 2009.

Comité invisible, *A nos amis*, La Fabrique, 2014.

Xavier Delamarre, *Le vocabulaire indo-européen*, Ed. Librairie d'Amérique et d'Orient, 1984.

Roger Faligot, *Guerre spéciale en Europe*, Flammarion, 1980.

- Jean-Pierre Garnier, *L'Etat, la cuisinière...et les intellectuels*, in *Etudes de marxologie*, juin 1981.
- René Girard, *Le Bouc émissaire*, Grasset, 1982.
- Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires*, La Fabrique, 2013.
- Ivan Illich, *La Convivialité*, 1973, Le Seuil, 2014.
- Karl Kautsky, *La Révolution Sociale*, 1902, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1912.
Karl Kautsky, *Terrorisme et Communisme. Contribution à l'Histoire des Révolutions*, Jacques Povolozky et Cie, éditeurs, 1919.
- John H. Kautsky, *Karl Kautsky. Marxisme, Revolution & Democracy*, Transaction Publishers, 1994.
- Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1880.
- Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, PUF, 1895.
- Lénine, *Que faire ?*, 1902. Présenté et annoté par Jean-Jacques Marie, Le Seuil, 1966.
Lénine, *L'Etat et la révolution*, août 1917.
Lénine, *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, 1918.
Lénine, *Sur l'infantilisme « de gauche » et les idées petites-bourgeoises*, 5 mai 1918
- Robert Linhart, *Lénine, les paysans*, Taylor, Le Seuil, 1976.
- Franco Lo Piparo, *Les deux prisons de Gramsci*, CNRS éditions, 2014.
- Michael Löwy, Robert Sayre, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, 1992.
Michael Löwy, Robert Sayre, *Esprits de feu. Figures du romantisme anti-capitaliste*, Ed. du Sandre, 2010.
- Jan Waclav Makhaïski, *Le socialisme des intellectuels*, Le Seuil, 1979.
- Kasimir Malevitch, *La paresse comme vérité effective de l'homme*, 1921, Allia, 1995.
- Paul Mattick, *Living Marxism* n°7 (juin 1939).
Paul Mattick, *La révolution fut une belle aventure. Des rues de Berlin en révolte aux mouvements radicaux américains (1918-1934)*, Ed. L'Echappée, 2013.
- K. Marx, F.Engels, *Préface à l'édition allemande du Manifeste du Parti communiste*.
K. Marx, F.Engels, *Œuvres choisies*, Ed. du Progrès, Moscou, 1955.
- K. Marx, *Misère de la philosophie*, 1847.

K. Marx, *La Guerre civile en France*, 1871.

K. Marx, *Critique du programme de Gotha*, 1875, Les Editions Sociales, 2008.

Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory*, Climats, 1995.

George Orwell, *Hommage à la Catalogne*, 1938.

George Orwell, *Ecrits politiques (1928-1949)*, Agone, 2009.

Jean-Michel Ourghouliau, *Un mime nommé désir*, Grasset, 1982.

Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, 1854, La Découverte, 1992.

Pièces et main d'œuvre, *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, L'Echappée, 2008.

Pièces et main d'œuvre, *Quel éléphant irréfutable dans le magasin de porcelaine ?* 2014.

Pièces et main d'œuvre & F. Gaillard, *L'industrie de la contrainte*, L'Echappée, 2011.

Pièces et main d'œuvre, *Sous le soleil de l'innovation. Rien que du nouveau !* L'Echappée, 2012.

Pièces et main d'œuvre, *Trois jours chez les transhumanistes*, 2015.

Olivier Rey, *Une Question de taille*, Stock, 2014.

Kirkpatrick Sale, *Une brève histoire des Luddites*, in *L'Ecologiste* n°3, 2001.

Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation*, Alcan, 1890.

Tomjo, *L'Enfer Vert - Un projet pavé de bonnes intentions*. Suivi de *Critique de la planification écologique*, L'Echappée, 2013.

L. Trotski, *Terrorisme et communisme*, Edition 10/18, 1920, C. Bourgois, 1963.

Léon Trotski, John Devey, *Leur morale et la nôtre*, La Découverte, 2014.

Jan Valtin, *Sans patrie ni frontières*, Actes Sud, 1999.

Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, 1899.

